

3

MARCEL ARLAND

LES
AMES EN PEINE

troisième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (VI^m)

Amesbury
Ann Arbor

1936

LES AMES EN PEINE

DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

TERRES ÉTRANGÈRES (Collection « Une Œuvre, Un Portrait » N. R. F.)

ÉTIENNE (N. R. F.)

MONIQUE (N. R. F.)

MATERNITÉ (Au Sans Pareil)

ESSAIS

LA ROUTE OBSCURE (Collection « Une Œuvre, Un Portrait » N. R. F.)

ETAPES (Collection « Une Œuvre, Un Portrait » N. R. F.)

OU LE CŒUR SE PARTAGE (N. R. F.)

A paraître :

UN ROMAN.

CAHIERS D'ÉTHIQUE ET D'ESTHÉTIQUE.

MARCEL ARLAND

LES
AMES EN PEINE

troisième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (vi^{me})

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à MILLE QUATRE exemplaires et comprend : cent neuf exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane nrf, dont neuf hors commerce marqués de A à I, et cent destinés aux Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, numérotés de 1 à C, huit cent quatre-vingt-quinze exemplaires in-octavo couronne sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre dont quinze hors commerce marqués de a à o, huit cent cinquante destinés aux Amis de l'Édition originale numérotés de 1 à 850, et trente exemplaires d'auteur, hors commerce, numérotés de 851 à 880.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by librairie Gallimard, 1927.

à mon frère.

LA PENSION LOMÉLIE

il réussissait à sortir de la caserne. Il se déshabilla machinalement ; le lit était froid. Il se tourna, comme d'habitude, pour enlacer la jeune fille ; mais ce soir là, il n'avait même pas cette ressource. « Bah ! c'est peut-être mieux ainsi. » Sa chambre était située au-dessus d'une salle de café, d'où montaient les rires des soldats et des servantes. « Est-ce que cela va longtemps durer ? », se dit-il. *Cela*, c'était son oisiveté, son incertitude et la déroute où il se sentait entraîné. Il s'endormit.

Cela dura. Il avait vécu jusqu'alors des mensualités modestes que lui servaient ses parents, de petits commerçants de province. Mais sa mère était morte récemment, (« La pauvre femme est morte à temps, pensait Pierre; elle ne m'aura pas vu misérable, moi qui étais tout son orgueil ») ; et de son père, il venait de recevoir la lettre suivante :

Chaumont, le 12 avril.

Mon cher garçon,

Tu nous as coûté jusqu'à présent les yeux de la tête. Je peux même dire que ta pauvre mère est morte à la tâche. Qu'elle repose en paix, la sainte femme. Le commerce de la dentelle n'est plus ce qu'il était autrefois, et j'ai bien du mal à joindre les deux bouts. Ne compte donc plus sur moi. Tu vas être démobilisé, tu as 25 ans, tu es en bonne santé et nous t'avons fait faire des études. Si tu ne parvenais pas à te débrouiller dans la vie, ce serait honteux. Je te dis donc : bon courage et sois honnête. Evite les mauvaises relations. Je ne suis pas de ces parents attardés qui disent que Paris est un lieu de perdition. Mais encore faut-il y bien régler sa conduite. Si tu ne réussis pas à Paris, reviens à la maison ; la besogne est lourde pour moi seul. La fille du libraire vient de se marier avec un officier. Que veux-tu ! elle t'avait attendu assez longtemps.

J'aurais cru pourtant... Enfin ! Ne compte donc plus sur elle. Je t'embrasse affectueusement.

Ton père.

Ci-joint un mandat de 500 francs (je dis cinq cents francs); c'est le dernier que je t'envoie. Ecris-moi un petit mot régulièrement.

Les cinq cents francs durèrent huit jours, que Pierre passa sur une petite plage, avec Suzanne. Puis il chercha un emploi ; il entra successivement dans une compagnie d'assurances, chez un avoué et dans une librairie. Il quitta la compagnie parce que ses collègues le dégoûtaient ; l'avoué le remercia, pour incompétence et distractions trop fréquentes ; quant à son départ de la librairie, ce fut toute une histoire, que maintenant encore Pierre n'aimait pas à se rappeler. Lorsqu'il dut entrer à l'hôpital, il était sans place depuis plusieurs semaines, vivant d'emprunts, mangeant une fois sur deux, lassé du travail comme de la paresse, sans grand espoir, sans illusions, et par dessus tout écoeuré de lui-même comme des autres.

Dans la demi obscurité, Pierre se vêtit en hâte, comme pour échapper à son malaise. Puis il descendit sans bruit l'escalier. La porte de la maison était hermétiquement close. Quel diable de serrure ! Et allez donc vous reconnaître dans ces ténèbres ! « On croirait vraiment qu'on garde ici des trésors. » Soudain, d'une chambre voisine, une voix inquiète gémit :

— Qui est là ?

« Bon ! il ne manquait plus que cela ! »

— C'est moi, mademoiselle Lomélie.

— Vous, qui : vous ? Qu'est-ce que vous voulez ?

« La vieille folle ! comme si elle ne m'avait pas reconnu ! »

— Moi, M. Variel. Je suis un peu malade. Alors je vais prendre l'air.

— Seigneur mon Dieu ! ah bien ! Monsieur, si tout le monde faisait comme vous !

Il l'entendit soupirer et se plaindre. Avec tout cela, la porte ne s'ouvrait pas.

— Mademoiselle Lomélie !

— Mais enfin, Monsieur, qu'y a-t-il ? N'aurez-vous pas pitié de mon repos !

— Comment fait-on pour ouvrir la porte ?

— Quelle porte, bon Jésus ?

— Mais la porte de sortie... puisque je vous ai dit que j'allais prendre l'air.

— La clé est fixée au mur, à main gauche.

C'était l'heure tremblante entre la nuit et le matin. Un crépuscule misérable dérobait mal la laideur des bâtisses et des rues sales. Il faisait froid. Pierre releva le col de son veston : — il avait vendu son pardessus en sortant de l'hôpital, quand il était venu habiter la pension Lomélie, à quelques lieues de Paris.

Quelques instants plus tard, Pierre se trouva au cœur de cette banlieue désolée qui borde Paris au nord-est. Il s'assit sur une charrette, qu'un cantonnier avait laissée au bord de la route. Une faible clarté, qui semblait naître du sol, révélait la nudité de ces terres désertes, et, de loin en loin, le toit d'une maison d'ouvriers.

« Je me demande ce que je suis venu faire ici », pensa-t-il. Il essaya de rire ; mais le trouble qui l'avait éveillé persistait encore. Il avait ramassé de petits cailloux et les lançait vers une borne voisine. « Une... raté. Deux... raté. Trois... ça y est. Le chiffre trois m'a toujours porté bonheur. » Bonheur ? Le mot lui parut si drôle que, cette fois, il rit franchement. Et

soudain la colère le prit : — « A la fin, il faut que cela change. Mon genre de vie a trop duré. Il faut en sortir. Il faut agir. »

Il s'était levé et marchait avec énervement.

« Agir, mais comment ? Je sais bien que je mène une vie stupide ; mais quelle vie mener ? Travailler, avoir une place fixe dans un bureau, gagner de l'argent ? Et puis ? à quoi cela m'avancera-t-il ? »

Il alluma une cigarette. « Bah ! Rien ne vaut la peine de se donner du mauvais sang. Je suis plus bête qu'un collégien. Je ferais mieux d'aller me recoucher... Qu'il fait froid ! »

Il marcha plus vite, puis se mit à courir, d'abord pour se réchauffer, puis par sport, par jeu. On court ; le souffle est cadencé ; l'air pénètre au plus secret du corps : on ne sait si c'est une fraîcheur ou une brûlure. On ne pense plus à rien.

Il se laissa tomber sur un tas de pierres et savoura sa fatigue. C'était un garçon un peu lourd, à la démarche sans élégance. Il se jugeait laid et en avait pris son parti. Cela ne l'empêchait pas de traiter les femmes avec assurance ; si elles le trouvaient dépourvu de distinction, elles ne pouvaient nier qu'il fût solidement charpenté. Son teint était semé de taches de rousseur ; des lèvres plissées, des yeux à demi-fermés donnaient à son visage un air de gouaillerie. Parfois cependant, surtout quand il était seul, cet air ironique s'effaçait ; les coins de sa bouche tombaient, son front se ridait ; et l'on ne pouvait plus lire en lui que lassitude et qu'ennui.

Un peu de vent souffla ; ce fut le matin. Le ciel était bas. Une bande de corbeaux passa en piaillant. Le hurlement d'une sirène déchira la banlieue. Pierre revint vers la pension.

Marthe était seule dans la salle à manger. En attendant que le déjeuner fût servi, elle avait pris un ou-

vrage de dentelle. Elle tourna le visage vers Pierre et sourit ; pour sourire, elle remuait à peine les lèvres, mais ses yeux s'emplissaient de lumière.

Marthe était infirmière à l'hôpital d'où Pierre était naguère sorti. Ce grand garçon, silencieux et morose, l'avait frappée ; on l'eût dit indifférent à sa maladie.

— Vous vous ennuyez ? lui demandait-elle.

— Moi ? oh ! pas plus ici qu'ailleurs.

— Voulez-vous des livres ?

— Si vous voulez.

Elle lui en avait prêté : il les avait lus, l'en avait remerciée, mais sans en demander d'autres. Elle avait pris l'habitude de passer chaque jour quelques instants auprès du lit du jeune homme. Elle essayait de le distraire ; elle lui lisait le journal, lui rapportait les potins de l'hôpital ; elle était timide et craignait de l'importuner. Un jour pourtant, se risquant :

— Votre pauvre maman, dit-elle, doit être bien inquiète de vous savoir à l'hôpital.

— Ma mère ? Non, elle ne peut plus être inquiète.

Et tournant court, car il avait honte des effusions :

— Les malades vous appellent : *Madame*. Comment votre mari vous permet-il d'être infirmière ?

Elle répondit avec vivacité :

— Je ne suis infirmière que depuis la mort de mon mari.

Ils se turent quelques instants ; puis la jeune femme se leva.

— Je vois bien que je vous ennuie.

Pierre la regarda d'un air étonné :

— Non, vous ne m'ennuyez pas.

Le lendemain, quand elle revint le voir :

— Vous savez, lui dit Pierre, je ne suis pas aussi seul que vous le croyez. J'ai une petite amie, une dactylographe.

Marthe s'apprêtait à s'asseoir ; elle repoussa son siège

et demeura interdite. Puis, remarquant son geste, elle rougit, reprit la chaise et s'assit.

— Ah ! fit-elle. Tant mieux.

Elle chercha d'autres mots et dit :

— Mais elle ne vient pas vous voir.

Et aussitôt, comme honteuse de ces paroles :

— Elle ne doit pas avoir le temps.

Elle s'aperçut qu'elle avait tenu jusqu'alors les yeux baissés, fit effort et regarda Pierre. Le jeune homme souriait.

Les jours suivants, elle ne revint pas à l'heure de la causerie habituelle.

Mais quand Pierre fut sur le point de quitter l'hôpital :

— Eh bien ! lui dit-elle, vous allez enfin vous retrouver chez vous.

Elle parlait d'un ton enjoué.

— Chez moi ? Je ne sais encore où ce sera, chez moi. Et même, si vous connaissiez une chambre à bon marché, vous me rendriez grand service en me l'indiquant.

Elle se mit à réfléchir.

— Vous m'avez dit, continua Pierre, que vous habitez en banlieue. Ne voyez-vous rien que je puisse trouver de votre côté ?

— Mon Dieu... dit-elle, en hésitant, je ne vois pas... c'est-à-dire...

— Mais votre pension ?

— Oh ! s'écria-t-elle, vous croyez ?

Elle n'osa pas dire qu'elle venait d'y penser, et, se hâtant :

— Sans doute ce n'est pas cher et c'est convenable. Mais c'est bien peu luxueux, vous savez, et à plus d'une demi-heure de Paris. Non, vraiment, je n'ose pas vous conseiller d'y venir.

Le lendemain, Pierre s'installait à la pension Lomélie. La tristesse de cette partie de la banlieue ne lui

déplaisait pas. De plus il s'était, peu à peu, attaché à Marthe, non qu'il éprouvât envers elle de l'amour, ni même du désir, mais un sentiment complexe de camaraderie, de gratitude et de confiance. Il était content de se sentir un peu protégé par la jeune femme, content peut-être aussi de la sentir vulnérable, précisément dans la protection qu'elle lui accordait.

La pension Lomélie était tenue par une demoiselle d'une quarantaine d'années, de maintien à la fois dolent et guindé, et de propos mi-doucereux, mi-acariâtres, qui trouvait là, en même temps qu'un moyen de vivre, l'exercice naturel de sa curiosité et de son besoin d'intrigue. Les hôtes de la pension Lomélie étaient peu nombreux ; M^{lle} Lomélie affirmait qu'il y en avait eu jusqu'à douze en même temps, en 1907. Ils étaient à présent réduits au nombre de cinq, y compris M^{lle} Lomélie, Marthe et Pierre. Ils prenaient en commun le petit déjeuner et le dîner, parfois aussi le repas de midi. La maison était vieille, et les chambres, pauvrement meublées. On s'éclairait au pétrole ; encore M^{lle} Lomélie le dispensait-elle parcimonieusement, sinon pour la veillée commune, dans la salle à manger.

Pierre était venu s'asseoir auprès de la jeune femme. Elle attendait qu'il lui expliquât sa promenade matinale. Mais, devinant cette attente, il se plaisait à l'aviver ; Marthe reprit sa dentelle et, d'un ton détaché :

— Je ne vous reconnais plus, vous qui arrivez toujours en retard au déjeuner.

Pierre prit un crayon, et, pour toute réponse, traça méticuleusement des dessins sur la nappe. On entendait M^{lle} Lomélie, qui remuait des bols et des cuillers dans la salle voisine, d'où sortait une odeur de lait brûlé.

Etonnée par le silence du jeune homme, Marthe le regarda furtivement, ouvrit la bouche pour l'interroger, mais, gênée, se tut.

— Une belle journée, fit Pierre, sans lever la tête. Elle haussa l'épaule et continua son ouvrage. Sa main tremblait un peu ; un geste mal calculé, et l'aiguille se cassa.

— Comme vous êtes adroite, ce matin ! remarqua Pierre, d'une voix tranquille.

Cette fois, elle posa la dentelle sur la table, regarda fixement son compagnon :

— Vous n'êtes pas malade ?

Il tourna vers elle des yeux étonnés :

— Moi ? Pas que je sache. Vous avez tellement l'habitude de soigner des malades, que vous en voyez partout.

— Mon Dieu ! oui. Je crois même que je vous ai soigné.

— Je ne l'ai pas oublié, fit Pierre, un peu piqué.

Elle en fut confuse :

— Ce n'est pas que ce je voulais dire. Je voulais simplement... car enfin ce n'est pas votre habitude, d'aller vous promener de si bonne heure.

A ce moment M^{lle} Lomélie entra, portant, avec une molle solennité, une grosse soupière. M^{lle} Lomélie avait un teint toujours pâle, un nez mince, des lèvres sans couleur et des yeux fuyants. Ses joues avaient la douceur fripée d'un gant de peau blanc. Ses cheveux étaient lissés en pudiques bandeaux. Mais son orgueil secret, c'étaient les mains, qu'elle avait étonnamment fines et blanches. Elle avait presque toujours la tête inclinée sur l'épaule, comme si elle n'eût pas eu la force d'en supporter le mince fardeau. Elle semblait souffrir d'une incessante maladie ; elle avait peur du bruit, des éclats de voix, des rires ; elle redoutait la lumière, et si elle s'approchait de la fenêtre pour lire, elle mettait des lunettes jaunes ; survenait-il quel-qu'un, elle les laissait négligemment tomber, car elle n'était pas sans coquetterie.

M^{lle} Lomélie serra la main de Marthe et répondit par un bref signe de tête à Pierre, qui la saluait avec un peu d'exagération.

— M. Variel a sans doute fait une agréable promenade, dit-elle. Mais, une autre fois, je lui serai obligée de me prévenir la veille et de fermer la porte en sortant.

Puis elle regagna la salle voisine. Pierre prit une assiette, la lança en l'air, la rattrapa et se renversa sur sa chaise, en jetant un long éclat de rire.

— Mais enfin qu'est-ce que vous avez ? demanda Marthe.

— Moi ? mais rien. Je m'amuse, vous comprenez !

— Ecoutez, Monsieur Pierre : pourquoi ne travaillez-vous pas ?

— Vous me dites cela avec un sérieux admirable. Je suis ravi que quelqu'un s'intéresse à moi.

— Je suppose que je ne suis pas la seule à le faire, dit Marthe avec un rire peut-être forcé.

— En tous cas, vous êtes bien la seule à le faire de façon aussi... désintéressée.

— Vous voulez dire que c'est la curiosité qui me pousse ?

— La curiosité, non. Cela doit être — comment dire ? le besoin qu'ont les femmes de jouer à la poupée, une sorte de besoin maternel.

Et Pierre se mit à rire à son tour. Marthe resta silencieuse ; elle était malhabile à la réplique et les moqueries de Pierre la déconcertaient toujours ; elle y sentait un accent à la fois forcené et froid, dont elle souffrait et qui pourtant l'attirait vers le jeune homme. D'ailleurs que dire ? il était exact qu'elle avait pour Pierre une sorte d'amitié maternelle. La solitude du jeune homme lui rappelait celle où elle vivait elle-même depuis la mort de son mari. Il était exact encore qu'elle se croyait envers lui les mêmes devoirs qu'en-

vers les malades de son hôpital. Et peut-être aussi... mais il s'agissait bien de cela !

Pierre la regardait curieusement. Elle avait un visage doux et paisible ; d'abord il n'attirait pas l'attention, mais l'on était bientôt frappé d'y découvrir une lueur, qui semblait naître de ses traits et les parer d'un masque amical et discret. Elle était gracieuse plutôt que jolie. Quand elle s'appliquait à travailler ou qu'elle réfléchissait, deux plis se dessinaient enfantinement sur son front, à la racine du nez. Elle avait le front large, qu'elle cachait un peu sous une boucle de ses cheveux blonds, et des lèvres sans audace, qui offraient presque toujours un sourire de bonne volonté. Le menton, petit et de tendre contour, était la seule coquetterie du visage. Ses yeux, souvent baissés, quand ils se levaient sur vous et s'y fixaient, avec une gravité ardente, on aurait dit qu'ils avaient tout oublié, sinon l'objet de leur contemplation. On la sentait à la fois faible et vaillante, tenace et irrésolue.

— Et M. Baldini, demanda soudain Pierre, est-il toujours aussi empressé auprès de vous ?

Marthe sourit :

— M. Baldini est empressé auprès de toutes les femmes.

— Taratata ! Vous savez fort bien (toute la pension Lomélie sait fort bien) que M. Baldini vous regarde avec autant d'attachement... que son propre chien le regarde.

Pierre avait approché sa chaise de celle de Marthe, dont il prit familièrement l'ouvrage, afin de l'obliger à répondre.

— Vous êtes bien méchant pour lui.

— Moi ? Ce monsieur me réjouit profondément. C'est sans doute l'individu le plus pittoresque de la pension Lomélie. Savez-vous qu'il m'a demandé, hier,

votre âge et votre lieu de naissance ? Il m'a même demandé si vous pensiez toujours à votre mari.

— Oui ? eh bien ! le plus fort, c'est qu'il me l'a demandé à moi-même aussi. Parfaitement. Hier soir, quand je revenais de l'hôpital. Je l'ai rencontré à la sortie de la gare.

— Comme par hasard.

— Comme par hasard. Il m'a accompagnée jusqu'ici. Il avait mis ses grandes bottes fauves, et son chien le suivait naturellement. Tout le monde nous regardait. Ecoutez, Pierre, — Monsieur Pierre, pardon... c'était vraiment drôle. Je le voyais qui tirailait sa moustache et cherchait de belles phrases. Moi, pour le mettre à l'aise, je lui fais un compliment sur son chien. Justement l'horrible bête, qui était entrée dans une maison, venait de recevoir un bon coup de pied, et vous devinez comme elle hurlait. Voilà M. Baldini qui s'arrête, prend une mine douloureuse et me dit : — « Voyez-vous, madame Marthe, mon chien, c'est le seul ami qui me reste. » Il était lancé ; il me déclara qu'il n'avait pas toujours été aussi seul, qu'il avait été jeune (— « Evidemment, je ne suis pas « encore ce qu'on appelle vieux ! »). Et soudain il se tourne vers moi et me demande : — « Et vous, « madame Marthe, est-ce que parfois vous ne vous « sentez pas seule ? »

— Vous lui avez répondu que vous aviez vos malades.

— Oui, Monsieur ; (ne soyez pas ironique). Mais lui, sans paraître m'avoir entendu : « Votre mari doit « beaucoup vous manquer ? » Heureusement, nous arrivions à la pension, et M^{lle} Lomélie...

— Oh ! celle-là, elle est dans son jeu. M. Baldini, c'est son grand homme, sa coqueluche. Je ne serais pas étonné qu'elle mijote quelque chose entre vous et lui. Elle voit d'un vilain œil les conversations que nous

avons ensemble ; elle doit me reprocher de vous détourner de son favori. — Zut ! voici le chien, le maître n'est pas loin.

Marthe reprit instinctivement son ouvrage, ce qui fit sourire Pierre.

— Vous avez besoin d'une contenance ?

— Que vous êtes agaçant ! dit la jeune femme, à la fois contente et gênée.

Puis, comme on entendait le pas de M. Baldini :

— Ecoutez, monsieur Pierre...

— Bah ! vous pouvez bien dire : Pierre, tout court ; ce n'est pas compromettant.

— Eh bien ! écoutez : promettez-moi de chercher du travail et d'être enfin raisonnable.

M. Baldini parut. C'était un long corps anguleux et efflanqué, au visage basané, aux yeux perçants, le cheveu rare, mais la moustache bien effilée. Il était vêtu en chasseur, et son regard, à la vérité, était bien celui d'un chasseur. Quand il ne se sentait pas observé, son visage prenait une dureté singulière. Mais parlait-il avec une femme : un sourire immuable retroussait ses lèvres sur des dents de chat. C'était presque une grimace, que ce sourire ; il paraissait dû à une mécanique ; une, deux : il se plaquait sur le visage, le plissait et s'y fixait pour dix minutes comme pour une heure.

M. Baldini s'était arrêté au seuil de la pièce et cernait les jeunes gens de son regard aigu. Il se déclancha, s'approcha à grands pas, lents et gauches, s'inclina devant Marthe et serra la main de Pierre. Sa poignée de mains était d'abord molle, comme donnée à regret, puis se faisait insistante, complice, gênante, et soudain se relâchait avec indifférence.

Il s'installa, se versa un bol de lait, et, comme les deux jeunes gens ne disaient mot :

— Eh bien ! fit-il, sur le ton d'une bonne plaisanterie : je vous dérange ?

— Pas du tout, répondit Marthe, en se servant à son tour, nous vous attendions.

M. Baldini se pencha vers elle et, l'œil mi-clos, récita :

— « Un espoir si charmant me serait-il permis ? »

— On voit que M. Baldini est professeur, remarqua Pierre, qui avait repris ses dessins sur la nappe.

M. Baldini était en effet professeur dans une école libre de la banlieue.

— Eh ! qui ne connaît ses classiques ! Pour moi, je m'en tiens à nos grands auteurs. Ils valent bien ceux d'aujourd'hui.

— « Vous ne lisez pas ; vous relisez », continua Pierre.

M. Baldini ne comprit pas fort bien les paroles du jeune homme ; mais, y devinant une pointe :

— Je vous dirai tout net, monsieur Variel, répliqua-t-il, que je sais à quoi m'en tenir. Je ne suis pas arrivé à mon âge sans avoir acquis de l'expérience.

— Mais, mon cher monsieur...

— Il n'y a pas de *cher Monsieur* qui tienne. Je vous le dis tout net. Et j'ajoute que je n'aime pas qu'on me fasse la leçon.

Pierre s'était arrêté de dessiner et se demandait s'il fallait rire ou se fâcher.

— Dites donc, commença-t-il, ramenant contre lui ses poings fermés...

Ce fut Marthe qui dénoua la situation. Elle regarda Pierre d'un air implorant :

— Je suis sûr, monsieur Pierre, dit-elle, que vous aimez aussi les classiques, — surtout quand c'est M. Baldini qui les cite. Il n'y a donc pas de discussion possible... Mais avec tout cela, j'oublie l'heure de mon hôpital, et je ne suis pas encore prête. Allons, au revoir, à ce soir. Je vais encore être obligée de courir pour ne pas manquer le train.

Quand elle se fut éloignée, M. Baldini se leva et parcourut la pièce, l'air sombre, taquinant d'une main sa moustache. Pierre mangeait tranquillement. « Après tout, s'il me cherche querelle, ce sera amusant ; les divertissements sont rares. Bon ! le voici qui vient sur moi. » Il se levait déjà pour recevoir l'attaque ; mais M. Baldini prit une chaise et s'assit à califourchon près du jeune homme.

— Monsieur Variel, commença-t-il, j'ai peut-être été un peu vif.

Et comme Pierre ne répondait pas :

— Oui, j'ai certainement été un peu vif. Qu'est-ce que vous voulez ! il ne faut pas me garder rancune. Moi, je suis un homme tout d'une pièce. Je m'emporte, et je le regrette aussitôt. Car moi, voyez-vous, je reconnais toujours mes torts, quand j'en ai. Je suis franc, moi, n'est-ce pas ! emporté, mais franc.

Gêné par le silence du jeune homme :

— Enfin, voilà. Vous me comprenez. Je ne voudrais pas vous avoir blessé. Vous êtes jeune, mais vous avez de l'esprit. Vous n'êtes pas un de ces blancs becs, comme on en voit tant. Je vous connais, monsieur Variel, et même je puis dire que j'ai de l'estime pour vous.

— Croyez bien que de mon côté..., fit Pierre, achevant sa phrase d'un geste vague.

— Oui ? eh bien ! je suis content que vous me disiez cela. Parce que moi, voyez-vous, je tiens à votre opinion. Vous me dites que vous avez de l'estime pour moi ; je vous réponds, (je vous réponds avec plaisir) que j'en ai pour vous ; et même, monsieur Pierre, je peux dire que je nourris aussi de la sympathie à votre égard, parfaitement, une véritable sympathie.

— Vous êtes trop bon.

— Non, non ; je dis bien : de la sympathie.

Il y eut entre les deux hommes un silence embarrassé.

— Alors, demanda M. Baldini, amis ?

— Comment ?

— Amis ? nous sommes amis ?

— Mais... volontiers.

Le silence reprit.

— Une petite femme bien curieuse, que notre amie, fit soudain M. Baldini, en regardant Pierre d'un oeil égrillard.

— Notre amie ?

— Oui, M^{me} Marthe, quoi !

— Ah ! oui. Très curieuse, en effet,

M. Baldini posa sa longue main velue sur le bras du jeune homme :

— Entre nous, croyez-vous qu'elle ait des aventures ?

— Ma foi, je ne sais pas trop.

— Parce que, enfin, vous êtes son intime, n'est-ce pas ? Elle a dû déjà vous faire des confidences ?... Non ? Il est vrai que les femmes sont si fausses. Les femmes, voyez-vous, mon cher ami, c'est un sale gibier. Moi qui vous parle, je peux me vanter de les connaître.

— Oui ?

— Eh ! vous savez bien ce que c'est. Vous êtes jeune, mon cher. Et même, tenez, je vais vous dire ma pensée, tout net. En vous voyant si intime avec M^{me} Marthe, j'avais supposé... vous me comprenez ?... Je me suis trompé ? Tant pis. Cela aurait été tout naturel. Elle est joliment faite, eh ? Tenez, la voici qui s'en va.

Marthe quittait en effet la maison. M. Baldini s'approcha de la fenêtre, pour la voir passer dans la rue.

— Regardez : de jolies jambes, hein ? Et le corsage gentiment rempli ! Une petite femme comme ça, un bon appartement, un peu de fortune, et c'en est assez pour couler de belles journées. Qu'en dites-vous ? Cela ne vous tente pas ? Vous verrez quand vous aurez mon âge.

Il devint mélancolique :

— C'est l'âge où l'on dételle, où l'on songe au repos. Je suis encore jeune ; mais la guerre m'a fait du tort : les gaz asphyxiants m'ont délabré l'estomac.

— Vous étiez adjudant, je crois ? demanda Pierre.

— Autant dire sous-lieutenant, puisque je commandais toute une section.

— Mais, fit soudain Pierre, comme si cette idée lui venait seulement à l'esprit, pourquoi n'épouseriez-vous pas M^{me} Marthe ?

M. Baldini le regarda longuement, parut réfléchir, puis, reprenant sa place à côté du jeune homme, il chuchota :

— J'y ai songé. Je peux même dire que j'y songe encore. Et je vous dirai que j'y songe de plus en plus. Elle me plaît ; je la crois honnête ; de mon côté, je crois que je ne suis pas un mauvais parti.

— Qu'attendez-vous donc ?

— C'est ce que me disait encore hier M^{lle} Lomélie.

— « Qu'attendez-vous donc, monsieur Baldini ! », me disait-elle. A vrai dire, je ne sais pas trop ce que j'attends... Croyez-vous qu'elle soit disposée à se marier ?

— Pourquoi pas ?

— Oui, pourquoi pas ? Ces jeunes veuves, ça doit avoir le feu au corps... Je crois, ajouta-t-il d'un ton distrait, qu'elle n'est pas sans fortune.

— Raison de plus.

— D'ailleurs la fortune m'est indifférente. J'ai moi-même quelque argent. Marthe gagne de bons mois à son hôpital, et moi de même à mon école.

— Encore une fois, qu'est-ce qui vous retient ? Voilà une union merveilleusement assortie.

M. Baldini hésita, puis, brusquement, donnant une tape amicale sur le dos de son voisin :

— Eh bien ! c'est vous, là, c'est vous qui me retenez, ou plutôt qui me reteniez. Il me semblait que Marthe

était toute changée, depuis un mois que vous êtes ici. Je croyais, je vous l'ai dit, que vous aviez des vues sur elle ; alors je ne voulais pas marcher sur vos brisées. Mais puisque vous me jurez qu'il n'en est rien, eh ! eh ! je crois que je vais me décider. Et même, tenez, je vais vous montrer comme j'ai confiance en vous ! est-ce que vous ne pourriez pas, le cas échéant, sonder un peu ses sentiments à mon endroit. Bien sûr, je ne vous demande pas de faire la demande en mariage. Je m'en charge, et M^{lle} Lomélie me donnera au besoin un coup de main. Mais vous avez de l'influence sur Marthe, et un mot de vous, bien placé, pourrait me faciliter la tâche. Est-ce dit ?

— Mon cher monsieur Baldini, déclara Pierre, je ferai tout ce que je pourrai, je vous le promets. La considération que j'ai pour vous m'y oblige.

« Et allez donc ! j'ai des dispositions remarquables pour la flatterie. »

M. Baldini avait pris les deux mains de Pierre et les étreignait :

— Soyez sûr, mon cher ami, que ma reconnaissance vous sera tout acquise. Mais voici notre charmante hôtesse. Comment allez-vous, chère mademoiselle Lomélie ? Vous êtes ce matin plus fraîche que jamais.

M^{lle} Lomélie venait en effet d'entrer : on ne l'entendait jamais venir. « Elle devait nous écouter, pensa Pierre ; peut-être même avait-elle préparé cet entretien. » M^{lle} Lomélie sourit parcimonieusement au compliment du professeur.

— M. Baldini, dit-elle d'une voix fûtée, n'est jamais en peine de galanterie.

Elle s'adressait à Pierre, qui se demanda d'où lui venait un tel honneur. « Elle doit être contente de ma complaisance envers son protégé. » Elle prit place à table, fixa la corne de sa serviette à son corsage et mangea ; elle avait des gestes onctueux et précis tout

ensemble ; elle tenait le corps droit, la tête légèrement inclinée vers l'épaule, et les yeux lointains. On la sentait en possession de tous les préceptes du savoir-vivre.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, j'oubliais.

Tirant un journal de la poche de son tablier, elle le tendit à M. Baldini :

— Voici votre *Echo de Paris*, Monsieur.

— Ah ! ah ! voyons un peu ce que devient notre pauvre pays... Ah ! bien oui, encore un bel exploit : « Le maire du Havre interdit un cortège religieux. » C'est ce qu'on appelle la liberté de pensée. Un cortège communiste, on l'aurait toléré. Mais des curés, des chrétiens, il n'en faut plus ! Beau régime, Monsieur ! C'est pour ces politiciens que nous sommes allés nous faire casser la figure.

— Vous n'aimez pas notre régime, monsieur Baldini ? demanda M^{lle} Lomélie.

— Je suis républicain, Mademoiselle. Mais Français avant tout, et catholique d'abord. Et j'estime, Mademoiselle, vous m'entendez bien ? oui, j'estime qu'un pays sans religion ni patriotisme, c'est un pays fichu, — passez-moi le terme.

« Mais enfin qu'est-ce que je fais entre ces deux caricatures ? pensait Pierre. J'ai promis à Marthe de chercher une place ; je vais essayer. Il le faut bien, d'ailleurs : je n'ai plus d'argent. Une place, encore un bureau, des collègues qui vont parler de politique toute la journée ; ça va être gai... M^{me} Marthe Baldini : très joli nom. Pourquoi pas ? Marthe a besoin d'affection, ce n'est pas moi qui lui en donnerais... »

— Hein ? pardon, Mademoiselle ? Mais oui, merci, je suis servi.

« Et pourquoi ne lui en donnerais-je pas ? Marthe est gracieuse, elle est bonne ; je n'aurais pas beaucoup à faire pour qu'elle m'aime. Qu'est-ce qui me retient ? Ce n'est pas Suzanne : nous sommes fatigués

l'un de l'autre. Marthe, à l'hôpital, un jour qu'elle se penchait pour redresser mon oreiller, j'ai senti ses seins, petits, mais durs. Elle serait la maîtresse la plus complaisante. Et si je l'épousais ? Elle n'a guère que deux ou trois ans de plus que moi. Ce serait une sorte de refuge. La pauvre femme, comme je la ferais souffrir ! Elle mérite d'être heureuse, calme. Bah ! après tout, je me demande si c'est vraiment le calme et le bonheur qu'elle désire. »

Il se leva.

— Vous partez, monsieur Variel ? demanda M^{lle} Lomélie.

— Oui, je vais à Paris. Je ne rentrerai que ce soir.

— Vous avez donc trouvé du travail ? Je vous félicite, Monsieur.

— Moi aussi, fit M. Baldini, et sincèrement. Le travail, voyez-vous, monsieur Pierre, c'est l'homme. D'ailleurs, ajouta-t-il d'un air complice, ça n'empêche pas de s'amuser. Il y a temps pour tout : c'est ce qui rend la vie heureuse. N'êtes-vous pas de mon avis ?

— Tout à fait, dit Pierre.

CHAPITRE II

« Je ne puis pas me plaindre : chaque fois que j'ai voulu trouver un emploi, j'ai toujours réussi. » Pierre sortait d'une maison d'exportation, où il venait d'être engagé ; il devait entrer le jour suivant dans ses nouvelles fonctions.

Il était midi. Le ciel de mai, jusqu'alors incertain, se parait d'une grâce discrète. Tout ce monde qui s'enfuyait des ateliers et des bureaux pour le déjeuner, n'en voyait que des fragments, au hasard des rues, entre les toits des maisons ; mais c'en était assez pour que des images de campagne et de liberté vinssent troubler le cœur de chacun.

Pierre s'achemina vers un petit restaurant, où déjà on lui avait fait crédit. Comme il passait devant un modeste café, il aperçut, au comptoir, un de ses voisins de la pension Lomélie. C'était un vieil homme, dont la jaquette noire eût attesté un reste de dignité, si elle n'avait pas été si élimée et si malpropre. Pierre s'approcha. Le vieillard avait à la main un verre de liqueur ; quand il aperçut son voisin, il rougit, voulut cacher le verre, enfin le reposa sur le comptoir.

— Vous voyez, fit-il, en essayant de sourire, je...

— Vous preniez l'apéritif, expliqua Pierre charitablement.

— L'apéritif, c'est cela... Un beau temps, monsieur Variel.

Il levait des yeux timides ; son visage, son corps, tous ses gestes avaient un air honteux ; il semblait s'excuser d'être là, de boire, d'attirer l'attention sur lui.

Pierre demanda une liqueur et s'accouda au comptoir. Le vieillard le regardait avec crainte, redoutant sans doute d'avoir à payer la consommation du jeune homme. Il vida son verre, toussa discrètement, puis frotta avec précaution le revers de sa jaquette, comme pour en effacer une tache, (et certes il n'avait que l'embarras du choix) :

— Eh bien ! voilà, dit-il enfin, je... je vais partir.

— Vous allez déjeuner ?

— Mais oui, s'empressa-t-il, vous voyez : il est temps.

— Voulez-vous que nous déjeunions ensemble ?

Le vieux fut pris d'effroi et balbutia :

— C'est-à-dire... excusez-moi, j'avais mal compris votre question. J'ai déjà déjeuné, voyez-vous. Je déjeune tôt, vous comprenez.

— Ah ! eh bien, vous avez tout votre temps.

— Tout mon temps, mais oui, monsieur Variel ; c'est-à-dire...

— Asseyons-nous, fit Pierre.

Et comprenant la crainte du bonhomme :

— C'est moi qui paie.

Les traits du vieillard se détendirent.

— Mais volontiers, monsieur Variel ; c'est un plaisir, c'est pour moi un grand plaisir que de causer un peu avec vous.

Il manifestait une joie enfantine.

— Nous nous voyons si peu, monsieur Variel. Je sais bien que vous êtes très occupé, et moi j'ai mon bureau. Un véritable plaisir, monsieur Variel.

Ils s'étaient assis dans un coin de la salle.

— Julie, appela poliment le vieux.

Se tournant vers Pierre :

— La bonne s'appelle Julie. Je le sais, parce que je viens quelquefois ici. Oh ! de loin en loin, naturellement.

— Naturellement.

Une grosse souillon s'avança et promena un linge sale sur la table.

— Tiens ! vous voilà encore, père Ducis, fit-elle.

Ce qui fixa Pierre sur les rapports de son voisin avec le personnel de la maison. Le père Ducis sembla prendre cette apostrophe pour une aménité, et, les yeux baissés, sourit, tout en se reculant ostensiblement, afin de ne point gêner la fille dans son office.

— Elle est un peu familière ; mais c'est une brave fille. Le patron aussi est très gentil, (il élevait la voix), très gentil, je vous assure. C'est une excellente maison.

A présent, il réchauffait son verre d'une main un peu tremblante ; il en respirait l'arôme, l'œil clignotant, la bouche entr'ouverte. Il but une gorgée, avec respect, hocha la tête, puis mesura ce qui restait dans le verre, qu'il reposa enfin sur la table.

Pierre l'observait, avec un mélange de pitié et de dégoût. « Est-ce que j'en arriverai là, moi aussi ? »

— Et vos amours, père Ducis ? fit-il avec un gros rire.

Le vieillard poussa un long gloussement, par politesse. Il fallait bien payer en complaisances le verre de liqueur qu'on lui offrait. Puis il éprouvait parfois le besoin de s'épancher, surtout quand une griserie naissante lui donnait un peu de hardiesse.

— Mes amours, monsieur Pierre, la plaisanterie est bonne. C'est une bonne plaisanterie. A mon âge, voyez-vous, on n'a plus de prétentions, on vivote. Ce n'est pas comme vous, qui êtes jeune et qui avez tout ce qu'il faut pour plaire.

Il se pencha vers le jeune homme, mais en obser-

vant une certaine distance, pour marquer sa considération :

— N'empêche, monsieur Pierre, que moi comme les autres, j'ai eu mon tour. Ça vous semble drôle, monsieur Pierre, mais c'est comme cela. Oh ! bien sûr, je ne vous dis pas que j'aie été un don Juan ; mais pourtant, monsieur Pierre, mais pourtant...

Pierre écoutait avec malaise cette vieille loque qui parlait de ses amours. Un besoin de cruauté lui vint :

— Est-ce que c'est vrai, père Ducis, ce que M. Baldini raconte : que votre femme vous a quitté autrefois, emmenant votre fils ?

La figure du vieux se plissa ; sa main chercha protection près de son verre. Soudain il se mit à rire, comme d'un souvenir fort drôle. Quand il riait, sa bouche faisait un trou d'ombre, où l'on n'apercevait que les deux ou trois dents jaunâtres qui lui restaient.

— C'est vrai, dit-il, voilà dix ans que nous ne vivons plus ensemble. Les femmes, vous savez..., elles ont des idées, des caprices, des ambitions. Nous n'étions plus d'accord ; et dame ! quand l'accord a fui d'un ménage, le ménage est perdu.

Il essayait de se raccrocher à cette phrase ; elle lui servait d'explication ; une fois expliqués, un événement lui paraissait moins redoutable, une aventure, moins honteuse.

— Oh ! c'était une belle femme, continua-t-il. Elle travaillait chez Léonard, Léonard, vous savez bien ? la grande maison de couture. Les premiers temps nous étions heureux. Mais elle me reprochait de ne pas gagner assez, de ne pas l'emmenner au théâtre, de ne pas lui acheter de bijoux. Voyez-vous, je crois que ce sont les belles robes qu'elle faisait pour sa clientèle, qui lui ont tourné la tête... Il faut dire aussi que j'étais plus vieux qu'elle.

— Et votre fils ?

— Jean ? Je crois qu'il est en Afrique, à présent, dans la Légion. Il y a un an, il m'avait demandé de lui envoyer de l'argent ; les jeunes gens ont des besoins, n'est-ce pas ? mais je n'ai pas pu lui envoyer tout ce qu'il me demandait. Je ne suis pas riche, que voulez-vous ! Le pauvre enfant a dû être fâché. Pourtant j'ai fait ce que j'ai pu, je vous le jure. Oh ! c'est un garçon instruit, et robuste, monsieur Pierre. Il n'est pas comme moi, ah ! ah ! Il vous ressemble plutôt, soit dit sans vous offenser. Le malheur, c'est qu'il a la tête près du bonnet, comme on dit. Sa mère l'a laissé vivre comme il voulait.

Il acheva de boire son verre, s'essuya la bouche et conclut :

— Enfin ! la vie, c'est la vie, n'est-ce pas ?

Il regardait timidement le jeune homme, comme pour l'implorer d'acquiescer à sa formule.

— Evidemment, répondit Pierre.

Rassuré, le vieux hocha la tête, sourit sans cause, puis, regardant brusquement l'heure :

— Mais je vous demande pardon, il est temps que je regagne mon bureau. Je vous remercie mille fois, monsieur Pierre. J'ai été si content de causer avec vous ! On cause comme ça, on est deux voisins, n'est-ce pas ?

Pour se lever, il attendait seulement que Pierre payât. Mais Pierre semblait penser à tout autre chose. Un peu inquiet, le vieillard reprit :

— Eh bien ! voilà, je vais m'en aller.

— Julie, appela Pierre.

M. Ducis sourit, toute inquiétude disparue. La bonne s'approcha et tendit la main. Mais Pierre, d'une voix tranquille :

— Il faut que vous me fassiez crédit, déclara-t-il, j'ai oublié mon portefeuille.

— Comment, mais comment ! balbutia le vieillard,

tandis que la souillon, suffoquée, posait les poings sur les hanches.

Du même air placide, Pierre répéta sa phrase.

— Mais j'avais compris..., j'avais cru comprendre..., s'écria M. Ducis. Monsieur m'avait invité, Julie. Je ne savais pas, je ne savais pas du tout...

— Est-ce que vous allez vous taire, vous ! hurla la fille. Patron, patron, voilà un individu qui a consommé, et qui dit qu'il a oublié son porte-monnaie.

Le patron, un gros homme en bras de chemise, quitta son comptoir et s'approcha. Un cercle de consommateurs se forma autour des inculpés.

— Vous n'avez pas de quoi payer ? commença le patron.

Mais soudain M. Ducis, éperdu, les lèvres mouillées, posa la main sur le bras du colosse :

— Patron, implora-t-il, c'est un peu ma faute. Portez la note à mon compte, patron, je vous paierai à la fin du mois, en même temps que ce que je vous dois déjà.

Le gros homme réfléchit un instant.

— Bien entendu, grommela-t-il, je la porterai à votre compte. Mais déguerpissez vite, et quand vous aurez des clients comme celui-là à m'amener, vous pourrez rester dehors.

— Partons, partons vite, murmura le vieillard, qui se confondait en remerciements. Votre chapeau, monsieur Variel. Là. Par ici. Allons, au revoir, Messieurs. Mes excuses, Messieurs.

Il avait pris le jeune homme par la manche et le guidait vers la sortie, tandis que les clients, un peu déçus, regagnaient leur place.

— Avec tout cela, glapit la bonne, je n'aurai encore pas de pourboire.

Quand ils furent dans la rue, M. Ducis, les mains encore tremblantes :

— J'avais cru, vous comprenez, monsieur Variel ? j'avais cru que vous m'aviez invité.

Pierre le laissa quelque temps encore s'empêtrer dans ses mots, puis, lui serrant la main :

— Excusez-moi, dit-il. Vous êtes un brave homme. Je vous remercie.

Il le quitta rapidement.

« Un vilain tour, que je lui ai joué là. Le bonhomme faisait une drôle de figure. Il en a pour huit jours avant de se remettre de son émotion. Il faudra que je lui offre à dîner, sérieusement cette fois. Quel pauvre être ! Quelle allure lamentable ! Le plus curieux, c'est que je ne me sens pas loin de lui, au contraire. »

Il marcha au hasard jusqu'à ce que la fatigue le prît. Il s'arrêtait parfois, s'asseyait sur un banc public et regardait les passants, les voitures, le ciel léger. Puis il entra dans un musée, où il resta jusqu'à la fermeture. Et sa promenade reprit. Il parvint en un quartier luxueux ; à la porte d'hôtels privés, attendaient de somptueuses limousines, où parfois montait une femme souriante et jeune ; un homme élégamment vêtu s'empressait ; elle se penchait vers lui avec une tendre coquetterie. Femme, voiture et luxe. Pierre rêva un instant de posséder tous ces biens, « Une révolution, — bah ! à quoi bon ! cela ne m'empêcherait pas de m'ennuyer. » Il se sentait le cœur vide, l'esprit fatigué. Sa révolte du matin avait fait place à une grande amertume.

Quand vinrent six heures, il se dirigea vers le bureau où travaillait son amie. Elle sortit au milieu de ses compagnes, qui dévisagèrent le jeune homme en souriant.

— Tiens, tu es là, fit Suzanne.

— Tu le vois bien. D'ailleurs si cela t'ennuie, tu n'as qu'à le dire.

La jeune fille haussa l'épaule. Elle était avide de

grand air et de gaieté, mal disposée envers un visage grognon.

Les deux amants marchèrent l'un près de l'autre, dans le bruit et l'odeur du soir, bousculés par les passants, arrêtés par les encombrements.

— Tu ne dis rien ? demanda Pierre.

— Toi non plus.

Ils se connaissaient depuis trois ans : cela commençait à compter. Chacun d'eux avait éprouvé l'autre dans le plaisir, dans la querelle et dans l'ennui. Ils n'étaient plus unis que par cette lâcheté que crée l'habitude.

Tout en marchant, Suzanne jetait un regard lucide sur son compagnon : qu'il était mal vêtu, et quelle allure de bohème ! Au bureau, on avait ironiquement félicité la jeune fille sur ses fréquentations. C'était vexant, d'autant plus qu'elle n'aurait eu qu'un signe à faire, pour avoir des amis élégants, et souriants, et généreux.

« Elle en a assez, de moi, pensait Pierre. Elle a bien raison. C'est drôle pourtant : nous nous sommes tenus l'un contre l'autre, nus, cyniques, pendant des journées entières ; nous avons crié de la joie que nous nous donnions, et voilà qu'aujourd'hui nous nous regardons comme des étrangers sans mystère. »

Ils étaient parvenus à une station d'autobus.

— Je vais partir, dit Suzanne ; je suis pressée, ce soir.

— Ah !

L'autobus arrivait.

— Eh bien ! à l'un de ces jours.

— A l'un de ces jours.

Pourtant, de la voiture où elle venait de monter, la jeune fille adressa un sourire à son ami, excuse, peut-être, ou consolation.

A la pension Lomélie, le dîner tirait vers sa fin lorsque Pierre arriva. Cependant on ne lui fit pas sentir son retard. Au contraire, M^{lle} Lomélie mit à réchauffer les plats et prévint les désirs qu'il aurait pu former.

— M^{me} Marthe n'est donc pas rentrée ? remarqua-t-il.

M^{lle} Lomélie échangea un rapide regard avec M. Baldini, et, de sa voix à la fois mielleuse et piquante :

— M^{me} Marthe est rentrée, expliqua-t-elle. Mais notre amie s'est sentie un peu fatiguée et vient de se retirer dans sa chambre.

Le buste renversé sur sa chaise, ses longues jambes ouvertes en losange, M. Baldini lançait d'énormes bouffées de cigare. Le père Ducis, le nez dans son assiette, le corps ratatiné, mangeait discrètement son dessert et cherchait, comme d'habitude, à faire oublier sa présence.

— Regardez-moi ce glouton ! s'écria M. Baldini, en frappant de sa main osseuse le dos du vieillard. Ma parole ! il va s'étrangler.

En effet, surpris par cette attaque, le père Ducis avala de travers, toussa, but un verre d'eau et toussa plus fort, tandis que M^{lle} Lomélie, la mine dédaigneuse, haussait ses pudiques épaules.

— Brave père Ducis, est-il enfant ! continua M. Baldini, qui le regardait comme il eût fait d'un lapin aux prises avec son chien.

M^{lle} Lomélie fit diversion :

— Ne nous lirez-vous pas ce soir quelques pages de votre beau livre ? demanda-t-elle à M. Baldini.

Il se fit un peu prier, puis, tirant de sa poche un pieux roman, chercha la page où l'on s'était arrêté la veille.

— Ah ! rêva M^{lle} Lomélie, les pages d'hier étaient bien belles, et j'en ai joui profondément. M. l'abbé Béthléem est un fort bon auteur.

— Un parfait écrivain, scanda M. Baldini, encore que cette scène d'amour, rappelez-vous : la grande scène d'avant-hier, me paraisse un peu risquée.

Pierre mit à profit un instant d'inattention pour s'esquiver. L'absence de Marthe ne lui paraissait pas naturelle. Aussi, bien qu'il ne fût jamais entré chez la jeune femme, il se dirigea sans hésiter vers sa chambre.

— Vous ! fit Marthe en le voyant entrer.

Elle était vêtue d'un peignoir léger, qui dévoilait largement ses épaules. Et d'abord elle fut si étonnée de voir Pierre, qu'elle resta quelques instants sans bouger. Puis elle se couvrit hâtivement d'une écharpe et s'avança vers le jeune homme.

— Vous n'attendiez pas ma visite.

Comme elle demeurait interdite, il s'assit et examina la pièce.

— C'est gentil, chez vous.

— Je suppose que vous n'êtes pas venu pour inspecter ma chambre.

Marthe avait pris un accent agressif, auquel Pierre n'était pas habitué. Il la regarda, la vit irritée, mais n'en témoigna aucune surprise. Au contraire, il se consolida dans son fauteuil, comme s'il devait y rester longtemps. Marthe se tenait debout devant lui.

— Allez-vous m'expliquer votre visite ? s'écria-t-elle. Vous n'avez pas l'air de songer que si M^{lle} Lomélie vous savait chez moi, Dieu sait ce qu'elle imaginerait !

— Que voulez-vous qu'elle imagine ? fit Pierre, tranquillement.

Ce sang-froid déconcerta la jeune femme.

— Je tiens à être respectée dans cette maison, continua-t-elle ; et je ne supporterai pas que, par caprice, vous cherchiez à m'être désagréable.

« Je me demande pourquoi je suis venu, pensait Pierre. Je me conduis comme un goujat. Je fais de la

peine à Marthe, qui a toujours été bonne pour moi. Est-ce que cette comédie va durer ? »

Il se leva et, sans un mot, gagna la porte. Il allait sortir, quand, fermant à nouveau la chambre, il revint vers la jeune femme et lui prit les mains :

— Ecoutez, Marthe, je ne sais pas pourquoi je suis venu, mais je ne le regrette pas. Je vois bien que vous êtes fâchée contre moi, et vous l'étiez déjà avant mon arrivée. Mais non, ne retirez pas vos mains ; je... je ne sais pas faire de belles phrases, mais enfin je regrette, là, je regrette de vous avoir blessée. On m'a dit que vous étiez montée à votre chambre avant la fin du repas. Alors j'ai voulu savoir ce que vous aviez, si vous étiez malade, ennuyée... Enfin ne me laissez pas parler tout seul.

Marthe le regardait encore avec étonnement, peut-être même avec gêne, mais du moins sans colère. Il la fit asseoir, bien qu'elle résistât un peu, et s'assit auprès d'elle.

— Je me demande, dit-elle, en quoi mes affaires peuvent vous intéresser.

— Mais enfin, s'écria Pierre, qu'est-ce que je vous ai fait ?

Elle se refusa quelque temps à répondre, puis se levant et faisant quelques pas dans la pièce :

— J'ai reçu une demande en mariage, dit-elle soudain.

Elle s'efforçait de prendre un ton léger, mais sa voix tremblait un peu.

— Ah ! M. Baldini s'est enfin décidé. J'espère que vous êtes au comble de la joie.

Elle attendit qu'il eût fini de rire, et glissa distraitemment :

— Je ne sais pas pourquoi je serais mécontente.

— Comment donc, un si beau parti !

— Oh ! c'est un parti bien assez beau pour moi.

— Un homme de tant d'esprit !

— Mon Dieu, je vous dirai que j'aime mieux le cœur que l'esprit.

— Un homme de tant de cœur !

— Ce n'est toujours pas lui qui... Mais non, après tout, je n'ai rien à dire.

Mais Pierre s'était levé à son tour. Il voulut reprendre la main de Marthe, qui le repoussa. Il y eut une petite lutte et la jeune femme se trouva soudain entre les bras de Pierre, qui répétait :

— Expliquez-vous donc, Marthe. Expliquez-vous.

— Je ne vous dirai rien. Lâchez-moi, mais lâchez-moi.

Le châle de Marthe avait glissé et Pierre apercevait les épaules de la jeune femme.

— Pierre, monsieur Variel, allez-vous me laisser à la fin ! Oh !

Tandis qu'elle tentait de s'échapper, sa bouche venait de rencontrer celle du jeune homme ; elle subit, puis, sans conscience, rendit ce premier baiser. Puis elle se mit à pleurer et se réfugia dans un coin.

« Allons bon ! qu'est-ce que j'ai fait ! songeait Pierre. Est-ce que je suis fou ? » Cependant il alla s'asseoir auprès d'elle.

— Me direz-vous enfin ce que vous me reprochez, Marthe ?

Marthe s'essuyait les yeux, regardait Pierre à la dérobée, puis, confuse, se détournait pour qu'il ne la vît pas rougir. Enfin, pressée de questions :

— Eh bien ! dit-elle, d'un ton mi-boudeur, mi-vaincu, il paraît que c'est vous qui avez poussé M. Baldini à m'adresser cette demande.

— Cela vous a peiné, Marthe ?

— C'est-à-dire que je pensais... ou plutôt, que je ne pensais pas...

Emu, Pierre vint à l'aide de son amie :

— Vous ne pensiez pas que j'irais vous pousser dans les bras d'un autre.

Elle se remit à pleurer.

— Marthe, ma petite Marthe, il faut me pardonner. Je fais toujours l'opposé de ce que je voudrais faire. Je vous ai souvent parlé méchamment ; mais depuis que je vous connais, j'ai de l'affection pour vous.

— Vous avez... une manière de la montrer... bien... bien drôle, sanglota Marthe.

— Vraiment, il faut me pardonner, Marthe. J'ai toujours vécu comme un ours, même quand j'habitais avec mes parents. Et puis, j'ai un peu peur du ridicule, vous comprenez ? Mais je vous jure que je voudrais vous rendre heureuse. Allons, Marthe, sapristi ! ne pleurez plus.

Non sans gaucherie, il inclina la tête de la jeune femme sur sa propre épaule ; ils restèrent quelque temps silencieux.

— Marthe, laissez-moi vous poser une question : pourquoi avez-vous pris pour moi... un peu d'amitié ?

Elle se recueillit un instant, puis elle dit :

— Peut-être parce que vous êtes — vous étiez — si sauvage ; et puis parce que vous aviez l'air triste, désabusé. Je m'imaginai que je pourrais vous reconforter. Ce matin encore, quand je vous ai vu revenir de promenade, j'aurais voulu être... par exemple votre sœur, pour vous faire de la morale. Mais vous sembliez toujours si peu vous soucier de moi !

— Et pourtant cela n'a pas empêché votre amitié.

— Oui, puisque je pensais que vous en aviez besoin. Et puis...

— Et puis ?

— Que vous êtes méchant de m'interroger ! Et puis je ne sais pas, moi, pourquoi on s'attache à quelqu'un.

Souvenirs, gestes, paroles, incidents auxquels on n'attribuait pas d'importance, mais qui soudain pren-

nent une valeur merveilleuse, c'est ainsi qu'ils recherchaient leur patrimoine commun, selon la loi éternelle des amants.

— Alors conseillez-moi, fit coquettement Marthe, quelle réponse dois-je faire à M. Baldini ?

— Mais je ne sais pas, dit Pierre, sur le même ton ; réfléchissez-bien.

Elle se mit à rire :

— Il me semble que j'en prends le chemin.

Un instant, comme elle demeurait silencieuse, la tête entre les mains, et qu'elle ne semblait même pas remarquer la présence de Pierre :

— A quoi songez-vous ? demanda-t-il.

Elle répondit, d'une voix grave, sans le regarder :

— A ce que peut être le bonheur.

— Vous ne l'avez donc jamais connu, Marthe ?

— Je n'y avais pas encore pensé.

CHAPITRE III

M. Baldini était perplexe ; vautré dans son fauteuil, le corps cassé en deux, la tête appuyée sur le poing, il appliquait de petits coups de cravache sur ses bottes, tandis que son chien, allongé sur un tapis, à ses pieds, le guettait d'un œil fidèle. L'après-midi était sombre ; tout paraissait en attente, et l'on se demandait si le ciel incertain allait éclater en orage ou se vêtir soudain de la grâce la plus douce.

M. Baldini bâilla, s'étira longuement, puis, crachant dans la corbeille à papier :

— Il serait temps, murmura-t-il, qu'elle me donne une réponse.

Elle, c'était Marthe, qui, depuis trois jours, semblait l'éviter. « Car enfin que peut-elle attendre ? Une jeune fille, je comprendrais qu'elle hésite, par peur du loup, eh ! eh ! par peur de loup, hein ? mon vieux chien, (et M. Baldini caressa du pied son chien, qui poussa un grognement satisfait). Mais Marthe, que diable !... Je me demande si le petit Variel ne lui monterait pas la tête contre moi. »

M. Baldini prit sa coiffure, un chapeau noir en castor, et quitta sa chambre. Il se promena d'abord dans le couloir. Que faire par ce sale temps ? Puis, avisant l'escalier qui conduisait aux combles, il le suivit et se trouva devant la chambre du père Ducis. Désœuvrement

et curiosité, il poussa la porte ; c'était une mansarde malpropre et sombre, à l'air vicié. A terre, des savates informes avoisinaient une cuvette pleine d'une eau savonneuse. Un petit lit de fer, deux chaises et, dans un coin, une sorte de secrétaire formaient tout l'ameublement. « Qu'est-ce que cette vieille bête peut avoir à cacher dans un secrétaire ! Peut-être des livres obscènes ; il en est bien capable, avec sa figure de crapaud. » M. Baldini essaya négligemment d'ouvrir un tiroir ; mais le tiroir était fermé. « Et il a le toupet de fermer ses tiroirs ! Attends un peu, mon vieux, je vais t'apprendre à garder des secrets. » Ce ne fut pas long : une pression de la main (une main de chasseur !) et la serrure sauta. « Hein ! des fleurs fanées ! un ruban ! ah ! le vieux drôle ! et dans cette enveloppe..., des cheveux, des cheveux de femme ! Pour le coup, c'est renversant. Le père Ducis amoureux ! Et des lettres, des lettres d'amour, ma parole ! Ah ! la la ! je crois que je n'ai jamais tant ri de ma vie. « Mon chéri... » mon cher amour... mon petit Jules... » Mon petit Jules, le père Ducis : mon petit Jules ! Ah ! le sacrifiant ! Ah ! la ganache ! Ah ! la vieille canaille ! »

C'étaient des lettres que le vieillard avaient reçues de sa fiancée, voilà une vingtaine d'années. Une à une, M. Baldini les parcourut, les savoura, les relut, avec des exclamations, des grimaces, de longs accès de rire ; il s'amusait tant, que les larmes lui venaient aux yeux ; il se frappait de grands coups sur les cuisses, interpellait son chien, qui hurlait et gambadait autour de lui ; il en eût dansé, n'eût été l'exiguïté de la pièce.

Quand il fut un peu apaisé, il glissa les lettres dans sa poche : un tour dont le vieux fou se souviendrait ! Puis il descendit à la salle à manger. De contentement, il se frottait les mains et se lissait la moustache : une pareille distraction, c'est pain bénit, on n'en trouve pas tous les jours.

M^{lle} Lomélia tricotait près de la fenêtre. M. Baldini, depuis trois ans qu'il habitait la maison, était le pensionnaire favori de M^{lle} Lomélia. Peut-être cela tenait-il à la demande en mariage qu'il lui avait adressée dès le début de leur connaissance ; M^{lle} Lomélia avait décliné cette proposition, mais avec un émoi qui révélait sa reconnaissance. C'était en vain que M. Baldini avait insisté, alléguant la parenté de leurs goûts, de leurs occupations et de leur âge ; M^{lle} Lomélia persista dans son refus, avec une infinie délicatesse, certes, mais aussi avec obstination. Si bien que M. Baldini en était arrivé à penser qu'elle avait dû faire un vœu à la Vierge. De son attitude de soupirant, M. Baldini avait conservé à l'égard de M^{lle} Lomélia des airs de regret, des compliments et des coups d'œil langoureux, que la vieille demoiselle accueillait d'un sourire entendu et un peu mélancolique. De plus il était arrivé ceci, que M^{lle} Lomélia s'était mis en tête de marier son ancien prétendant ; elle savait qu'il était résolu à prendre femme ; du moins cette épouse, voulait-elle la choisir selon son propre goût. Elle avait jeté les yeux sur Marthe, bien qu'elle la trouvât un peu jeune ; mais Marthe était très douce, et l'on pouvait espérer qu'elle se laisserait facilement guider.

— Toujours au travail, mademoiselle Lomélia ! s'exclama M. Baldini, la moustache relevée, le sourire plaqué aux lèvres.

Sous la flatterie, le buste de M^{lle} Lomélia ondula.

— Il faut bien s'occuper.

— Comme vous avez raison, Mademoiselle ! Le désœuvrement est la source de tous les maux.

Ce fut la conversation habituelle. D'abord on parla du temps, puis des pensionnaires. M^{me} Marthe était bien longue à se décider. M. Variel avait une allure bizarre depuis quelques jours ; il parlait à peine, on ne le voyait plus au repas.

— Je ne voudrais pas en dire du mal, Mademoiselle. Mais si l'on m'apprenait qu'il est mêlé à des histoires fâcheuses, je ne serais pas étonné.

M^{lle} Lomélie non plus ne serait pas étonnée ; dans la chambre de son locataire, elle avait trouvé, le matin même, un journal communiste. Il faut supporter bien des promiscuités, quand on dirige une pension de famille. D'ailleurs aujourd'hui il y a si peu d'honnêtes gens ; c'est une époque tarée que la nôtre.

— Et quand on pense, Mademoiselle, que le gouvernement tolère un pareil état de choses ! Car enfin, moi qui ai fait la guerre...

Parfois, au milieu d'une phrase, M^{lle} Lomélie s'arrêtait net et brusquement portait les mains au côté ; elle renversait la tête en arrière ; des plis profonds sillonnaient son pâle visage ; elle était le symbole de la souffrance.

— Vos douleurs ? interrogeait M. Baldini avec une respectueuse pitié.

Elle disait : oui d'un battement de la paupière. Puis ses yeux se fermaient, son visage se spiritualisait, elle semblait offrir au ciel sa douleur. Quelques instants passaient dans un grand silence ; inquiet, le chien remuait la queue, et M. Baldini, le corps penché en avant, les yeux mouillés de charité, était prêt à courir chercher un verre d'eau. Enfin les traits de M^{lle} Lomélie se rassérénaient ; un mince sourire errait sur son visage, et, devant les condoléances de M. Baldini :

— Je disais donc, poursuivait-elle...

Et M. Baldini exprimait d'un regard toute l'admiration qu'il ressentait pour une telle grandeur d'âme.

Le parquet était lisse, les meubles brillaient. On pouvait lire, sur un large calendrier-éphéméride, que l'on était au 12 mai ; 12 mai, 12 avril, 12 juin : cela n'avait pas beaucoup d'importance. Parfois un camion passait dans la rue et faisait trembler la maison. Sur

une fausse cheminée, un petit réveil scandait à coups précipités le long ennui de la banlieue.

Vers cinq heures, M. Baldini fit sa promenade quotidienne. On le vit passer dans les rues, long, anguleux, déhanché, suivi de son chien. Il regardait les devantures et parfois, s'arrêtant au seuil d'une porte :

— Eh bien ! Madame Petit, un vilain temps aujourd'hui.

Car le professeur connaissait tous les commerçants du quartier. Une de ses grandes règles était de se faire beaucoup de relations ; cela sert toujours. D'abord l'homme n'est pas né pour vivre seul, comme on dit dans la grammaire latine ; dix minutes de conversation ici, un quart d'heure là : c'est ainsi que la journée passe agréablement. Puis on apprend tous les événements de l'endroit. C'est par relations que M. Baldini avait obtenu sa place dans l'école des pères jésuites. Par relations, on peut aussi faire la connaissance d'une jeune fille ou d'une jeune femme disposée à se marier ; la preuve en est, que M. Baldini avait failli épouser, voilà un an, une jeune fille d'excellente famille (son père était colonel, c'est tout dire) ; les bans étaient publiés, la cérémonie devait avoir lieu la semaine suivante, quand, le jour de la signature du contrat, on avait prétendu faire accepter à M. Baldini un régime de séparation dotale.

Comme chaque jour, la promenade de M. Baldini le conduisit vers l'école où, tous les matins (sauf le dimanche), il donnait ses cours. Cette école était un des pôles de sa vie, l'autre étant la pension Lomélie. C'était un grand bâtiment à l'allure de caserne, et vraiment tel qu'on l'attendait dans cette banlieue désolée. Une dizaine de professeurs, prêtres ou laïcs, y régentaient soixante élèves ; M. Baldini, lui, enseignait l'histoire et la géographie. De cette maison il aimait

tout : le silence craintif des élèves, les longs corridors, les chuchotements de confessionnal et sur tout l'air de pieux complot dont se couvraient jusqu'aux plus simples faits. Quand le Supérieur le prenait par le bras et l'entraînait dans un coin, pour lui raconter en confidence la visite de certains parents d'élèves ou pour agiter avec lui quelque problème de pédagogie, M. Baldini était rempli d'un bonheur indicible. « *Hic animi quies* », telle était l'inscription gravée au fronton de la maison ; et parfois M. Baldini, s'interrompant dans un cours, rêvait : « C'est bien ici en effet qu'est le repos de l'âme, c'est-à-dire le bonheur. » Alors, donnant une pensée méprisante aux pauvres êtres qui s'agitent désespérément, sans foi ni repères, il savourait avec délices son honnête quiétude. M. Baldini n'avait qu'un reproche à faire à cette école ; d'ailleurs il s'en était ouvert au Supérieur, qui l'avait écouté avec un sourire bienveillant : pourquoi le maître chargé de la surveillance, et même, ce qui était plus grave, certains véritables professeurs se mêlaient-ils aux jeux des élèves ? Ils relevaient le bas de leurs soutanes, retroussaient même leurs manches jusqu'aux coudes, et les voilà qui couraient, qui riaient et se battaient comme des fous. Est-ce que cela ne portait pas atteinte au prestige professoral ? M. Baldini chérissait trop la bonne tenue de la maison, pour ne pas faire remarquer au Supérieur toutes les atteintes qu'on lui portait. Un tel principe ne se laisse pas suivre sans débat ; car, qu'un élève parût répréhensible à M. Baldini, n'est-ce pas le devoir d'un professeur que d'en avertir son chef ? mais si, au lieu d'un élève, c'est un professeur, un collègue ? Question délicate. Mais M. Baldini plaçait au-dessus de tout ses principes.

Ce soir-là, le Supérieur était à sa fenêtre, et répondit par un sourire au salut de M. Baldini. M. Baldini se réjouit de voir remarqué le zèle qu'il déployait : « Des fonctionnaires qui reviennent au bureau, quand leur

travail est terminé, on n'en trouve pas beaucoup. » Mais comme il entra dans son habituelle salle de classe, il aperçut un élève, qui se leva, rougit et parut mal à l'aise.

— Tiens, tiens !

L'enfant voulut sortir.

— Restez donc ! ordonna sèchement M. Baldini.

Il gravit les degrés de sa chaire, s'assit et dévisagea l'élève.

Il y eut quelques instants de silence. Sous le regard aigu qui l'étudiait, l'enfant baissait la tête et torturait sa casquette entre ses doigts crispés.

Brusquement, M. Baldini demanda :

— Que faisiez-vous quand je suis survenu ?

— Mais je ne faisais rien, Monsieur.

— Taisez-vous. Ne mentez pas. Que faisiez-vous, tout seul, dans une salle où il vous est interdit d'entrer. Répondez franchement ou j'appelle M. le Supérieur.

L'enfant se mit à pleurer.

— Mais je ne faisais rien, Monsieur. J'étais venu ici par hasard, je ne sais pas pourquoi. J'allais partir.

M. Baldini s'accouda à sa chaire et, sarcastique :

— Ah ! ah ! vous étiez venu ici par hasard ! Ah ! ah ! vous ne savez pas pourquoi vous êtes venu !

Et soudain, se dressant :

— Eh bien ! je le sais, moi, et je vais écrire à vos parents.

— Oh ! vous pouvez écrire si vous le voulez, balbutia l'enfant, enfouissant le visage entre ses bras.

Mais déjà M. Baldini courait sur lui.

— Hein ? Quoi ? des menaces ? des menaces à moi, votre professeur !

Une telle indignation l'avait pris, qu'il ne se contenta plus et gifla l'élève révolté.

— Des menaces, à moi, un homme de quarante ans passés, à moi qui ai fait la guerre. Vaurien !

Il se promenait à grands pas dans la salle, les poings fermés, pâle de colère. « Un petit dévoyé, oser parler ainsi à un honnête homme ! La voilà bien, la décrépitude du siècle ! Etres pourris jusqu'à la moelle des os ! Enfants sans morale et sans Dieu ! Français bâtards ! Futurs apaches ! »

Il alla de nouveau s'asseoir dans sa chaire. L'enfant sanglotait longuement. M. Baldini prit un livre et l'ouvrit au hasard. « La Convention, oui, la... oui ». Mais il ne parvenait pas à comprendre ce qu'il lisait.

— Pourquoi m'as-tu répondu ainsi ? demanda-t-il

Il n'obtint pas de réponse et n'osa répéter sa question. « Evidemment j'ai été brutal, trop brutal peut-être. Mais un élève, oser menacer un professeur ! Il n'y a plus ni principes, ni autorité. » Il reprit son livre, regarda une gravure, puis, le repoussant :

— Tu n'aurais pas dû me répondre ainsi.

Il s'approcha de l'enfant, hésita un peu, et se risqua à lui poser la main sur l'épaule :

— Je t'ai donc fait mal ?... Réponds-moi. Je ne t'ai pas fait mal ? Répondras-tu ?

L'enfant releva le visage et essuya ses larmes. M. Baldini s'assit auprès de lui, sur un banc d'écolier.

— Allons, ne pleure pas. J'ai eu un mouvement de colère ; mais je ne t'en veux pas... Et toi, tu es fâché ?

— Non, Monsieur, dit le petit.

— C'est bien, cela : il ne faut jamais garder rancune. Moi, vois-tu, j'aime bien mes élèves. Nous autres, professeurs, nous remplaçons vos parents ; mais, dame ! nous devons être sévères quand vous le méritez. Alors tu ne m'en veux pas ?

— Non, Monsieur.

— Tu es un brave petit. Ecoute : donne-moi ta parole, que tu ne faisais pas de mal quand je suis entré, et nous serons amis.

— Oh ! si vous voulez, Monsieur, s'écria l'enfant. Je peux bien vous le jurer.

— Eh bien ! je te crois, là, es-tu content ? Je suis sûr que tu es franc... Alors, dis-moi, je te fais donc peur ?

L'enfant eut un sourire timide.

— Un peu.

— Oh ! la petite bête ! Mais je ne suis pas un ogre, moi. Moi, je ne demande qu'à faire plaisir à mes élèves.

L'entretien devint de plus en plus familier. M. Baldini se sentait pris d'une grande tendresse. « Est-ce que chacun de nous ne doit pas chercher à rendre les autres heureux ? C'est si bon, de sentir de la sympathie autour de soi. Le Christ lui-même a dit : — « Aimez-vous les uns les autres ». Aimons-nous donc ; sachons supporter nos petits défauts. La charité, c'est la première des vertus ».

— Allons, mon petit, conclut M. Baldini, retourne vers tes camarades. Puisque je t'ai fait perdre du temps, je te supprime le devoir que tu devais me remettre demain. Es-tu content ?

— Merci bien, Monsieur.

Il attira l'enfant à lui et tapota ses joues ; il aurait voulu l'embrasser, mais n'osa pas.

— Allons, au revoir, mon petit ami.

— Au revoir, monsieur Baldini.

L'enfant partait.

— Jean, appela M. Baldini.

— Monsieur ?

M. Baldini avait pris un air mystérieux :

— Aimes-tu les bonbons de chocolat ?... Eh bien ! je t'en apporterai demain. Sauve-toi vite, acheva-t-il d'un ton puéril.

Quand il fut seul, il reprit sa promenade familière à travers la classe. Il était content d'avoir gagné la sympathie de son élève. Comme c'est facile d'être bon !

Pourquoi entretenir de mauvaises pensées ! On est déjà si seul dans la vie. Un jour comme celui-ci, quand tombe un crépuscule douteux, on se rappelle sa propre enfance, et Dieu sait qu'elle ne fut pas gâtée ; on songe aux durs mois passés dans les tranchées, quand on avait froid, quand on était sevré de tous plaisirs, et même (on peut bien le dire, seul à seul avec soi) quand on avait peur. « Quarante ans : je deviens vieux. Et que sera ma vieillesse, si je n'ai personne à côté de moi ? Pourvu que M^{me} Marthe accepte : elle est si douce, si bonne. Mon Dieu, je vous demande de faire qu'elle accepte. J'ai déjà beaucoup d'obligation envers vous. Mais votre bonté est si grande, que je ne me lasse pas de vous faire de nouvelles demandes. Heureusement, mon Dieu, que nous avons un Père tel que vous. »

Une larme roula dans la moustache de M. Baldini.

— Bon ! voilà que je suis comme un enfant, murmura-t-il.

Mais il se trouvait réconforté par sa pieuse émotion.

M. Baldini s'était promis de rappeler à Marthe, le soir même, après le dîner, la demande qu'il lui avait adressée. Mais pas plus ce soir-là que les précédents, Marthe ne se montra favorable à la conversation ; elle touchait à peine aux mets, et ne répondait que par politesse.

— Voilà trois jours que M. Variel n'a pas honoré nos repas de sa présence, remarqua M^{lle} Lomélie.

Marthe s'empourpra et regarda M^{lle} Lomélie comme si elle se sentait visée.

Elle étouffait dans cette salle sans âme. Les airs dolents et rusés de M^{lle} Lomélie, les lourdes plaisanteries de M. Baldini et sa galanterie de caserne, l'humilité pénible du père Ducis, le souffre-douleur, elle les connaissait trop et ne pouvait plus les sup-

porter. L'un des convives ouvrait-il la bouche : elle prévoyait ce qu'il allait dire, ce qu'on lui répondrait et le temps que prendrait cette comédie. Une seule présence eût pû lui faire oublier ce lamentable décor ; mais où était Pierre ? que faisait-il ? quels nouveaux sentiments l'animaient ?

— Eh bien ! père Ducis, s'écria M. Baldini, avez-vous des nouvelles de votre femme ?

Il guettait Marthe du coin de l'œil, espérant la voir sourire. Le vieillard était habitué à la question ; comme d'habitude, il essaya de s'esclaffer, y parvint mal et se remit à manger.

— Satané père Ducis, a-t-il dû en avoir, des aventures, quand il était jeune !

Le dîner touchait à sa fin.

— Qu'allons-nous faire, ce soir ? demanda M^{lle} Lomélie.

— Décidez, Mesdames. Il appartient au beau sexe, au sexe charmant chanté par les poètes, de décider des petites actions comme des grandes.

M^{lle} Lomélie sourit :

— Toujours aussi flatteur !

— C'est qu'il faut veiller, repartit M. Baldini, à ce que la vieille galanterie française ne se perde pas. N'est-il pas vrai, madame Marthe ?

Mais Marthe, qui s'était levée, dit qu'elle souffrait d'une migraine et sortit.

— On pourrait peut-être jouer à l'écarté ? proposa timidement le père Ducis.

Devant les regards irrités de ses deux voisins, il se tut, baissa la tête et examina scrupuleusement le bord de la table.

— Ce départ précipité est tout à fait curieux, remarqua M. Baldini, en effilant rêveusement sa moustache.

— Et voici qui ne l'est pas moins, répondit, après un silence, M^{lle} Lomélie, tandis qu'elle désignait

Marthe, qui passait dans la rue, devant la fenêtre de la salle à manger.

C'était la nuit, une nuit tendre et pluvieuse de printemps maussade. La pluie tombait sans violence, mais implacablement monotone. Sur les rues, mal pavées, sur les toits, au loin : sur les terrains vagues, elle tombait avec un chuchotement discret, mais tenace, qui emplissait la banlieue d'une douce amertume. Marthe se hâtait vers la gare, où elle espérait surprendre Pierre, à la descente du train. Les boutiquiers accrochaient à leurs devantures les lourds volets de fer ; ils se tenaient quelques instants au seuil de leur porte, avant de s'enfermer pour la nuit ; ils hochaient la tête devant le temps fâcheux, et suivaient du regard cette jeune femme imprudente, qui s'acheminait ils ne savaient où, sans parapluie, sans manteau, à cette heure tardive.

Quand Marthe pénétra dans la gare, un train venait d'arriver. Elle se tint à la porte de sortie, dévisageant un à un les voyageurs. Pierre n'était pas parmi eux. Elle entra dans la salle d'attente ; un vieillard s'était installé dans un coin et mangeait lentement quelques reliefs, étalés sur un journal. Pour ne point le gêner, Marthe consulta longuement l'horaire des trains : le prochain train, le dernier de la journée, n'arriverait qu'une heure après. Une heure d'attente dans cette triste gare, en compagnie de ce mendiant, qui ne cessait de la regarder ! Marthe sortit, fit quelques pas à l'entour de la gare. Mais elle était lasse ; son cœur était serré par la crainte. Elle se mordit les lèvres pour ne pas se laisser aller au découragement. Un souvenir d'enfance lui revenait, gai, très pur, et l'obsédait. « Est-ce bête, d'y songer à présent ! » Elle voulut changer de pensée, mais en vain. Le souvenir s'attachait à elle comme une moquerie. Rentrée dans la

salle d'attente, elle s'assit et feignit de lire une lettre. Soudain le chemineau se leva, hésita, puis s'avança vers elle. « Qu'est-ce qu'il me veut ? » ; elle chercha du secours autour d'elle. Il voulait simplement lui demander l'aumône ; elle se hâta de lui donner quelques menues pièces. Mais le vieux s'était mis à parler, à se plaindre du mauvais sort, de la dureté des gens, du manque de travail.

— Mais oui, mais oui, approuvait Marthe, pour s'en débarrasser.

Le mendiant devint éloquent et prédit les grands jours où les hommes seraient frères. La salive coulait au coin de ses lèvres, il remuait des yeux égarés. Au dehors la pluie tombait toujours ; elle glissait le long des vitres ; elle faisait luire les rails d'un sombre éclat. Les mains crispées, Marthe fit mine de s'absorber dans sa lecture. Le vieux parla longtemps encore, puis, ne se voyant plus écouté, il revint à sa place en grommelant.

Une porte fut violemment poussée.

— Voici le dernier train, cria un employé.

Et comme Marthe ne bougeait pas :

— Eh bien ! la petite dame, vous ne prenez pas le train ?

Marthe rougit :

— Non, j'attends quelqu'un.

— Ah ! ah ! fit l'autre, avec un sourire goguenard.

Le train entra en gare. « Est-il là, mon Dieu ? Pourvu qu'il soit là ! » Le dernier train n'amenait jamais que de rares voyageurs, des ouvriers, le sac en bandoulière, le pas traînant, la mine allumée, qui s'étaient attardés à Paris, dans un café. Les lampes qui éclairaient la voie s'éteignirent. « Il n'est pas venu. » Mais si, Pierre venait d'apparaître, le dernier, les mains dans les poches, le col de son veston relevé. Marthe murmura :

— Pierre.

Elle pouvait à peine parler.

— Vous, vous ici, Marthe.

Elle détournait la tête ; toute la fatigue de son attente s'emparait d'elle, et maintenant seulement elle mesurait l'étrangeté de sa présence, à cette heure de nuit, dans un tel lieu.

— Allons, les amoureux, on ferme ! cria l'employé.

Ils sortirent ; la pluie les accueillit. Il fallait prendre garde, dans l'ombre, de ne pas mettre le pied dans quelque flaque d'eau ou se heurter à un trottoir.

— Pourquoi êtes-vous venue ?

Maintenant qu'elle était auprès de lui, elle n'osait plus s'expliquer.

— Marthe, pourquoi êtes-vous venue ?

— Vous le savez bien, murmura-t-elle.

Elle se trouvait si humiliée, qu'elle le haïssait presque, à présent.

— Vous n'auriez pas dû venir, Marthe.

Ce reproche mit le comble à sa honte. Des larmes lui vinrent malgré elle, et, mêlées à la pluie, coulèrent sur ses joues. Pour que Pierre ne s'en aperçût pas, elle tenait la tête fixement levée et serrait les lèvres. Ils marchèrent en silence ; les rues étaient noires ; parfois le cri d'un train lointain se perdait dans le vide de la banlieue.

Comme ils approchaient de la pension, Marthe fut prise d'une révolte : est-ce que son effort et son humiliation seraient vains ?

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu me voir depuis trois jours ? demanda-t-elle.

— Mais, Marthe, dit doucement le jeune homme, je suis rentré tard ces jours-ci ; je n'ai pas eu l'occasion de vous voir.

Elle l'interrompit âprement.

— Taisez-vous donc ; ne cherchez pas de fausses excuses. Si vous êtes rentré tard, c'est que vous ne vou-

liez pas me voir. Pourquoi m'évitez-vous depuis... depuis l'autre soir ? Si vous vouliez agir ainsi envers moi, pourquoi êtes-vous venu ce soir-là ?

Sa voix s'étrangla.

— Entrons nous asseoir ici, dit Pierre.

C'était un cabaret mi-fermé, dont le patron jouait aux cartes avec un client attardé. Pierre entraîna la jeune femme dans un coin du café. Marthe se tint immobile, distante et le visage détourné. Pierre but quelques gorgées, regarda ses doigts, chercha les mots convenables : qu'il était difficile de s'expliquer ! « Je vais lui faire de la peine, alors qu'elle me donne une telle preuve d'attachement. »

— Marthe, si je vous ai évitée, c'était précisément pour ne pas vous faire de peine.

Elle haussa l'épaule avec mépris.

« Evidemment, elle ne me croira jamais. Et moi-même, est-ce que je vois bien clair en moi ? »

— Marthe, je dois vous demander pardon d'être venu dans votre chambre, l'autre soir. Je n'aurais pas dû le faire. Mais non, ne vous fâchez pas ; vous voyez bien que j'essaie d'être sincère. M. Baldini a demandé votre main ; je ne dis pas qu'il vous rendrait très heureuse, mais il vous assurerait une vie calme. Je n'aurais pas dû vous détourner de ce projet de mariage. D'ailleurs rien n'est encore perdu.

— Vous vous êtes moqué de moi. Je ne vous aurais pas cru si lâche.

— Je ne me suis pas moqué de vous. C'est parce que j'ai pour vous de l'affection, oui, de l'affection, et plus que je n'aurais cru, et un respect que je n'ai pas l'habitude de donner aux gens, c'est à cause de cela que je voudrais vous voir heureuse.

— Vous n'avez pas honte de vos paroles ? Si le quart seulement de ce que vous m'avez dit l'autre soir était vrai, vous ne me parleriez pas ainsi.

— Si je dois avoir honte de quelque chose, c'est de n'avoir pensé qu'à moi, ce soir-là. Oh ! bien sûr, j'ai l'air de faire étalage de beaux sentiments, tandis que j'agis peut-être par manque de courage. Mais ce n'est pas que par manque de courage, Marthe, croyez-moi, c'est aussi par amitié pour vous.

— Vous voudriez me faire croire, s'écria Marthe, que c'est par amitié pour moi que vous souhaitez mon mariage avec M. Baldini !

La partie de cartes venait de cesser, et le patron, assis à la caisse, cachait mal ses bâillements derrière un journal. « Encore des amoureux qui se disputent ; ils feraient mieux d'aller se réconcilier au lit. »

— Marthe, dit Pierre d'un ton d'excuses, je ne saurais pas vous aimer comme vous le méritez. Je me connais bien : je vous rendrais malheureuse. Et vous avez été si bonne pour moi, que je ne voudrais pas vous voir souffrir. Vous ne me croyez pas, Marthe ?

Et comme la jeune femme demeurait silencieuse :

— Savez-vous, lui demanda-t-il, pourquoi j'ai quitté la librairie où j'étais vendeur avant d'aller à l'hôpital ?... On m'a renvoyé parce que je volais des livres.

Marthe tourna les yeux vers lui ; il s'efforça de rire et dit :

— Vous me méprisez.

Elle secoua la tête :

— Je vous trouve à plaindre. Je vous ai toujours trouvé à plaindre.

Elle rêva un peu, puis :

— Après tout, peut-être que ce que vous m'avez dit est vrai. Nous n'en sommes pas plus avancés.

Il n'y avait plus de combat en elle ; elle était triste, mais résignée. Courageuse ? non, elle se sentait faible, elle avait froid, elle aurait souhaité un réconfort, de tendres paroles. Était-ce à elle de convaincre Pierre de se laisser aimer ?

Elle demanda :

— Vous plaisez-vous dans votre nouvelle place ?
Pierre eut un geste d'indifférence.

Le patron du café toussa, d'une façon fort significative : quand on consomme si peu, on ne s'attarde pas dans un café ! Il se mit à ranger les chaises avec bruit et à essuyer les tables pour le lendemain.

— Marthe, est-ce que vous regrettez beaucoup votre mari ?

Elle ne parut pas étonnée de la question.

— C'était un homme très bon, dit-elle. Il a été longtemps malade ; je le soignais comme je pouvais. Il me disait parfois : — « Marthe, vous étiez née pour devenir garde-malade ». Et peu de jours avant sa mort, il me dit : — « Quand je n'y serai plus, Marthe, il y aura encore beaucoup d'autres malades à soigner. » Lorsque je me suis trouvée seule, je suis entrée à l'hôpital ; les premiers temps, c'était dur : les malades sont parfois un peu méchants ; mais ils ont une excuse. Et puis, il faut bien que quelqu'un les soigne.

Elle faisait effort pour parler ; son visage gardait la même douceur qu'à l'ordinaire ; mais de chaque aile du nez, un petit pli descendait jusqu'aux lèvres : amertume, peut-être, ou découragement.

— Ce n'est pas pour vous déranger, fit soudain le patron : mais il va être minuit.

Ils revinrent à la pension.

CHAPITRE IV

Un matin humide et pauvre se levait. Marthe ouvrit les yeux, reprit conscience d'elle-même et de sa peine. La veille, en quittant Pierre, elle s'était jetée toute vêtue sur le lit ; ses membres étaient rompus de fatigue. Elle fit machinalement sa toilette ; elle avait les traits tirés et les lèvres sèches ; un pli de son corsage lui avait marqué la gorge d'une longue raie rouge ; comme elle essayait de la faire disparaître : — « A quoi bon ! » murmura-t-elle, s'arrêtant soudain. A quoi bon, pour qui se faire belle ! qui verrait cette gorge, la couvrirait de baisers, saurait lui donner et en réclamer du plaisir ? En même temps, elle était honteuse de se trouver si désorientée, elle qui toujours avait mené une vie calme et méthodique.

M^{lle} Lomélie l'attendait dans la salle à manger. Elle baissa les yeux, eut un sourire fugitif et lui tendit la main, ce qu'elle faisait rarement ; sa main était molle et froide ; à peine la touchait-on, qu'elle fuyait, disparaissait ; elle semblait toujours craindre un contact charnel. M^{lle} Lomélie s'informa, avec intérêt, de la santé de Marthe ; la jeune femme n'était-elle pas malade ? non ? bien sûr ? alors « c'était peut-être l'effet du temps ». Puis elle resta silencieuse, parut demander conseil à quelque voix intérieure, enfin, une nuance de reproche dans la voix :

— Je connais quelqu'un qui est bien en peine, soupira-t-elle.

Marthe s'arrêta de manger : M^{lle} Lomélie avait-elle vu Pierre ?

— Oui, ce pauvre M. Baldini semble vraiment affligé.

Comme la jeune femme, embarrassée, se taisait :

— Oh ! je ne voudrais pas être indiscrète. Mais j'ai tant d'estime à l'égard de M. Baldini, que je suis peinée pour lui.

Et soudain, avançant la main jusqu'à frôler celle de Marthe :

— Ne pensez-vous pas, ma chère dame, que le plus noble rôle d'une femme, c'est de soulager, autant qu'elle le peut, le chagrin d'autrui ? Je suis sûre que vous pensez ainsi, vous qui êtes si bonne, chère madame Marthe.

« Moi qui suis si bonne ! se répétait Marthe, tandis que le train l'emportait vers son hôpital. Cela veut dire que je n'ai pas le droit d'être heureuse. Si je n'avais pas prêté attention à Pierre, peut-être m'aurait-il fait la cour comme à une autre femme, comme à une vraie femme. A l'hôpital aussi, on dit que je suis bonne ; c'est pourquoi on me donne les corvées les plus pénibles. Toutes les autres infirmières aiment et sont aimées ; elles ont quelqu'un à retrouver le soir, en rentrant chez elles ; les médecins leur parlent galamment ; moi, c'est comme à une sœur de charité, qu'on me parle. Oh ! cela va changer ! »

Il faisait froid ; une odeur de tabac, de crasse et de moisissure emplissait le wagon ; le train allait lentement à travers des terrains plats, d'où s'envolaient parfois de noires bandes de corbeaux. Un peu de fumée sortait frileusement des cheminées d'usine et se mêlait au ciel sombre et bas. La banlieue reprenait, une fois encore, sa vie misérable.

« Est-ce que je n'ai pas le droit, moi aussi, de mener l'existence heureuse dont jouissent tant d'autres femmes ? Mariée à un homme malade et plus vieux que moi, je ne l'ai perdu que pour trouver d'autres malades. Fréquenter les théâtres, courir les magasins, entrer dans un grand restaurant au bras d'un homme jeune et bien vêtu, — je ne sais même pas ce que c'est. »

Dans un coin du compartiment, un couple d'amoureux, qui d'abord échangeait des baisers, s'était désuni et maintenant se tenait calme et silencieux.

— C'est moi qui les gêne : une femme si convenable ! Je suis si bonne que je donne de la bonté aux autres. C'est par bonté, paraît-il, que Pierre me fuit. Suis-je naïve de le croire ! S'il m'aimait, il ne songerait pas à me fuir. L'avenir, c'est un M. Baldini, un honnête homme peut-être, mais qui ne me souhaite que pour écouter ses lectures, raccommoder ses vêtements et soigner ses maux d'estomac. Bel avenir ! »

— Toujours la première à l'ouvrage, madame Marthe, fit le portier de l'hôpital.

« Naturellement ! » Elle endossa une robe blanche et parcourut les salles de malades.

— Madame Marthe ! appela-t-on d'un lit, j'ai quelque chose à vous dire. Venez vite.

— Je viendrai quand ce sera votre tour, vous m'entendez, pas avant.

Puis ce fut la visite du médecin. Les lèvres serrées, hostile, Marthe assista à l'examen des malades, au bandage des plaies ; elle qui d'habitude se tenait au chevet des patients, qui leur parlait, qui les réconfortait, qui les faisait rire au besoin, elle demeura impassible à leurs plaintes comme à la muette prière de leurs regards.

— Voici un citoyen, dit le médecin, dont il faudra bien que vous vous occupiez, madame Marthe.

— Je regrette, Monsieur, fit Marthe d'une voix froide, mais il ne relève pas de mon service.

Le médecin ne dissimula pas sa surprise :

— Je croyais vous faire plaisir, dit-il, vous qui...

— Moi qui suis si bonne ! s'écria amèrement la jeune femme.

La journée s'écoula sans apaiser cette amertume. « Je me suis offerte, on m'a refusée, se répétait Marthe. Suis-je donc si laide ? Pierre ne m'a jamais dit qu'il me trouvait jolie. Même l'autre soir : — « Com- » me vous êtes douce ! » me disait-il. A une servante aussi, on dit qu'elle est douce. »

Et le soir, ce fut de nouveau le train habituel, bondé d'employés et de jeunes filles, de rires, de baisers, de cris énervés et coquets, puis le paysage maladif de la banlieue, et le retour à la pension, le long des rues trop connues où de vieilles femmes vous guettent derrière leurs rideaux. Il faisait un temps indécis et crispé ; la banlieue ne connaît ni le calme immense des campagnes, ni l'ardente folie de Paris. C'est un pays d'attente, et Marthe était lasse d'attendre, depuis bientôt trente ans, un bonheur qui n'arrivait pas.

— M. Variel m'a remis cette lettre pour vous, lui dit Mlle Lomélie, avec un sourire perfide. Sans doute n'a-t-il pas l'occasion de vous parler, qu'il en est réduit à vous écrire.

Un sang brûlant empourpra la jeune femme ; mais, comme elle se sentait examinée, elle feignit l'indifférence, glissa la lettre dans son sac et sortit. Elle n'avait pas fait deux pas qu'elle se heurta à M. Baldini.

— Tiens ! madame Marthe ! s'écria le professeur, qui la guettait depuis quelques minutes.

Elle le salua et voulut continuer son chemin ; mais il s'était accoudé à la rampe de l'escalier et semblait disposé à bavarder. Est-ce qu'il n'allait pas la laisser tranquille ?

— Un vilain temps, fit-il, souriant de toutes ses dents.

M. Baldini avait longuement préparé cette rencontre, décidé ce qu'il dirait et comment il le dirait ; il fallait d'abord que la conversation prît un tour enjoué ; puis il complimenterait Marthe sur sa toilette, sur sa grâce, sur sa jeunesse ; et soudain, badin et mélancolique à la fois : — « Et moi, madame Marthe, s'écrierait-il, (peut-être même pourrait-il dire : Chère amie, d'un ton respectueux, bien entendu), et moi, avez-vous songé à mon sort ? » Voilà que Marthe était devant lui, et il ne trouvait plus ni paroles ni audace. Comme elle semblait indifférente ! Comme elle avait hâte de le quitter !

— Je me suis permis, dit-il, essayant de prendre un air galant, de vous faire porter des fleurs, dans votre chambre.

— Des fleurs ! mais pourquoi ?

— Oui, pourquoi ? reprit-il machinalement.

Et ne sachant plus quelle contenance adopter, il se baissa pour caresser son chien. Marthe en profita pour s'éloigner ; mais, en guise d'excuse :

— Merci de votre attention, dit-elle.

— Eh bien ? chuchota M^{lle} Lomélie, qui s'était approchée.

M. Baldini haussa l'épaule :

— Toujours rien.

Il alla s'accouder au seuil de la maison pour réfléchir.

« Toujours rien ! songeait M^{lle} Lomélie. Mais c'est incroyable ! Qu'est-ce qu'il lui prend, à cette mijaurée, de faire tant de manières ! Elle trouve plaisir à gâcher sa vie, alors que d'autres... » Faisant un retour sur elle-même, elle soupira ; si les médecins ne l'avaient condamnée à un éternel célibat, ce n'est pas elle qui aurait refusé un homme de la valeur de M. Baldini.

... Dans sa chambre, Marthe lisait la lettre de Pierre.

Marthe,

Je crois que je vous ai menti hier, en disant que ma conduite envers vous avait surtout pour motifs le respect et la reconnaissance. La vérité, c'est d'abord que je n'ai pas de courage. Je n'ai pas le courage d'un grand sentiment, d'une grande souffrance, pas même celui d'une grande joie.

Du courage, je n'en ai jamais eu beaucoup. Au collège, j'étais un des élèves les plus indolents de ma classe. Il faut que vous me connaissiez un peu, afin de savoir à quels ennuis vous avez échappé. Vous savez que j'ai été soldat, oui, vers la fin de la guerre. La première fois que je me suis trouvé dans une tranchée, (j'avais une médaille bénite autour du cou !) je tremblais, je me recroquevillais, je me bouchais les oreilles. Huit jours après, on ordonne une attaque. J'avais bien envie de rester dans mon trou, quitte à être abattu par un officier ; ce qui me décida à suivre mes camarades, ce fut surtout, je crois, l'horrible puanteur de la tranchée. J'avais les membres raides, je courus comme je pus ; je me démenais, je tapais, je hurlais d'égarement.

Jusqu'alors tout allait bien ; j'avais peur, je ne songeais qu'à ma peur, j'étais occupé. Quand je me retrouvai à Paris, dans une caserne, puis en liberté, ce furent des journées lamentables. Figurez-vous que je passais une nuit sur trois au bord de la Seine, m'encourageant à sauter ; — peine perdue.

L'amour ? J'ai toujours eu besoin de femmes ; mais au début, j'étais ridiculement timide, je m'enivrais pour avoir le courage de les aborder. La première femme que je connus (j'avais 19 ans), je l'avais suppliée pendant six mois. Elle vint habiter avec moi, j'en pleurais de bonheur. Et notre première nuit, quand je vis nos deux corps dans le plaisir, et cette femme, tendre, aimante, qui me

regardait avec des yeux défaillants, — ah ! non, je ne pus me contenir, j'éclatai de rire, je me rhabillai et j'allai fumer une cigarette près de Notre-Dame. Trois mois après, cette femme m'ayant quitté, je la poursuivis de nouveau, je l'implorai, je la menaçai, je ne pouvais vivre sans elle).

J'ai eu un bon nombre de vices, non pas d'une façon éclatante, comprenez-vous, mais médiocrement, bassement. Depuis mon enfance, je ne me suis jamais pris au sérieux. Evidemment, j'ai été, comme tout le monde, traversé par des rêveries lyriques. Mais quoi ! j'ai rêvé de grands voyages et d'une vie aventureuse : — mes voyages n'ont pas dépassé Marseille et je me tiens dans mes petits emplois bureaucratiques, comme un barbet au coin du jeu. Je voulais faire un grand roman, (car j'ai eu des prétentions littéraires !) et j'entrepris de peindre la vie d'un homme qui sombre dans l'ennui ; au bout de cent pages, je n'arrêtais plus de bâiller, j'en avais assez, de la compagnie de cet homme, et de ce sentiment, que je connaissais trop bien.

Je vous dis tout cela pour que vous n'ayez aucun regret. Je vous souhaite sincèrement d'être heureuse, (aussi sincèrement que je peux). Pour moi, je pense quitter la pension demain ou après-demain. Je ne sais pas au juste ce que je vais faire. Mon père me demande de revenir auprès de lui, à Chaumont. Il se fait vieux et désire que je l'aide dans son commerce. Moi, commerçant : ce sera drôle ! Après tout, autant cela qu'autre chose.

C'est tout ce que j'avais à vous dire. Au revoir je penserai à vous, souvent.

P. VARIEL

Marthe achevait à peine de lire cette lettre, qu'elle entendit frapper à sa porte un coup timide. Pierre ? Elle alla ouvrir ; c'était le père Ducis.

— Mais qu'est-ce que vous voulez ? fit-elle avec humeur.

— Je vous dérange, balbutia-t-il.

Il était là, humble, courbé, les yeux rouges, les mains tremblantes. Elle le fit asseoir, puis demanda d'un ton plus doux :

— Avez-vous besoin de quelque chose ?

Mais était-ce la douceur de cette voix ? le vieillard se mit à pleurer ; il pleurait silencieusement, la tête baissée, les épaules secouées par un brusque hoquet.

— Monsieur Ducis !... Mais qu'avez-vous ? Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

Elle l'entoura du bras, comme elle faisait à ses malades ; une odeur de vin s'exhalait du vieil homme.

— Vous avez encore bu, dit-elle sévèrement.

— J'ai bu, gémit le vieux, oui, j'ai bu... Il faut bien que je boive : on ne me laisse pas tranquille. On... on s'acharne après moi.

— Mais qui ?

De son mouchoir, elle lui essuyait les yeux.

— Vous êtes bonne, vous, madame Marthe. Mais les autres...

— Mais qui enfin ?

— Tous, tous les autres. Au bureau, au café, ici, partout.

Il se lamentait d'une voix enfantine, la respiration sifflante, s'interrompant parfois pour gémir ou pour se moucher.

— Je ne peux pas faire un pas, qu'on ne m'insulte. Mais qu'est-ce que je leur ai fait ? Ils se moquent de moi à cause de ma femme. Est-ce que c'est ma faute, si elle m'a quitté ? Ils disent qu'elle est chanteuse à Montmartre. Mais est-ce que c'est ma faute, madame Marthe ? Et ces lettres, ah ! ces lettres...

— Quelles lettres, père Ducis ?

— Des lettres de ma femme ; je les conservais dans

un tiroir : on me les a prises, on me les a volées ; quand ? je ne sais pas, je viens seulement de m'en apercevoir. Qu'est-ce qu'on veut en faire ? Pourquoi ne me laissez-on pas tranquille ?

Il se remit à sangloter.

— Vous ne savez pas qui vous a pris ces lettres ?

— Est-ce que je sais ? Tout le monde se moque de moi. L'autre jour, M. Variel m'invite à boire, et c'est moi qui ai dû payer.

Pierre avait fait cela, Pierre ?

— Mais puisque je vous le dis, madame Marthe.

Pierre qu'elle aimait, — qu'elle avait aimé ! Elle voyait clair maintenant dans le jeu du jeune homme : c'est la cruauté qui l'avait poussé ; il n'avait jamais cherché qu'à se moquer d'elle, comme il avait fait du vieillard.

Elle s'empressait au côté du père Ducis, comme pour réparer la faute de Pierre ; elle le dorlotait, lui disait de ces riens qui font plaisir aux enfants. Il ne parvenait qu'à hocher la tête, en répétant :

— Vous êtes bonne, vous, madame Marthe.

— Comme vous voilà mis ! vous avez perdu les boutons de votre jaquette. Venez ici, que je vous en couse d'autres.

— Oh ! ce n'est pas la peine, pas la peine maintenant.

... M. Baldini faisait les cent pas devant la maison. Marthe ne l'aimait pas, il n'en pouvait plus douter, Marthe, si douce, si ouverte, si complaisante envers chacun. Evidemment, il n'était pas digne d'elle. Il se regarda furtivement dans un miroir de poche : « Mes dents sont encore belles, mais ma peau se ride et ma barbe est trop dure. Est-ce que je vais vieillir seul ? » Son chien hurla : un passant lui avait marché sur la patte. M. Baldini attira la bête à lui :

— Et toi, ma vieille bête, est-ce que tu m'aimes ?

Il fouilla dans sa poche pour y chercher un morceau

de sucre ; sa main rencontra des papiers : c'étaient les lettres qu'il avait prises, la veille, dans la chambre du père Ducis. Il se mit à rire : « La drôle de tête qu'il a dû faire, le vieux toqué, en ne trouvant plus ses lettres dans le tiroir ! » Pourtant il était un peu gêné. « Après tout, je n'aurais peut-être pas dû lui jouer cette farce. C'est un brave homme ». Et rêvant un peu : « Je n'agis pas toujours bien. Le Supérieur a raison de dire qu'il faut se dominer. Moi, je suis un honnête homme, mais je ne me domine pas assez. Décidément, je crois que j'ai mal fait. Que dirait Marthe, si elle le savait ! » Au souvenir de Marthe, il n'hésita plus : il se promit de remettre, dès le lendemain, les lettres dans le tiroir.

CHAPITRE V

— Et qu'est-ce que tu es devenu depuis le régiment ?
Pierre haussa l'épaule :

— Rien.

C'était dans un café des grands boulevards, vers une heure de l'après-midi. En quittant son bureau, Pierre avait rencontré un de ses anciens camarades de caserne, qui l'avait invité à prendre l'apéritif.

— Diable ! fit l'autre. Moi, j'ai terminé mes examens de droit ; je suis secrétaire de M^e Morès, tu sais, l'avocat socialiste ? C'est un type, mon vieux, un type qui vous forme, je ne te dis que cela. Bien entendu je ne pense pas moisir chez lui ; le temps de me faire connaître, et j'ouvre un cabinet à mon compte.

— Excuse-moi, dit Pierre, il faut que je rentre à mon bureau.

— Ah ! tu travailles dans un bureau ? Quel bureau ?... Hein ?... Une maison d'exportation, oui, je vois cela. Mais tu n'es pas pressé, tu peux bien rentrer un quart d'heure en retard.

— Je peux même ne pas rentrer du tout. Continue.

Le secrétaire de M^e Morès tendit à Pierre un élégant étui de cigarettes :

— Des Abdullah à la rose, prends, mais prends donc Tu peux en mettre une ou deux dans ta poche, tu sais.
Et s'accoudant gravement à sa chaise :

— Tu me parais un peu à la dérive, mon vieux. Il faut réagir, que diable ! viser une haute situation, l'amour d'une belle femme, la notoriété, avoir un but, quoi ! Ainsi, moi, écoute...

« C'est un imbécile, pensait Pierre, en le quittant. Mais le plus drôle, c'est qu'il doit avoir la même opinion de moi. En attendant, il n'a pas l'air de s'ennuyer. »

Deux heures : il était trop tard pour aller au bureau.

Tant mieux, je commençais à me faire des cheveux blancs, dans cette boîte. Au fait, si je rentrais cette nuit même à Chaumont, près de papa ? Quand j'en aurai assez de la vie de province, je verrai bien. »

Il passa à la caisse de son bureau, toucha ce qu'on lui devait, puis entra dans un cinéma. Un film sentimental le fit bâiller ; pour se distraire, il imita l'abolement d'un chien ; les voisins s'en irritèrent, les ouvreuses accoururent :

— Mais où est-il, ce chien ?

— C'est moi, dit Pierre, en sortant tranquillement.

« Cela ne va pas mieux. Je me livre à des farces de vieillard gâteux. Bah ! on s'amuse comme on peut. » Il reprit sa promenade le long du boulevard. Malgré lui, l'image de Marthe ne le quittait pas depuis le soir, (c'était l'avant-veille) où la jeune femme était venue l'attendre à la gare. « J'ai eu raison de lui écrire. Qu'aurais-je fait de cet amour qu'elle m'offrait ? J'ai peur d'aimer, comme on dit dans la romance. » Quoi qu'il en fût, tout était pour le mieux ; Marthe l'oublierait vite ; elle n'avait eu pour lui que l'inclination d'une jeune veuve pour un homme jeune, moins que cela peut-être : une sorte de pitié. Elle se marierait avec M. Baldini ; le bonhomme était assez ridicule ; mais, d'un mari, on ne peut pas exiger toutes les qualités. Celui-là assurerait à Marthe une vie tranquille, sans passions, sans secousses. Chère Marthe, elle méritait d'être tendrement traitée, elle qui était si bonne.

Pierre arriva près d'une église, où le désœuvrement le fit entrer ; de vieilles femmes, cassées sur leurs chaises, s'entretenaient avec le ciel ; un prêtre diligent s'affairait autour d'un autel, déplaçait un candelabre, relevait une fleur ; chaque fois qu'il passait devant le tabernacle, il s'agenouillait humblement. On ne l'entendait pas marcher, il semblait aussi chimérique que les statues des piliers ou les images des vitraux ; n'allait-il pas soudain reprendre parmi elles sa place immobile ? Pierre était mal à l'aise dans ce pieux silence ; des souvenirs qu'il avait crus disparus s'agitaient en son esprit. « Il ne manquait plus que cela ! voilà que je fais du romantisme, à présent. » Il glissa en souriant une pièce d'argent dans le tronc d'un pilier.

Puis il se dirigea vers l'atelier de son amie. « Celle-là non plus ne sera pas longue à m'oublier. » Au lieu d'attendre Suzanne devant la porte, il s'embusqua dans un petit square, près duquel elle devait passer.

— Est-ce que tu ne veux pas jouer avec moi, Monsieur ?

C'était un enfant, qui le tirait par le veston. Pierre le repoussa : il n'avait jamais aimé les enfants. Mais le petit revint à l'assaut :

— Joue avec moi, dis.

Et il se suspendit au bras du jeune homme. Agacé, amusé aussi, Pierre le fit asseoir sur ses genoux ; l'enfant le contemplait avec de grands yeux sombres et fixes, fort gênants.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Pierre.

Mais déjà la mère accourait.

— Veux-tu venir ici ! Qui est-ce qui t'a permis de causer avec des gens que tu ne connais pas !

— Oh ! prenez-le, votre gosse, je ne veux pas le manger.

La femme lui jeta un regard de mépris : qu'est-ce que ce vagabond voulait à son fils ? Les journaux sont

pleins d'histoires louches sur les voleurs d'enfants.

« Elle a d'ailleurs raison, cette mère. Ma compagnie n'est pas très rassurante. Je ne suis pas un monsieur convenable... Suzanne ! »

— Suzanne !

« Eh ! mais c'est parfait ! »

Un jeune homme élégamment vêtu se penchait vers elle et lui glissait des plaisanteries sans doute très drôles, car elle en riait aux éclats. S'entendant appeler, elle se retourna et reconnut Pierre. Un instant d'hésitation, puis venant à lui :

— Mais je ne t'attendais pas ce soir, dit-elle.

Elle avait rougi légèrement, et, pour masquer son embarras, elle parlait avec un peu d'arrogance.

— Je le vois bien.

— Qu'est-ce que tu vois ? Ne va rien t'imaginer. C'est un de mes collègues de bureau.

Pierre fit un geste d'indifférence.

— Monsieur est fâché ? Oh ! et puis imagine ce que tu voudras. Je suis libre de faire ce qu'il me plaît.

— Mais je ne t'en empêche pas, dit Pierre d'une voix ironique. Allons, au revoir. Porte-toi bien.

Et il adressa un grand salut au compagnon de Suzanne.

« Elle m'a oublié encore plus vite que je ne pensais. Tant mieux : je devais rudement l'ennuyer. » Mais en vain s'efforçait-il de jouer l'indifférence ; trois années d'intimité : plaisir du corps, paresse de l'esprit, l'attachaient profondément à la jeune fille. Maintes fois il avait prévu cette séparation ; à présent qu'elle était accomplie, il se retrouvait en plein désarroi. « J'ai bien fait, conclut-il, de ne pas m'embarquer avec Marthe pour une nouvelle aventure. »

Cette rencontre acheva de le décider à partir ce même soir. Mais il ne devait prendre son train qu'à une heure avancée de la nuit. D'ici là que faire ? Il ne

connaissait que trop cette question. Avisant un tramway qui passait, il y sauta : « Nous allons voir où le hasard me conduira. »

Le hasard le conduisit à Romainville, dans la banlieue-est de Paris. « Toujours la banlieue ; elle s'attache, elle se colle à moi. Va-t-elle me laisser prendre mon train ? A quoi tiennent les sentiments filiaux ! » A cette heure du crépuscule, de longues files d'ouvriers couvraient les trottoirs, se hâtaient, se mêlaient aux voitures ; la tête fixe, le corps un peu raide, ils avaient une allure de mécanique ; on aurait dit qu'ils eussent peur de cet instant de transition entre la ville et leur demeure. « Regardez-les. Mais où courent-ils ? Ont-ils donc un but, une raison d'être ? »

Au coin d'une ruelle qui donnait sur les champs, Pierre s'arrêta ; il voyait venir à lui une jeune fille, nu-tête, en savates, qui poussait devant elle deux chèvres rétives ; elle les suppliait, les injurait d'une voix enfantine, puis les frappait et soudain partait d'un grand rire clair ; si l'une des chèvres consentait à avancer, l'autre en profitait pour courir en arrière. Pierre vint au secours de la jeune fille, qui n'en sembla point fâchée ; ils se partagèrent la besogne, chacun s'occupa d'une bête et ce fut pour le mieux. Tout en marchant, la jeune fille confia à son compagnon qu'elle se nommait Mireille, qu'elle habitait chez sa grand'mère et qu'elle avait remporté le prix de beauté de Romainville. Ses paroles et ses gestes avaient une grâce menue qui leur ôtait toute vulgarité.

— Vous devez avoir beaucoup d'amoureux, lui dit Pierre.

Elle lui raconta, la mine angélique et coquette, une idylle qu'elle avait entretenue avec un officier ; comme à son tour elle interrogeait Pierre, il se mit à lui parler de Marthe. Il éprouvait un âpre plaisir à se délivrer de ses souvenirs, ou peut-être à les souiller

en les livrant ainsi. De temps en temps la jeune fille le regardait d'un oeil ému et disait :

— Pauvre ami.

Après s'être embrassés et promis un rendez-vous, ils se séparèrent. Pierre regagna Paris : « Son corps est plus frais que celui de Marthe... Je me dégoûte moi-même. »

La nuit était venue ; il était à présent plus indécis que jamais. Partir ? Rester ? Revoir la jeune fille aux chèvres ? « Et si j'allais rendre visite à mes bons amis de la pension Lomélie ? » C'était absurde ; que dirait-il à Marthe ? « Tant pis, j'y vais ; je ne ferai qu'entrer et sortir. Je me demande si elle a donné réponse à M. Baldini. »

Une demi-heure après il se trouva devant la pension. A travers les fentes des volets, brillait la lumière de la salle à manger. Pas un bruit ; toute la banlieue se blotissait peureusement dans les ténèbres. Pierre ne se décidait pas à entrer. Il comprenait qu'il n'était venu que pour revoir Marthe, et se reprochait cette sentimentalité.

Soudain la porte fut ouverte ; le père Ducis fit quelques pas dans l'ombre. Pierre s'approcha :

— Vous prenez le frais, père Ducis ?

Le vieillard eut un geste de recul, puis d'une voix étouffée :

— C'est vous, monsieur Variel ? Oh !...

— Vous ne m'attendiez pas ?

— Mais... c'est à dire que (excusez-moi) M^{me} Marthe m'avait dit... du moins il m'a bien semblé l'entendre dire... que vous étiez parti pour la province.

— Elle est là ?

— Qui ?

— Marthe, parbleu !

— Mais oui... c'est à dire, écoutez, monsieur Variel... Mais vous n'allez pas entrer ?

— Pourquoi donc ?

— Ecoutez-moi, monsieur Variel, (et le père Ducis, prenant Pierre par le bras, essayait de l'entraîner dans la rue)... Non, non, ne parlez pas, on vous entendrait.

— Mais enfin est-ce que vous vous moquez de moi ?

— Je vous en prie, monsieur Variel, pas si fort. Il faut que je vous dise... Vous me pardonnerez si je m'occupe d'affaires qui ne me regardent pas, mais il faut que je vous dise... Voyez-vous, M^{me} Marthe est là, oui, elle est là, tranquille maintenant. Je ne suis qu'une vieille bête, monsieur Variel, ne vous fâchez pas ; mais je suis sûr que si elle vous voit, elle en aura encore pour des journées à être triste. Il ne faut pas la rendre triste, monsieur Variel, elle est si bonne ! Hier encore, elle a passé toute la soirée à... figurez-vous, à me raccommoder ma jaquette. Voyez-vous, monsieur Variel, il ne faut pas lui faire de la peine. Plus tard vous la reverrez, plus tard. Vous n'êtes pas méchant, monsieur Variel ; mais je sais bien : quand on est jeune, on ne fait pas attention. Je sais, je sais... je devine bien des choses, si bête que je sois. Si je vous ai offensé, monsieur Variel, excusez-moi, mais...

Pierre l'interrompt :

— Ça va. Ne pleurnichez pas. Vous faites un bel avocat quand vous n'êtes pas ivre. Ecoutez à votre tour : je vous ai joué l'autre jour une vilaine farce, au café. Ce soir, je vais suivre votre... conseil. Mettons que nous soyons quittes, et au revoir.

Et laissant là le vieillard ahuri, il se dirigea vers la gare. « Cela doit s'appeler une bonne action, ce que je viens de faire. D'ailleurs qu'est-ce que j'aurais pu dire à Marthe ?... Une bonne action ? cela m'étonnerait. »

Il se retrouva à Paris. Avant le départ de son train, il lui restait une heure, qu'il passa au café. Quelques verres de liqueur lui donnèrent un engourdissement béat. « C'est cela ; ne penser à rien, regarder les gens

qui passent, la vie qui passe. Tout va bien. D'ailleurs je serais bien bête de me faire de la bile ; il y en a de plus malheureux que moi. Il est temps que je me fasse une raison. » Un peu gris, il se leva, cassa un verre, ce qui le fit rire longuement, puis, ayant glissé un billet dans la main du garçon, il acheta quelques journaux grivois et s'installa dans son train.

A la pension Lomélie, on achevait de dîner. Le repas avait été silencieux ; la gaieté, les entretiens, les gestes, tout semblait dépendre de Marthe ; on osait à peine la regarder. On la sentait encore partagée entre des résolutions contraires. Aussi quand, la table desservie, la jeune femme proposa :

— Si nous jouions aux cartes, ce soir ?

l'étonnement le disputa d'abord au plaisir sur le visage des convives. Ce ne fut qu'un instant ; car déjà M. Baldini poussait une joyeuse exclamation, tandis que M^{lle} Lomélie, le visage furtivement parcouru d'une lueur de triomphe, se hâtait de prendre les cartes. Cette parole de Marthe n'était-elle pas grosse de conséquences ? On y voyait le retour au bercail de la brebis prodigue. Devant la joie qu'elle causait, Marthe ne put retenir un sourire. Le père Ducis lui-même se frotta les mains. Et la partie commença.

M. Baldini avait mis une sourdine à ses éclats de voix ; il paraissait plus humble et d'une tendresse plus respectueuse qu'à l'ordinaire. Marthe joua d'abord négligemment ; puis elle se laissa gagner par l'entrain de ses partenaires. Comme, à certain moment, elle discutait avec M. Baldini, M^{lle} Lomélie poussa du coude le père Ducis et lui montra les deux causeurs, d'un regard qui les unissait par avance.

Un long silence venait de s'établir ; M. Baldini réussit un coup difficile, posa ses cartes sur la table et, prenant à témoin les personnes présentes, il déclara d'une voix émue :

— Comme on est bien, entre honnêtes gens !

Le père Ducis approuva bruyamment et M^{lle} Lomélie sourit d'un air mélancolique. Marthe s'était un peu reculée ; un grand malaise persistait en elle ; elle perçut le roulement lointain d'un train ; portant le regard autour de soi, elle ne vit que le décor banal et hostile de chaque jour ; au plafond une mouche faisait vibrer ses ailes, soit qu'elle se préparât à un long vol, soit plutôt qu'elle se fût prise à une toile d'araignée.

— C'est à vous de donner les cartes, madame Marthe, fit M. Baldini.

Elle prit les cartes, les battit, les distribua une à une.

...Quand Pierre s'éveilla, une aube misérable couvrait la campagne engourdie. Le train filait à battements sourds à travers les grandes plaines de l'Est. Une odeur de tabac et de mangeaille infectait l'air. Pierre sortit dans le couloir, baissa la vitre d'une portière et s'accouda. Ce fut encore l'image de Marthe, qui lui vint à l'esprit. « Le plus beau souvenir que j'aie de Marthe, c'est celui d'une après-midi qu'elle passa tout entière auprès de moi, à l'hôpital. Je la vois encore ; elle était assise près de la fenêtre, et la lumière blanchâtre qui passait par les vitres dépolies caressait une moitié de son visage ; cette partie du visage en semblait presque immatérielle et n'était elle-même que lumière, ou figure d'un rêve ; l'autre partie, tournée vers moi, était au contraire tout humaine, toute charnelle. Mi-religieuse, mi-femme, c'est bien ainsi qu'elle m'apparaissait. »

Dans la campagne, les ténèbres reculaient. Une tache rougeâtre, au-delà d'un bouquet de sapins, désigna l'orient et le retour de l'éternel simulacre. Dans les prés, les vaches accroupies se réveillaient, secouaient

la tête et léchaient leur ventre à grands coups de langue.

Brusquement, au détour d'une colline, la ville natale de Pierre apparut, petite et toute maussade sous la brume du matin. Pierre alluma une cigarette et chantonna un refrain de caserne. L'allure du train ralentissait ; les freins crièrent. « On a oublié de pavoiser la gare en mon honneur. J'ai un rude mal de tête... Allons-y, descendons. Changement de décor, Messieurs Dames, mais la comédie continue. »

INTÉRIEUR

Vers sept heures du soir, un peu de vent se leva. « Enfin ! », soupira la ville entière ; et l'on vit aux fenêtres, sur le seuil des portes et jusque dans la rue, des hommes en bras de chemise, à la figure ruisselante de sueur, au souffle court, s'offrir à la caresse du vent. Vain espoir ! Était-ce du vent, ces chaudes bouffées qui vous desséchaient la bouche, la gorge, les yeux, et vous suffoquaient ? Pour un peu, on aurait tiré la langue, comme des chiens. Les terrasses des trois grands cafés de la ville étaient pleines de messieurs affalés sur leurs chaises de fer ; ils buvaient d'un trait leur boisson glacée, et la boisson semblait ressortir aussitôt par tous les pores de la peau ; ils échangeaient des regards de détresse, feignaient de plaisanter, puis, se sentant ridicules, se laissaient aller à une inconscience béate, un journal froissé dans leurs mains, une cigarette à demi-consumée sur leurs soucoupes. La cloche de l'église tinta pour la prière, et l'on vit deux ou trois vieilles dévotes, tête baissée, se glisser le long des murs. Pas d'autres passants, pas de voitures, pas de bruit. La petite ville se mourait de chaleur.

Dans la rue du Printemps, les magasins de la Ménagère se fermaient ; le rideau de fer descendait en grinçant ; par dessous, un peu de lumière pénétrait encore à l'intérieur et paraît les bords d'une dernière lueur ; puis un bruit sourd : le rideau était tombé. Dans l'obs-

curité, M^{me} Robin étendit les bras ; la journée était finie : elle se sentait lasse, elle avait chaud, elle avait besoin d'un appui, d'une fraîcheur, d'un réconfort. Ses mains tâtonnantes rencontrèrent son mari ; elle lui passa un bras autour du cou, et tendit vers lui une tête qui s'abandonnait.

— Maurice, murmura-t-elle, en quêtant une caresse.

— Ah non ! fit Maurice d'une voix excédée ; si tu crois que je n'ai pas assez chaud comme ça.

Secouant furieusement l'épaule, il se dégagea de l'étreinte maladroite et s'éloigna. Elle l'entendit faire claquer une porte, puis monter l'escalier qui conduisait à la salle à manger. Restée seule, elle ne songea pas à se plaindre de cette rebuffade : il faisait si chaud ! Elle était engourdie et ses jambes fléchissaient. Elle entr'ouvrit son corsage ; une lourde odeur en monta. Il n'y avait pas si longtemps, peut-être cinq ans, et même moins encore, cette odeur troublait son mari, il l'empoignait brusquement, la serrait contre lui. Par des soirs semblables à celui-ci, dans l'ombre, quand la tâche était achevée, que de furtives, mais ardentes étreintes ils avaient échangées ! Elle n'était pas encore vieille, puisqu'elle n'avait pas dépassé la quarantaine. Mais voilà pourtant près de vingt ans qu'ils étaient mariés ; depuis vingt ans ils échangeaient les mêmes baisers, ils faisaient les mêmes rêves ; elle avait un fils presque aussi grand qu'elle. Quarante ans : l'âge difficile ; encore un peu, ce seraient les rides, le souffle mauvais, la chair qui devient fade. Elle restait immobile, la bouche entr'ouverte, poussant machinalement du pied une boîte qu'on avait oubliée à terre.

— Thérèse, cria son mari, de l'étage supérieur, enfin est-ce qu'on va dîner ?

Elle ramassa la boîte, la rangea sur une étagère, et, pesamment, monta les marches de l'escalier.

La salle à manger n'avait d'autre luxe que la grande lampe à suspension, que Thérèse avait voulu conserver, car elle la tenait de sa mère.

L'un devant l'autre, de chaque côté de la table, le mari et la femme dînèrent. Une seule ampoule de la grande lampe était allumée ; l'électricité coûte cher. Il restait un peu de ragoût du déjeuner ; avec du fromage et deux fruits, cela faisait un repas convenable.

— Tu aurais pu mettre le vin au frais, dit Maurice.

Elle ne protesta pas. Mais pour mettre le vin au frais, il aurait fallu sortir, acheter de la glace, remonter et redescendre l'escalier. En quel moment Thérèse aurait-elle pu le faire, puisque depuis une heure jusqu'à sept heures, elle devait se tenir au magasin ? Et puis elle n'aimait pas ces petites besognes ; autrefois, quand ils avaient une bonne, c'était sur cette bonne qu'elle s'en déchargeait.

Ils mangeaient silencieusement, encore harassés par la journée. Maurice trempait son pain dans la sauce, il se tachait les doigts, qu'il suçait ensuite. Thérèse le regarda quelques instants, puis détourna la tête. Aurait-il fait cela, autrefois ? Personne n'était alors plus élégant que Maurice, dans la ville. C'était cette élégance qui d'abord avait séduit Thérèse, avant qu'ils ne fussent fiancés. Il faisait venir ses vêtements de Paris, et l'on voyait bien que chaque soir il disposait son pantalon sur un extenseur, afin que le pli en fût toujours net. Il aimait à parler de chiffons avec sa fiancée ; il l'accompagnait dans les magasins, il la conseillait sur la nuance de ses robes. Et quand, au cours de leur voyage de noces, ils entraient dans de luxueux restaurants, à Venise ou à Florence, Thérèse était fière des regards qui se portaient sur lui. — Mais cette façon de manger en trempant son pain dans la sauce, c'était précisément celle qu'il reprochait au capi-

taine Mugnier, quand le digne officier venait avec sa femme dîner chez les Robin ! Comment Thérèse ne s'en était-elle pas aperçue plus tôt ! Mais oui, elle se rappelait maintenant les gorges chaudes que Maurice faisait après le départ du capitaine. Pauvre capitaine, encore un qui n'a pas été très heureux : tué aux derniers jours de la guerre. Bah ! Est-ce qu'après tout un tel sort ne vaut pas mieux que de vieillir, que de voir ses illusions disparaître, que de se retrouver soudain, un soir d'été, face à face, une femme qui grossit et un homme qui mange malproprement, une femme qui est Thérèse et un homme qui est Maurice, mais qui n'osent plus s'appeler par leurs prénoms, et qui cherchent sous le visage d'aujourd'hui le visage jeune de jadis, qui le cherchent et qui le voient si bien, et si bien disparu, qu'ils sont dégoûtés de leur vie présente ?

— Tu es encore dans la lune, fait Maurice, les coudes sur la table et le menton dans les mains.

— Mais tu ne dis rien, toi.

Et que lui dirait-il ? Maurice prend un cure-dents et s'en nettoie les ongles. Que lui dirait-il, qu'il ne lui eût déjà dit ? Il semble que tous les mots soient usés, toutes les pensées aussi et toutes les façons de vivre. Maurice n'est pas un rêveur, Dieu merci ; il aime ses aises ; il aime à se trouver tranquille en chaque heure de sa vie. Que lui dirait-il qui fût sincère ? Les femmes voudraient toujours qu'on leur fît des chatteries et qu'on leur chantât la jolie romance. Autrefois, sans doute, Maurice se plaisait à parler. Il racontait ses souvenirs de collège, et les deux ans qu'il avait passés à Paris, quand il suivait les cours d'une grande école commerciale. Il parlait aussi des relations qu'ils compaient dans la petite ville : le président du tribunal, le capitaine, les gros commerçants. Et surtout il parlait à Thérèse d'elle-même. C'étaient des discussions sans fin à propos de la couleur exacte de sa chevelure ou de

ses yeux. Thérèse rougissait ; elle sentait le regard de Maurice qui parcourait son corps. Pas un repas ne se passait sans qu'il se levât pour lui baiser longuement la bouche ; et parfois la caresse interrompait dangereusement le dîner. Eh bien quoi ! on est jeune et on en profite. Quand c'est fini, ce n'est pas la peine de le regretter. A quarante ans, Maurice ne peut pas se conduire comme à vingt. Lui, il se sent encore fort et volontiers ardent ; les regards que lui adresse la pâtissière (la Parisienne, comme on l'appelle) l'assurent qu'il est encore séduisant, — une femme qu'il aura tôt ou tard, cette Parisienne. Et même Thérèse, certaines nuits où l'on ne peut dormir, où un air malin vient de la campagne et pénètre par les persiennes, il arrive qu'il retrouve pour elle un peu de cette folie qu'elle lui inspirait chaque jour, jadis. Maurice regarde Thérèse : diable ! elle est bien lourde, bien épaissie. Elle a tort de ne pas mettre de poudre : son visage est luisant. Pour un rien, la sueur coule sur ses joues. Quarante ans, eh, eh ! l'âge où il faut se ranger. Maurice aussi a quarante ans ; mais pour un homme, c'est encore la jeunesse. Heureusement qu'elle a son enfant. Belle consolation, à la vérité, que cet enfant, ce gros lourdaud d'Octave, qui, à seize ans, n'a pas plus d'intelligence qu'à huit. Comment est-il possible qu'un homme comme Maurice ait engendré un tel fils !

— Mon Dieu, fit Thérèse, nous n'avons rien laissé à manger pour Octave, quand il rentrera.

Naturellement ! encore des embarras à cause de ce garçon !

— Il n'a qu'à rentrer plus tôt, trancha Maurice ; je le lui ai répété cent fois. Mais il est si engourdi, si empoté...

— Maurice, implora la femme.

Mais au rez-de-chaussée une porte venait d'être ouverte.

— Tiens, le voici justement. Tu vois que tu avais tort de l'accuser.

Des pas lourds retentissaient dans l'escalier. On entendit une main chercher la serrure ; Octave parut.

— Tu devrais faire encore plus de bruit en montant, dit le père, sans le regarder.

Octave s'arrêta net, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, pesant le reproche. C'était un garçon aux yeux sans couleur, à la figure bouffie de graisse pâle, et dont le ventre proéminent tenait mal en équilibre sur de petites jambes.

— Mais, papa, je ne l'ai pas fait exprès.

— Il n'aurait plus manquer que cela, se hâta de dire Thérèse, en riant, pour détourner l'humeur de son mari. Allons, assieds-toi, lambin.

Octave s'avança vers sa mère.

— Bonjour, maman, fit-il, le front tendu.

Elle lui donna un rapide baiser.

— Bonjour, papa, poursuivit Octave, en s'asseyant.

— Bonjour, fit le père, qui, maintenant, s'arrachait un à un les poils follets de la main.

Thérèse avait tiré de l'armoire quelques restes de jambon, qu'elle apporta à son fils.

— Noue-moi donc ma serviette autour du cou, s'il te plaît, maman, demanda Octave ; je ne peux pas y arriver.

Le père leva les yeux pour prendre le ciel à témoin de la sottise de son fils.

Octave mangeait avec appétit, faisait claquer les lèvres quand il buvait, et poussait de temps en temps un grognement satisfait. A seize ans, il avait gardé l'allure d'un gros poupon bien sage.

Thérèse, un ouvrage de tricot à la main, observait son fils du coin de l'œil. Elle était contente de le sentir près d'elle, et triste de voir qu'il ne changeait toujours pas. Que serait-il à vingt ans, à trente ans, sinon encore

un brave garçon, ventru comme un sénateur, innocent d'esprit comme de mœurs ? Cependant elle avait tant souhaité qu'il vînt au monde ! Il était né quatre ans après leur mariage, quand déjà elle se désolait de sa stérilité. Thérèse se rappelait le soir où elle avait dit à son mari qu'elle était enceinte ; Maurice fumait un gros cigare ; le cigare était tombé à terre, sans que le jeune homme songeât à le ramasser ; il lui avait pris la main, il l'avait conduite sur le canapé, il ne savait que faire, que dire, comment se tenir ; il lui avait passé un bras autour du corps, puis le retirant soudain :

— Je ne te fais pas mal, au moins ?

Et elle avait ri longuement. Mais non, il ne lui faisait pas mal, pas encore. Ah ! plus tard, dans quelques mois, oui, il faudrait prendre des précautions. Mais aujourd'hui elle ne sentait rien. Et durant toute sa grossesse, Maurice s'était montré plus tendre et plus empressé que jamais. Au dîner, ce n'était plus des yeux ou de la chevelure de Thérèse qu'il parlait, mais du sexe de l'enfant, de son nom, de son éducation. Puis l'enfant était né ; un peu du corps de Thérèse s'était détaché d'elle ; elle avait crié de souffrance, mais non point de désespoir, car elle savait qu'au bout de cette souffrance, une joie merveilleuse allait être. Et cette joie était venue ; et ç'avait été une voix nouvelle au monde, un petit homme qui se débat encore contre la nuit, un petit corps qu'on lave, qu'on habille, qu'on berce, qu'on met tout nu et qu'on caresse autant qu'on veut ; le mari s'approche et n'est pas jaloux ; pourquoi le serait-il ? la mère, en caressant son fils, c'est encore le corps de son mari qu'elle embrasse.

« Il sera officier », avait dit Thérèse ; déjà elle le voyait sanglé de la tunique bleue, botté des jambières fauves et coiffé du képi rouge du capitaine Mugnier. Maurice, lui, préférait pour son fils une carrière plus

pacifique ; il était un peu vexé du prestige qu'avait auprès de Thérèse le digne capitaine.

Depuis quelques instants, le père tambourinait sur la table, attendant avec impatience que le repas de son fils prît fin.

— Eh bien, Octave, fit-il, as-tu réussi ?

— Réussi ? demanda Octave. De quoi son père pouvait-il bien parler ?

— Mais enfin où as-tu la tête ? Est-ce que c'est pour te promener que je t'ai envoyé aujourd'hui en tournée ?

Octave servait à ses parents de commis-voyageur ; il allait offrir des marchandises aux épiciers des villages voisins.

— Ah ! oui, fit-il ; et, se mettant à rire, il vida son verre, essuya sa bouche du revers de la main et plia tranquillement sa serviette. Il voyait bien l'impatience de son père ; mais il avait une bonne nouvelle à lui annoncer et reculait coquettement l'instant de le faire. Quand il vit l'attention allumée, il se rejeta sur le dos de sa chaise et prit un air d'importance. On l'accusait d'être un sot ; eh bien ! on allait voir.

— J'ai parfaitement réussi, commença-t-il en scandant les mots.

Thérèse l'entoura d'un regard ravi, et le père quitta sa mauvaise humeur.

— Papa, tu m'avais envoyé à Saint-Julien, n'est-ce pas ? Eh bien, figure-toi que je n'y ai pas été.

— Mais alors...

— Attends. Tu vas voir. En route, j'avais chaud sur ma bicyclette. Je me suis donc arrêté et je suis entré dans un café. Eh bien, dans ce café, sais-tu qui je rencontre ? Un commis-voyageur, comme moi. Nous causons, nous prenons un verre ensemble. Il me demande quelle maison je représente. Je le lui dis. Alors il me dit : — « Vous allez peut-être à Saint-Julien ? » Moi,

n'est-ce pas, je ne réponds rien, pas si bête ! Alors il continue : — « Parce que, si vous allez à Saint-Julien, autant vous dire tout de suite que j'en viens, et que vous ne ferez pas d'affaires là-bas. » Moi, n'est-ce pas, je me méfiais. Mais il m'a donné tous les détails possibles, et j'ai bien vu qu'il disait vrai. Alors au lieu d'aller à Saint-Julien, hop ! j'ai changé de direction et j'ai été tout simplement à Lusy. Hein, papa, qu'en dis-tu ?

Mais le visage du père était devenu si sombre qu'Octave s'arrêta, bouche bée, cherchant la gaffe qu'il avait pu commettre.

— Ecoute, dit Thérèse, il a peut-être bien fait.

— Tais-toi donc, toi, fit Maurice, et, regardant son fils : T'a-t-il dit, ce beau voyageur, quelle maison il représentait ?

— Il ne me l'a pas dit, repartit Octave d'un air fin, mais je l'ai vu sur une enveloppe qu'il avait égarée : c'est la maison Lémarris, de Troyes.

— Tonnerre ! cria Maurice en frappant du poing la table. Nos plus dangereux concurrents ! Tu ne vois pas que tu t'es fait rouler ! Ah ! bougre de niais ! Tu seras donc toujours le même.

Il s'avançait vers son fils, la main levée. Thérèse se suspendit à lui :

— Maurice, supplia-t-elle. Tu ne vas pas le frapper.

Maurice s'arrêta, honteux de son geste, mais le visage torturé par la colère.

— Qu'ai-je donc fait pour avoir un tel fils ! Tu nous ruines, tu nous déshonores. Nous sommes la risée de la ville. Je t'ai fait suivre pendant six ans les cours du collège et tu n'as pas été capable de passer ton certificat d'études. Je t'ai pris dans notre magasin comme vendeur, et tu te faisais voler par tous les clients. En désespoir de cause, je t'envoie faire de la représentation, et voilà que tu te laisses berner par le premier commis-voyageur venu. Tu es un crétin, entends-tu, un pauvre

idiot. Jamais une femme ne voudra de toi. Il faudrait t'enfermer dans un asile. Ah ! je donnerais dix ans de ma vie pour que tu ne sois pas venu au monde... Je m'en vais, continua-t-il, je ne pourrais pas m'empêcher de te gifler. Et je sais bien que tu es irresponsable.

Il passa dans la chambre voisine, dont on l'entendit bousculer les chaises et ouvrir les fenêtres.

Octave était resté la tête basse, ahuri par cette explosion de colère. Il aurait voulu pouvoir douter de sa bévue ; mais la vérité s'imposait implacablement.

— Maman, fit-il enfin, en se tournant vers sa mère.

— Ah ! non, dit Thérèse, les yeux pleins de larmes, laisse-moi ; à la fin, tu es trop bête.

Elle se repentit aussitôt de sa dureté, et, poussant sa chaise contre celle d'Octave, elle mit la main sur l'épaule de son fils. Son fils, ce gros innocent, le fils de ses rêves, le fils de sa jeunesse choyée, le fils de son amour, — quelle dérision ! Quand il était petit, elle avait bien vu qu'il n'avait pas une grande intelligence. Mais le capitaine Mugnier non plus n'était pas un aigle, ce qui ne l'empêchait pas d'être respecté et d'occuper une belle situation. Hélas ! l'esprit d'Octave s'était à peine développé depuis lors. C'était un brave garçon. Il n'aurait jamais fait de mal à une mouche. Il donnait ses jouets à ses camarades. On l'avait mis au collège, on lui avait fait prendre des leçons particulières : pas de résultat. Thérèse revoyait les visites qu'elle faisait chaque mois au Proviseur. C'était un galant homme, désolé de la peine qu'il causait.

— Eh bien, monsieur le Proviseur, Octave a-t-il fait quelques progrès, ce mois-ci ?

— Mon Dieu, Madame... comment vous dire ? Peut-être quelques petits progrès en écriture. Par ailleurs, s'empressait-il d'ajouter, sa conduite est en tous points digne d'éloges.

Thérèse serrait son mouchoir dans ses mains, le cœur gros.

— Peut-être, demandait-elle anxieusement, lui faudrait-il de nouvelles leçons particulières ?

— Peut-être, Madame... on peut toujours essayer.

La visite durait ; le Proviseur offrait des fleurs à Thérèse, car alors les Robin étaient une des premières familles de la ville.

— Le mois qui vient sera peut-être meilleur pour Octave, Madame.

On disait que les Jésuites étaient des maîtres fort habiles et qu'ils avaient réussi où d'autres avaient échoué. Thérèse avait retiré son fils du collège laïc et l'avait placé dans une école libre ; Octave y contracta quelques pieuses habitudes, qui d'ailleurs ne l'empêchèrent ni de manger ni de dormir. Mais son intelligence resta rebelle à toute instruction.

— Maman, demanda Octave, qui jouait avec les doigts de sa mère, est-ce que M^{me} Mugnier ne doit pas venir ce soir ?

— M^{me} Mugnier ? mais oui, tu as raison. Il faut que je débarrasse la table.

Thérèse se leva, rangea la vaisselle et nettoya un peu les meubles. Puis elle alluma toutes les ampoules de la lampe à suspension et revêtit une robe plus élégante que son peignoir de travail. M^{me} Mugnier avait connu les Robin quand ils étaient riches et possesseurs du plus beau magasin de la ville ; depuis, la faillite était venue, et ils avaient dû se contenter d'une place de gérants dans un Economat. Devant cette amie des jours heureux, Thérèse souffrait de son abaissement actuel. Elle disposa sur la table ses plus beaux verres à liqueur et descendit au magasin prendre une bouteille de Bénédictine. Elle voulait que M^{me} Mugnier vît bien que les Robin, pas plus à présent que jadis, ne manquaient de

rien. Puis, tandis qu'Octave, un doigt dans la bouche, somnolait sur un vieux numéro de la *Croix*, elle ouvrit un journal de modes, et la veillée commença.

Les fenêtres étaient ouvertes sur la cour. Il ne faisait pas encore frais ; cependant la chaleur était moins accablante. On entendait rire dans les cours voisines, chantonner et déboucher des bouteilles de bière. A cette heure, il devait faire bon aux terrasses des cafés ; mais ce n'était pas l'usage dans la ville d'aller au café après le repas du soir.

Octave se redressa. N'était-il pas à demi couché sur un numéro de la *Croix* ? c'était peut-être un péché. « M. l'abbé Jacob nous recommandait autrefois, au catéchisme, de découper toutes les images de Notre-Seigneur qui sont dans les journaux, afin qu'on ne soit pas amené à en faire mauvais usage. M^{me} Mugnier tarde beaucoup ; j'aime bien qu'on vienne nous voir : c'est moins triste alors chez nous. Papa était en colère, et maman aussi était fâchée. Ils disent que je suis bête. D'abord, si c'était vrai, ce ne serait pas ma faute ; moi je sais bien comme on fait les enfants : si j'étais bête, ce serait la faute de papa et de maman. Je voudrais bien leur montrer que je suis plus intelligent qu'ils ne pensent. Je sais faire des photographies aussi bien qu'un photographe ; et M. l'abbé Jacob disait que j'étais un bon acteur dans les petites pièces qu'il nous faisait jouer au patronage. J'ai mal à la tête ; ce doit être à cause de la cigarette que j'ai fumée. En a-t-il de la chance, le commis-voyageur que j'ai vu aujourd'hui ! il me disait qu'il avait eu beaucoup de maîtresses. Ça doit être drôle de coucher avec une femme. Mais en dehors du mariage, c'est un péché. Est-ce que je me marierai un jour ? Les gosses se moquent de moi parce que je suis gros. Et je vois bien que mes parents eux-mêmes me trouvent laid. Mais cela aussi, est-ce ma faute ? Autrefois je priais Dieu pour qu'il me fasse maigrir.

Mais ça n'a servi de rien. Peut-être qu'il n'y a pas de Dieu. Bon, encore un péché. Oh ! que j'ai sommeil... »

Vers neuf heures, on frappa discrètement à la porte. C'était M^{me} Mugnier ; le silence paraissait naître de ses pas.

— Comme vous êtes gentille d'être venue ! fit Thérèse, avec un sourire accueillant.

— Chère madame Robin, murmura M^{me} Mugnier.

Elle souriait aussi, mais du bord des lèvres, on eût dit avec tristesse. Elle était vêtue de noir, comme on l'avait toujours vue depuis la mort du capitaine ; elle avait des gestes discrets et pleins de réticences ; elle parlait à mi-voix, d'un ton recueilli ; elle semblait s'entretenir intérieurement avec un habitant du ciel.

— Cher petit, dit-elle, en effleurant de la main la tête du garçon. Mais je ne vois pas M. Robin.

— Maurice est dans la chambre voisine, dit Thérèse ; il avait du courrier en retard. Je vais l'appeler.

— Ce pauvre M. Robin doit avoir bien du tracas. Était-ce une allusion ?

— Lui ? mais il ne peut s'en passer, chère amie.

M. Robin entra ; il avait changé de veston et s'était soigneusement peigné. « Il s'est mis en frais », pensa Thérèse. Maurice avait jadis fait un brin de cour à M^{me} Mugnier, devant le capitaine lui-même ; mais cela n'avait jamais dépassé les bons usages ; et depuis la mort de M. Mugnier, il n'y avait pas dans toute la ville une conduite qui fût plus à l'abri des reproches que celle de la jeune veuve.

Maurice baisa galamment la main de M^{me} Mugnier ; Thérèse souriait et semblait l'approuver. Puis l'on s'assit autour de la table et Thérèse versa la liqueur.

— Mais, chère Madame, fit M^{me} Mugnier, vous me comblez, je ne reviendrai plus. Pourquoi cette liqueur ?

« Croit-elle donc que cette Bénédictine nous ruinerait ? »

— Bah ! ne craignez rien ; quand le flacon sera vide, nous en aurons d'autres.

La conversation, d'abord hésitante, s'établit entre Maurice et M^{me} Mugnier. Thérèse s'efforçait de garder un sourire immuable, et de temps à autre faisait une remarque ; alors M^{me} Mugnier la regardait longuement de ses yeux gris, semblait méditer sur cette remarque, puis, d'une voix pénétrée :

— Comme vous avez raison, ma chère amie ! M. Mugnier, lui aussi, avait coutume de dire...

Quand elle parlait de son mari, elle fermait à demi les yeux, pour que nul spectacle étranger ne vînt effleurer le pieux autel qu'elle lui avait élevé en son cœur.

Thérèse l'examinait à la dérobée. « Elle aussi, elle a changé. Ses joues, autrefois si fraîches (c'était même ce qu'elle avait de mieux) sont bien sèches à présent. Le noir ne lui va pas mal ; mais elle a l'air d'un monument funéraire. Elle est moins grasse que moi, mais trop maigre précisément. Est-ce que vraiment elle regrette son mari autant qu'elle paraît ? »

Une première fois, voilà quinze ans, M^{me} Mugnier était restée veuve, d'un employé qui l'avait rendue malheureuse et ne lui avait laissé qu'un enfant et de lourdes dettes. Elle avait eu la chance d'être connue par le capitaine Mugnier, un brave homme sans esprit, sans distinction, mais de beaucoup de cœur. Elle l'avait épousé pour qu'il assurât l'avenir de son enfant. Il l'avait adorée ; c'était un paysan, qui avait passé par tous les grades subalternes avant d'être nommé capitaine, et qui n'avait jamais aimé. Maniaque et tyrannique pour ses soldats, il était humble et bégayant de tendresse devant ce grand jeune corps de femme.

Tous les dimanches, le capitaine et M^{me} Mugnier allaient rendre visite aux Robin. Le fils de M^{me} Mugnier jouait avec Octave ; le capitaine faisait une manille

ou parlait de politique avec Maurice ; et les deux jeunes femmes échangeaient des confidences.

— Le capitaine prétend..., disait M^{me} Mugnier, et, baissant la voix, elle rapportait les paroles de son mari comme elle eût fait d'un oracle, soit qu'elle l'aimât et l'admirât sincèrement, soit que par ce culte elle voulût manifester sa reconnaissance.

Beaux soirs d'alors ; elles avaient toutes deux, Thérèse et M^{me} Mugnier, l'air puéril et compassé de deux jeunes femmes qui, la nuit, dans le grand lit conjugal, retrouveront le beau repas des créatures humaines, le repas coupé de rires, de rougeurs et de murmures.

— Je crois bien que Maurice m'achètera un collier pour ma fête, chuchotait Thérèse.

Et ses yeux un instant s'égarèrent, car elle se représentait l'heureuse minute où elle recevrait ce cadeau. Ce serait à l'heure du coucher ; elle serait à demi dévêtue et peignerait ses cheveux pour la nuit ; Maurice, dans la chambre voisine, jouerait au piano le Clair de lune de Werther. Tout à coup la musique cesse ; Thérèse tourne le dos à la porte et feint d'être absorbée par sa toilette, mais elle sent son mari derrière elle ; où va se poser le baiser ? que vont chercher les mains turbulentes ? Thérèse tend inconsciemment la tête, — et voilà le collier qui tombe sur ses épaules, un bras qui presse sa gorge, une bouche qui mord sa bouche.

— Thérèse, tu n'entends pas ? M^{me} Mugnier te demande si tu iras au pèlerinage, dimanche.

— Au pèlerinage ? Mais oui, c'est amusant.

— C'est édifiant, prononce M^{me} Mugnier d'une voix lointaine, et je crois qu'en ces temps d'impiété, nous ne devons pas manquer à un pareil devoir.

— Vous allez souvent à l'église, chère Madame ? interroge Maurice, l'air un peu moqueur, les paupières un peu plissées.

Ces paupières plissées, ce tic familial de Maurice,

Thérèse en était folle autrefois ; elle lui défendait mutinement de regarder ainsi d'autres femmes. « C'est vers M^{me} Mugnier qu'il les tourne aujourd'hui, ces yeux-là : que peut-il lui trouver de si remarquable ? »

— Je vais très souvent à l'église, prononce M^{me} Mugnier, après un instant de recueillement. Je prie Dieu pour l'âme de mon mari et pour l'avenir de mon fils.

« Bon, bon ! nous le savons, ma chère, que vous êtes pieuse. Mais est-ce une raison pour le crier sur les toits ! Moi aussi je suis croyante. »

Maurice regarde toujours la veuve avec ses yeux bridés. Ce n'est pas qu'elle lui plaise vraiment. Mais ce corps vêtu de noir, comme il serait piquant de le dégager des vêtements, impudique et quêteur d'un plaisir dont il est depuis longtemps sevré. Avec quels gestes se déshabille-t-elle ? Elle doit baisser la lampe ; elle doit craindre de regarder ses membres nus. Et quand elle songe à son mari, comment se le représente-t-elle ? Ce brave capitaine devait être aussi gauche au lit que dans les salons.

Thérèse revient à ses souvenirs. Une tendre figure illumina son passé, celle de sa mère. La mère de Thérèse était une bonne et noble femme, qui n'avait pour souci que le bonheur de ses enfants. Thérèse la revoit, très grande, un peu courbée, couronnée de cheveux blancs, et sur les lèvres et dans les yeux je ne sais quelle jeunesse éternelle où se révélait son grand cœur. Dès que Thérèse fut mariée, la mère s'effaça ; elle devint la plus diligente des servantes ; elle fut celle qui range les vêtements de son gendre pour qu'ils se conservent neufs, celle qui passe une journée à préparer un bon dessert, celle qui se réveille la nuit pour apaiser l'enfant. Sainte figure : Thérèse et Maurice s'apercevaient à peine de sa présence et ne songeaient pas à la remercier de ses soins continuels. Aux repas, quand

elle voyait les jeunes époux s'embrasser, elle souriait un peu et détournait les yeux ; si les baisers se prolongeaient : — « Mon Dieu, soupirait-elle, j'ai oublié mon mouchoir », alors elle sortait sur la pointe des pieds, avec des mines et des sourires. Quand vint la faillite, que Thérèse, éplorée, gémit dans son lit, tandis que Maurice courait à travers la ville pour trouver quelque argent, elle ne se départit point de sa bonne humeur et de sa confiance — « Ce ne sera rien, répétait-elle, mais rien du tout » ; jamais la crème au chocolat ne fut meilleure que ces jours-là. Mais quand ils furent contraints à déménager, elle devint paralysée, et pour garder son éternel sourire, elle dut mener le plus rude combat. Il fallait la nettoyer, lui donner à manger, la coucher ; elle ne savait comment s'excuser de tout ce tracasserie, comment témoigner sa reconnaissance, comment se faire petite et d'allure valide. Elle ne trouva d'autre moyen que de mourir.

— Quoi ! vous partez déjà, madame Mugnier ?

M^{me} Mugnier rangeait sa chaise, mettait ses gants, ôtait de son corsage un fil invisible ; elle jeta un regard dans la glace, elle se retrouvait, telle qu'elle serait toujours : la veuve du capitaine.

— Vous avez de bonnes nouvelles de votre fils ? demanda Thérèse.

M^{me} Mugnier sembla remercier Dieu de la réponse qu'elle allait faire.

— Vous êtes trop bonne, ma chère amie. Mon fils prépare son notariat et me donne toute satisfaction.

Puis elle ajouta, comme pour s'excuser :

— Octave a beaucoup grandi, ces temps-ci.

L'amer compliment ! Oui, Octave a grandi ; il a surtout grossi ; mais son esprit n'a pas changé. Comme Thérèse voudrait pouvoir dire que son fils prépare, lui aussi, le notariat ! « Ah ! qu'elle ne me regarde pas avec cette commisération ! Je ne veux de la pitié de per-

sonne. Après tout, j'ai mon mari, moi, tandis que le capitaine est mort depuis huit ans. »

Thérèse reconduisit M^{me} Mugnier. Sur le seuil de la porte, les deux femmes restèrent un instant immobiles. « Voilà ; nous ne sommes heureuses ni l'une ni l'autre. Laquelle a le plus changé de nous deux ? Nous avons été heureuses, et nous ne le sommes plus. Avons-nous été heureuses ? Comme c'est loin ! Enfin, c'est la vie. »

— Au revoir, chère, chère madame Robin.

— Au revoir, madame Mugnier.

Leurs mains s'étreignirent longuement ; c'étaient deux amies qui échangeaient un signe fraternel ; pas d'animosité dans ce geste, pas d'arrière-pensée ; — si, pourtant, voilà que Thérèse venait de songer aux yeux bridés de Maurice, quand il regardait son amie. M^{me} Mugnier s'éloignait dans la rue, droite, le haut du corps immobile ; elle semblait marcher entre deux rangées d'anges solennels et tristes.

Et maintenant, c'était l'heure du coucher. Les lumières s'étaient éteintes dans la ville ; mais les boutiquiers restaient assis devant leur maison, respirant le soir tranquille et la fraîcheur qui venait de la campagne.

Dans la chambre à coucher des époux, Thérèse se déshabillait lentement, tandis que Maurice, assis contre la toilette, fumait une cigarette, en réprimant mal ses bâillements. Les fenêtres étaient fermées sur le mystère conjugal. Deux époux dans leur chambre, à l'heure du coucher ; et l'enfant dormait à poings fermés dans la chambre voisine.

Thérèse se dépouilla de son corsage ; elle étira les bras, ses bras blancs et musclés, faits pour l'amour comme pour le travail. Son cœur était lourd, et sa

gorge, serrée. Elle se retrouvait pareille à la toute jeune femme qui, aux premiers jours de son mariage, appelait et redoutait encore enfantinement les caresses du mari. « J'ai beaucoup travaillé depuis sept ans, et pourtant, quand j'étais en pension, jadis, je croyais que ma vie serait un long et charmant repos. Nous avons été ruinés ; j'ai perdu ma mère, et je sens seulement aujourd'hui que rien ne pouvait la remplacer ; je souhaitais un fils, un fils m'est venu, mais ce n'a pas été pour ma consolation. J'ai besoin de tendresse ; je voudrais que Maurice me prenne contre lui, qu'il m'empêche de penser, qu'il me dise : tu es ma chose, c'est moi qui pense pour toi, abandonne-toi tout entière à ma domination. » Ainsi se parlait-elle, ou parlait en elle une voix plus profonde que sa conscience.

Maurice jeta sa cigarette, qui tomba sur le tapis ; Thérèse aussitôt se baissa pour l'éteindre : il n'aurait plus manqué qu'un incendie ! Elle ôta sa robe ; grand corps de femme moulé et précisé par les linges intimes, elle attendait, elle réclamait inconsciemment ; elle étouffait de désir, de honte et de détresse.

« Est-ce que je suis une vieille femme ? J'ai quarante ans ; mais mon corps est toujours blanc ; j'ai grossi un peu, mais cela ne vaut-il pas mieux que la maigreur des jeunes filles ? Je soupèse mes seins : ils sont lourds, ils ne sont pas fermes et durs comme la première nuit où je me suis dévêtue devant Maurice ; mais c'est que j'ai allaité mon enfant. »

— M^{me} Mugnier a de la constance, dit soudain Maurice, de rester si longtemps fidèle à son mari.

— Oh ! que veux-tu, elle vieillit, elle est comme d'autres.

Thérèse attendait une protestation, un compliment. Mais rien ; Maurice souriait et se caressait la moustache. Puis il alluma une autre cigarette.

Ce n'était pas autrefois qu'il aurait ainsi fumé dans

la chambre à coucher ; il aurait eu peur de sentir le tabac. Et ce n'était pas autrefois qu'il serait ainsi resté affalé sur une chaise, tandis que Thérèse se déshabillait. Alors il rôdait autour d'elle ; elle ne pouvait ôter un vêtement, sans qu'il l'embrassât ; elle criait, elle le grondait, elle feignait d'être fâchée. Il se piquait les doigts aux épingles, il déchirait parfois la robe de la jeune femme, il n'avait pas assez de caresses pour sa gorge ; à tout prix il fallait qu'il lui enlevât ses souliers et ses bas. « Maurice, grand fou », murmurait Thérèse, en pressant contre elle la chère tête troublée et qui semait dans tous ses membres une heureuse panique. — Etait-ce donc pour s'être livrée à lui sans mesure, pour n'avoir jamais rien refusé à ses demandes, sinon pour qu'il demandât encore, était-ce pour avoir été sa femme d'âme comme de corps, qu'il la laissait aujourd'hui désireuse et seule ?

La toilette de nuit était achevée. Thérèse attendit encore un peu ; puis elle s'approcha de Maurice ; elle lui passa un bras autour du cou ; elle souhaitait qu'il la prît sur ses genoux.

— Tu sais, Maurice, il n'y a pas que M^{me} Mugnier, qui ait du mérite ; les femmes qui ont un mari ont du mérite à lui rester fidèles.

Il la regarda d'un air fat et plaisanta :

— Est-ce que tu as ce mérite, toi ?

Elle fit mine de ne pas vouloir répondre.

— Couche-toi donc, ma petite, tu vas attraper froid.

C'était tout ? C'était tout ce qu'il trouvait à lui dire pour la remercier de vingt ans de fidélité ?

Elle alla lentement vers le lit, souleva les couvertures et se dévoila profondément. Etait-ce donc un crime, qu'une femme souhaitât les caresses de son mari ? pas même les caresses, mais une présence attentive, mais un corps auprès du corps, mais une inquiétude, un souci, une sympathie.

Maurice se leva :

— Je vais faire un tour avant de dormir ; je n'ai pas sommeil, ce soir ; il fait trop chaud.

C'était le comble.

— Maurice, tu me laisses seule. J'aurais tant voulu... Je ne suis pas bien, ce soir.

— Eh bien, dors ; cela te remettra d'aplomb. Je ne fais qu'aller et venir, un simple tour dans la rue. Allons, bonsoir.

Il s'approcha du lit. Thérèse prit l'attitude d'un enfant qui boude ; il allait peut-être chercher à la consoler. Elle sentit une main sur ses cheveux : tout son corps tressaillit.

— Un simple tour, et je reviens.

La main s'éloigna. Maurice était parti. Non, elle entendit encore sa voix :

— Octave ronfle comme un terrassier ; c'est dégoûtant, il m'empêche de dormir. Eh ! Octave... Octave, bon sang !

— Papa ?

— Tu ne peux pas dormir sans musique ? A ton âge, c'est malheureux.

— Oui, papa.

La porte claqua. Thérèse entendit son fils se retourner sur le lit, puis soupirer, s'endormir, et ronfler de nouveau. Elle était seule.

« Je sais où il est allé. Il est allé sur la place, rôder près de la pâtisserie. L'horrible femme ! Une ancienne grue de Paris, venir s'installer ici pour prendre les maris des autres femmes !... Maurice n'a guère de cœur. Est-ce que je ne fais pas tout pour qu'il soit heureux ? Maurice... au début, je croyais que personne sur terre n'était plus intelligent que lui. Mais, en réalité, qu'a-t-il fait ? Pendant la guerre c'est grâce à moi qu'il est resté ici, dans un bureau d'intendance, à moi qui suis allée supplier ses chefs ; et ça ne l'a

pas empêché de courtoiser les dactylos de son bureau. Puis il a été si imprudent en affaires, que nous avons fait faillite. Ce n'est pas un mauvais garçon ; mais il est léger, paresseux, incapable de passion. Aujourd'hui je n'ai plus d'illusions ; mais il est trop tard pour recommencer ma vie. Et Octave, que de soucis il me réserve encore, le pauvre petit ! Comme j'aurais besoin de maman, ce soir ! *Il* ne m'a même pas regardée ; je suis donc bien laide ! On disait autrefois : « la belle M^{me} Robin ». Une vieille femme, voici que je suis une vieille femme... »

Elle avait les yeux pleins de larmes et tendait hors des draps son corps à moitié nu. Elle s'assoupit enfin.

Vers minuit, Maurice rentra. Il avait rencontré des amis, bu quelques verres d'eau-de-vie et plaisanté sur les femmes. Il se déshabilla en chantonnant.

— C'est toi ? demanda Thérèse.

Il eut un rire narquois :

— Qui veux-tu que ce soit ?

— Evidemment.

Comme l'alcool avait éveillé en lui une grosse gaieté, il s'approcha de sa femme et voulut l'embrasser. Mais Thérèse, le repoussant nerveusement :

— Non, laisse-moi, je t'en prie, je dors.

— Non ?... C'est bien, comme tu voudras, fit-il, un peu déçu.

Ils étaient tous deux allongés côte à côte ; l'enfant ronflait dans la chambre voisine.

— Il y a une échéance à la fin du mois, dit soudain Maurice.

— Ah ! par pitié, Maurice, laisse-moi un peu ne pas y songer.

— Voilà bien les femmes, bougonna-t-il, elles ne pensent jamais à rien de sérieux.

Il se tourna du côté du mur, selon sa position habituelle.

Thérèse, étendue sur le dos, les mains ramenées sous la nuque, rêvait. C'était pourtant une nuit pareille à leurs plus belles nuits ; c'était la même lueur éparse dans la chambre, comme un peu d'âme. Et ils étaient toujours l'un auprès de l'autre, lui : Maurice, elle : Thérèse. Maurice ? Thérèse ? mais non, plus rien que deux corps, que deux choses. Ils étaient aussi dénués de mystère qu'à l'heure où ils seraient mis au cercueil.

— Tu ne dors pas ? geignit Maurice.

— Moi ? mais si ; pourquoi ?

— Parce que je n'aime pas qu'on ne dorme pas quand je dors.

Elle haussa l'épaule. Il avait raison : elle devrait dormir. A quoi cela l'avancerait-il, toutes ces rêveries ? Deux braves époux qui vieillissaient... Leurs habitudes et leurs intérêts les collaient l'un à l'autre. Ils se connaissaient jusqu'à satiété ; ils étaient repus l'un de l'autre. Finis les jours où le monde avait la même odeur que leur corps. C'était une belle vie, qu'ils allaient mener jusqu'à la fin ! Le visage de Thérèse se riderait ; ses seins tomberaient ; son ventre, qui avait fait pâmer Maurice de bonheur, ne serait plus qu'un retrait dont elle aurait honte et qu'il se détournerait pour ne pas voir. Et comme consolation, un enfant presque idiot... Dormir, évidemment, c'était tout ce qui leur restait à faire, à présent. On se roule en boule sur soi-même ; on se tourne vers l'extérieur pour ne pas sentir le souffle fade de l'autre ; on se donne des coups de pied parce qu'on n'a pas assez de place. « Quelle risée j'aurais faite, si l'on m'avait dit, dans ma jeunesse, que, par cette nuit d'été, je chercherais en vain le sommeil, moi : cette femme qui grossit et qui s'essouffle, à côté d'un homme plié en chien de fusil dans sa chemise de jour. Ah ! non, c'est drôle ! »

— Qu'est-ce que tu as à rire ? s'inquiéta Maurice.

— Dors donc, mon gros. Ne te fais pas de mauvais sang.

— Dormir, avec cette chaleur, toi qui te mets à rire, et Octave qui ronfle toujours !

Dans ces deux corps humains, traversés de rêves, de regrets, de désirs, la lueur faiblissait peu à peu. Qu'était-ce que ce sentiment qui, à la fin, resta en eux ? amertume, résignation, tenace espoir ?... Puis il n'y eut plus rien que le sommeil. Et ces deux masses, séparées l'une de l'autre pour ne pas avoir trop chaud, se réjouirent obscurément d'être deux choses soufflantes, geignantes, béates, qui participent à la vie inconsciente de l'univers.

UN HOMME DE PEU¹

1. Tel est le titre que j'impose à ma confession, par esprit de mortification.
P. P.



CHAPITRE I

J'écris ici mon histoire. Je ne suis pas sans culture et l'on a toujours reconnu en moi un goût prononcé pour les lettres. Mais aujourd'hui il ne s'agit point de littérature ; j'ai perdu l'habitude de moi-même ; je ne me reconnais plus ; je doute d'avoir été celui que je fus jadis. Parfois je me crois en proie à quelque cauchemar ; parfois il me semble que j'ai découvert un monde nouveau. En ce moment, par exemple (c'est la nuit) ; les derniers tramways s'éloignent vers la banlieue), je promène la main sur ma table, je touche un cahier, je touche mon autre main : tout cela est réel, n'est-ce pas ? Tout cela n'est que trop réel, et trop réels : ma peur, mon tourment et la fièvre qui ne m'a pas quitté depuis huit jours.

J'ai trente-cinq ans. Je suis employé dans les écritures, à la compagnie des chemins de fer d'Orléans. Mon portrait ? Je suis petit — *petit*, je veux le répéter pour mortifier mon orgueil. Car c'est l'orgueil qui m'a conduit dans cette aventure. De l'orgueil, toi, avorton ! Mais non, ce ne fut pas seulement l'orgueil qui me guida, ce fut surtout le grand besoin de tendresse qui n'a jamais cessé de me tourmenter. La voilà bien, ma vraie tare ; je suis malade de n'être pas aimé, je donne-

rais tout pour qu'on m'accordât un peu d'affection. Si les curés ont raison, Seigneur, s'il est vrai qu'en quelque endroit du ciel, vous regardiez les hommes avec pitié, pourquoi permettez-vous que ceux qui n'ont pas besoin d'amour soient aimés, tandis que moi, qui tremble à ce seul mot d'amour, on m'abandonne à ma détresse ?

Mais silence, ce n'est pas l'heure des plaintes. Il est nécessaire que je me raconte sans passion, quelque effort qu'il m'en coûte. D'ailleurs pourquoi m'aimerait-on ? La belle caricature à aimer ! Edmond disait que mes yeux ont un certain charme (j'ai des yeux bleus, très clairs). Mais en admettant qu'il ne l'ait pas dit par complaisance, ce n'est pas cela qui peut racheter ma petite taille, mes épaules un peu voûtées, ni ma maigreur.

Je ne veux pas mentir : je me suis souvent dit qu'en somme je n'offrais rien qui fût répugnant. Ma moustache était grande et bien effilée. Je n'ai pas beaucoup de cheveux : mais je ne suis pas chauve. Je suis vêtu proprement, et même mon complet bleu ne manque pas d'élégance ; la première fois que je le mis, tous mes collègues du bureau m'en félicitèrent ; je sais bien que certains d'entr'eux, sous leurs compliments, se moquaient encore de moi, — mais par jalousie.

Ce qui me nuit surtout, je le sens bien : c'est ma timidité. Que n'ai-je fait, cependant, pour m'en délivrer ! Jadis j'avais inventé une série de petits exercices qui devaient développer ma volonté. Par exemple, dans la rue, je regardais fixement les passants. Au café, j'allais m'asseoir à la table la plus bruyante. Et cette fois où je suis entré dans un grand magasin, où j'ai acheté un phonographe et un vase de bronze — et où, déclarant que j'avais oublié mon porte-monnaie, je suis sorti ! (Je m'étais promis, il est vrai, d'éclater de rire au moment du paiement et d'annoncer cyni-

quement que mes achats ne me plaisaient plus. Je n'ai pas osé le faire ; mais enfin ce que j'ai fait est appréciable). Puisque j'évoque ces exercices de volonté, je dois dire que je ne parvenais à les exécuter qu'après les avoir fixés par écrit : de cette sorte il me semblait qu'ils m'étaient imposés, que j'étais condamné à les faire ; et je les exécutais presque machinalement, la tête vide, le cœur serré, comme un soldat à l'heure de l'attaque.

Je ne veux pas raconter ma jeunesse. Il me semble que ma vie n'a commencé que voilà six mois, lors de ma fameuse rencontre avec Edmond. Cette vie est devenue un enfer ; mais auparavant qu'était-ce, que de pauvres limbes ? Je me suis parfois demandé si j'avais été heureux, et je n'ai pu me rappeler nul souvenir de bonheur. Quand mon oncle me retira de l'Assistance Publique : « Je vais donc connaître les plaisirs du monde », me disais-je ; et ce fut comme si je sortais d'une prison. — Une autre prison m'accueillit. Je me suis longtemps refusé à juger mon oncle ; il était le seul parent qui me restât ; et je ne pouvais oublier qu'il m'avait donné son nom : que, grâce à lui, je n'étais plus seulement Paul, mais Paul Piquet. Aujourd'hui, si je pense à mon oncle, je déclare sans haine, mais sans crainte, qu'il n'a pas accompli son devoir envers moi.

Libre à lui de m'envoyer garder les vaches, de me faire abattre son bois, balayer sa maison, remuer son foin ; libre à lui de me traiter comme un domestique. Mais m'injurier à tous propos, si la pluie gâtait les récoltes, si son cheval se cassait la patte, m'injurier même et me battre s'il trouvait un livre entre mes mains : cela, non, il n'en avait pas le droit. Était-il beau de sa part de m'appeler : « sans famille », de se moquer de mon air chétif et de ne perdre aucune occasion pour m'humilier ? J'ai reçu, de lui, plus de gifles que

de caresses. Et pour toutes distractions, que me laissait-il ? aller à la messe le dimanche, (si la besogne était achevée à la maison, bien entendu). Elevé dans d'autres conditions, peut-être serais-je devenu croyant. Mais Dieu, vraiment, se tenait trop loin de moi, pour que je pusse m'en soucier.

De toute cette époque, je ne garde guère qu'un souvenir. Mais il est si vif qu'il m'emplit encore de honte et que je dois faire effort pour le rapporter. Mon oncle avait une fille : Madeleine. Je n'ai pour elle nul ressentiment ; elle était fière, elle était coquette ; mais je reconnais qu'elle avait de la beauté et ces manières piquantes qui engagent les hommes. Je l'appelais : « ma cousine », parce qu'enfin elle était ma cousine ; mais je prononçais ces mots avec respect ; ils voulaient surtout dire : « mademoiselle ». Jamais, je me le jure ici, je n'osai lever sur elle des yeux téméraires ; jamais je ne conçus d'espoir à son endroit. La comédie que joua mon oncle en est d'autant plus odieuse. J'avais seize ans alors ; j'étais, comme tous les jeunes gens, travaillé par une mélancolie pleine de fièvre et de honte. Un jour que je revenais des moissons, mon oncle me prit à part et me dit : — « C'est demain l'anniversaire de Madeleine. Nous allons lui souhaiter bonne fête ; pourquoi ne le ferais-tu pas aussi ? N'est-elle pas ta cousine ? » J'osais à peine comprendre. Je me laissai convaincre pourtant ; je mis mes habits du dimanche ; puis je cueillis un bouquet (un bouquet de fleurs modestes, car je voulais rester à mon rang). Et quand vint le dîner et que j'entrai dans la salle à manger, Madeleine était seule. Elle feignit de ne pas me voir et de regarder ses ongles. Moi, je souffrais le martyre, la gorge sèche, les mains tremblantes. Enfin je prends un peu d'audace, je m'avance ; plus mort que vif, je commence un compliment. Et voilà que la porte s'ouvre et que les parents de Madeleine, et des voisins,

et les jeunes gens du village entrent en poussant de grands éclats de rire. Mon oncle m'applique de grosses tapes sur l'épaule et crie : « Il lui faut des jeunes filles, à présent ! Regardez donc le beau museau ! Tu n'as pas vu qu'on se moquait de toi, nigaud ? » et d'une bourrade, il m'envoya tomber sur une chaise.

Une voix dit en moi : « Es-tu vraiment juste, tandis que tu parles ainsi de ton oncle ? Ne cherches-tu pas à prendre la pose d'un enfant martyr ? » Il n'est que trop vrai que je ne puis rester dans un juste milieu. Il faut que je me lamente ou que j'exulte ; il faut que j'aime ou que je déteste. Ne pourrai-je donc apprendre à me modérer ? Le plus souvent, quand je m'adresse ces reproches, je me réponds : la faute en est à ma sensibilité. Piège de l'orgueil ! Quand on n'a ni talent ni fortune, la sensibilité est une tare¹.

Peut-être, après tout, mon oncle fut-il meilleur que je ne l'ai dit. Plus d'une fois, malade, je l'ai vu inquiet et empressé à mon égard. Quand je suis entré en apprentissage chez un notaire, il ne fit aucune difficulté pour me laisser partir ; même il me gratifia d'un vêtement neuf. Et s'il me défendait toute lecture, je ne m'en trouve pas plus mal, car, depuis lors, je n'en ai été que d'autant plus porté vers les livres. D'ailleurs, que je le veuille ou non, je lui garde un certain attachement ; et chaque année, je lui écris pour le 1^{er} janvier, bien qu'il ne m'ait jamais envoyé le moindre mot¹.

Mais c'est trop longtemps m'arrêter sur un médiocre passé. Mon apprentissage, mon service militaire, mon entrée à la Compagnie d'Orléans, ne sont que des jalons entre du vide. J'ose, aujourd'hui seulement, prononcer

1. Je manque de franchise. La vérité est que je me suis cru longtemps et que je me crois encore un certain talent littéraire. Edmond disait aussi que j'avais de grandes dispositions pour l'économie politique — mais j'ai beaucoup de peine à le croire.

2. Sinon pour le mariage de Madeleine, voilà 15 ans.

ce mot de *vide*, car je compare ces années-là aux derniers mois qui viennent de s'écouler. Mais alors, ni heureux, ni malheureux, troublé d'un rien, incertain de tout, sans grand espoir ni grand remords, j'étais fort incapable de penser que mon existence fût vide. J'ai hâte d'arriver aux événements qui me donnèrent sur elle une vue nouvelle.

C'était un soir d'avril, un des premiers beaux soirs de l'année. J'étais, comme à l'ordinaire, sorti un peu après six heures de mon bureau. Je ne suis pas de ces employés qui, aussitôt à leur place, ne songent qu'à l'heure du départ, et, vingt minutes avant la sortie, rangent leurs affaires, se peignent, se lavent les mains et bavardent avec les dames. J'ai toujours exécuté mon travail sérieusement. Je pars de ce principe qu'on me paie pour accomplir une mission, et qu'il est donc de l'honnêteté la plus élémentaire que j'accomplisse fidèlement cette mission. Mes supérieurs le savent bien, et M. Brunot, le sous-chef de mon bureau, peut témoigner qu'il m'a toujours vu plier mes dossiers cinq minutes après n'importe lequel de mes collègues. On croit que je le fais par flatterie ; non, je le fais par honneur.

Mon bureau est situé place Valhubert, et quand je le quitte pour rentrer chez moi, il m'arrive, si le temps est clément, de traverser lentement le Jardin des Plantes. J'ai toujours aimé les fleurs et les animaux. A cette heure du soir, le Jardin est à peu près désert. J'en connais tous les pensionnaires par leur nom vulgaire et par leur nom savant : — Voici l'ornithorynque de Nouvelle-Zélande, me dis-je en passant entre les grilles, avec son corps de mammifère et son bec d'oiseau ; et plus loin c'est le pécarì à collier, de l'Amérique du sud. J'ai une curiosité particulière pour l'otarie (*zalo-*

phus californianus), avec son long cou visqueux et se moustache de chat. Il me semble que ces animaux ma connaissent un peu, à force de me voir régulièrement passer auprès d'eux. Je ne cherche pas à les irriter ; je les regarde discrètement ; je rends mes pas silencieux, tant il me semble que ce n'est plus au cœur de Paris que je me promène, mais dans des contrées inconnues, Indes, Zambèze, Antilles, à la frontière d'étranges royaumes dont ces animaux sont les princes mélancoliques.

Puis je contourne la Halle aux vins. Je n'aime pas ces noirs bâtiments ni ces cours encombrées de voitures et de futailles ; ils sont sinistres à la nuit tombante et je parierais qu'ils servent de refuge à plus d'un malandrin. Au reste les quais de la Seine prennent dans ces parages un aspect sale et désolé. Je ne me sers vraiment dans mon quartier qu'après avoir atteint le boulevard Saint Germain. Cher boulevard, si l'on m'en citait chaque numéro, depuis le quai jusqu'à l'église Saint-Germain-des-Prés, je pourrais décrire le magasin qu'il désigne. A mesure que j'avance, l'animation s'accroît. Les jeunes filles rentrent de leur travail : leurs pas menus, leurs gestes gracieux, leur fatigue et leur légèreté ne manquent jamais de m'attendrir. Des commerçants prennent l'apéritif aux terrasses des cafés ; ils ont l'air de bons vivants, et, malgré leur égoïsme, je ne les blâme pas. C'est aussi l'heure où les étudiants sortent de leurs cours ; ces jeunes gens des écoles me semblent bien fats ; ils sont vêtus de façon excentrique ; ils parlent très haut et suivent des femmes avec assurance, comme s'ils étaient des êtres supérieurs. Attendez un peu, mes amis : la vie viendra bientôt vous calmer.

J'arrive enfin à mon restaurant, qui est situé à l'angle de la rue Saint-Jacques et de la rue Dante. C'est un restaurant modeste, mais où j'ai mes habi-

tudes et mes aises. Depuis quatre ans, je m'assieds à la même table, et c'est le même garçon qui me sert. L'heure n'étant pas encore avancée, il n'y a pas beaucoup de monde dans la salle et je suis tranquille dans mon coin. Je déplie mes journaux, et comme je n'introduis pas grande fantaisie dans mes menus, le garçon les connaît par avance et me sert sans que j'aie un mot à dire. C'est une chose agréable, de manger et de lire en même temps. Mes journaux ne sont jamais ceux du jour même, ils sont datés de huit ou quinze jours auparavant. De cette sorte les aventures que j'y lis m'apparaissent plus romanesques ; la plupart sont déjà mortes dans la mémoire des hommes ; j'en établis mentalement les dossiers ; si l'une ne fait que débiter, j'en conjecture la suite ; et l'envie me prend-elle de contrôler mon hypothèse : je n'ai qu'à ouvrir les feuilles des jours suivants. Je ne suis plus un simple lecteur, mais presque un historien.

Or ce jour-là, quand je voulus m'asseoir à ma table habituelle, je m'aperçus que ma place était déjà occupée. J'adressai un regard de reproche à Gustave, le garçon, (n'aurait-il pas dû réserver ma chaise ?) ; mais, comme je suis poli, je ne dis mot et m'assis en face de l'intrus.

Le dîner commença. J'allais ouvrir mes journaux, quand mon voisin, se levant à demi, m'offrit obligeamment la carte. Je le remerciai assez sèchement, car je lui gardais quelque rancune d'avoir changé mes habitudes. Puis je souris : cet homme s'imaginait-il que je ne savais pas ce qui était marqué sur la carte ? La carte, j'aurais pu, les yeux fermés, en dire chaque mot, et chaque chiffre. Cependant je négligeai, pour un instant, ma lecture.

Deux fois encore, mon voisin fit montre de complaisance à mon égard : il me tendit la corbeille de pain, qui était de son côté, et, comme je regardais la porte,

qui laissait un courant d'air arriver jusqu'à moi, il se leva pour la pousser. Je ne pouvais m'empêcher de constater qu'il était aimable.

Il me fut bientôt donné de répondre à ses attentions.

Mon voisin venait d'appeler le garçon ; mais dans un restaurant, si vous appelez : « Garçon ! » dix garçons peut-être vous entendront, sans qu'aucun d'eux se croie visé.

— Le garçon s'appelle Gustave, dis-je à mon voisin, et, tandis qu'il me remerciait :

— Gustave ! criai-je.

Gustave vint aussitôt, et j'avoue que j'en fus content, comme si ce simple fait eût témoigné de ma supériorité.

Je sens bien que ces détails sont fastidieux ; cependant je ne puis m'empêcher de les rapporter, car ils me conduisaient insensiblement vers une vie nouvelle. J'avais, sans y songer, laissé là tout air hostile. Et quand mon voisin se mit vraiment à me parler, je m'aperçus que ces paroles, je les attendais déjà. A peine m'eut-il parlé : je souhaitais qu'il parlât encore. Je répondis d'abord de façon assez brève ; mais je redoutais, ce faisant, qu'il ne se piquât de mon laconisme. Plus je songe à cette soirée, plus je m'étonne de voir en quels menus incidents prennent naissance les plus belles ardeurs.

Nous parlâmes d'abord du temps, bien entendu ; mais dans cette conversation si vulgaire, mon voisin avait déjà je ne sais quel accent personnel, qui me charmait. Puis nous abordâmes la politique, et je me souviens à ce propos qu'il trouva des mots extrêmement fins pour caractériser la situation. Entendons-nous : ce n'était pas un certain brillant dans l'élocution, qui me frappait en lui. Edmond était tout plutôt qu'un esprit superficiel. C'était même ce qu'il y avait de beau en lui, que derrière des paroles qui, venant d'un

autre, eussent semblé des boutades, je sentais nettement une véritable profondeur de pensée.

Quand nous nous quittâmes, il me dit son nom, d'un ton très simple :

— M. Edmond Lepelletier.

— Et moi, lui dis-je : M. Paul Piquet.

(Comme je souffrais de sentir mon nom si banal auprès du sien ! Mais en même temps, que je sus gré à mon oncle de me l'avoir donné !)

M. Lepelletier me dit qu'il reviendrait le lendemain ; je répondis que j'en serais fort aise.

Je crois qu'en essayant de raconter mon histoire, j'ai entrepris une tâche au dessus de mes forces. Ces mots que je rapporte me semblent si froids ! Cette scène rend un son si médiocre ! Un homme qui lirait ces lignes, comprendrait-il que de tels mots, froids et vulgaires, sont restés pour moi depuis lors brûlants d'une vie merveilleuse ? Je me souviens de chacun d'eux ; je me souviens même de son accent. Ces mots n'étaient-ils pas une sorte d'aveu : un aveu de sympathie ? Je voyais un homme qui faisait les premiers pas vers moi, sans que rien l'y contraignît, un homme qui m'offrait son amitié, sans que je la lui eusse demandée. Et déjà, certes, j'avais ébauché des camaraderies dans les cafés ou à mon bureau. Mais ce n'était pas cela, comprenez-vous ? Pour la première fois je voyais un être de caractère délicat, d'esprit nourri, d'âme noble, (car dès ses premiers mots, je le pressentais ainsi), un être tel, que n'importe qui l'eût pu souhaiter pour ami, — et cet être, de lui-même, venait à moi. N'était-ce pas admirable ?

Il faut bien que je parle d'Edmond. J'ai reculé, le plus longtemps que j'ai pu, l'instant d'en parler, tant cet instant m'apparaissait grave. Edmond, je le connais trop bien, son image est trop entrée en moi, pour que je puisse le dépeindre exactement. Il n'était besoin que

de l'apercevoir pour reconnaître en lui un être d'élite.

Edmond avait trente ans. (Je ne veux en parler qu'au passé : assez de raisons m'y invitent). C'était un bel homme, grand, fort, à l'air intelligent et à la démarche régulière, (non pas sautillante, comme la mienne). Il était brun ; ses traits se paraient d'un air majestueux. Il avait un visage bien rempli, qui dessinait un petit ovale vers le menton, le nez droit, la bouche hardiment fendue, les lèvres rasées à la manière américaine, et surtout d'admirables yeux sombres, qu'il savait garder placides. Il était légèrement chauve sur les tempes ; mais cette précoce calvitie ajoutait, comme on dit, à la noblesse de son front. Ses mains étaient blanches et soignées. Quand il parlait, il caressait rêveusement son menton, ou bien levait les doigts un à un, ou encore enfonçait le pouce dans une poche du gilet, près de sa chaîne d'or. »

Edmond était chef du contentieux dans la grande maison de soieries Melchior et Gallet. Sans doute c'est une belle situation ; j'ose dire pourtant qu'il lui était supérieur. J'ajouterai que je fus toujours étonné qu'on ne lui accordât pas, autour de lui, l'importance qu'il méritait. C'est peut-être qu'avant tout, il était un modeste.

Le premier soir que je le quittai, je ne rentrai pas tout de suite chez moi. Le froid était venu avec la nuit ; mais je marchais d'un pas rapide et je ne le sentais point. Je me suis arrêté longtemps auprès de la Seine, je m'en souviens, regardant un chalutier qu'on amarrait au quai. Ce spectacle n'avait rien que d'ordinaire et je l'avais cent fois aperçu sans y prêter attention. Ce soir-là pourtant j'y pris un grand intérêt ; j'aurais voulu me mêler aux mariniers, les questionner sur leurs voyages, les féliciter de leur vie indépendante. Puis je suis entré dans un café : ce que je fais rarement, car mes appointements sont modestes. Et le plus fort fut que moi, qui reste à

l'ordinaire silencieux comme un ours, j'adressai, le premier, la parole à un groupe de consommateurs. Je sentais que ma place était maintenant parmi les hommes et que j'avais quelque chose à leur dire. Ceux-là n'étaient que des ouvriers; ils me regardaient avec un peu de méfiance. A la pensée qu'ils me prenaient pour un « sale bourgeois », j'ai bien ri. En partant je leur ai dit :

— Si jamais vous avez des embêtements avec la Compagnie d'Orléans, venez donc me trouver à mon bureau. J'arrangerai cela.

Moi, protecteur ! La bonne farce. Les rues étaient noires et, près de l'église Saint-Séverin, une femme m'aborda. Non, non, la belle ; on est sérieux ; on ne tient pas à aller voir le médecin. Quoi ? « chameau ? » Mon Dieu, si vous y tenez ! Les chameaux sont d'excellentes bêtes ; j'en vois chaque jour au Jardin des Plantes. Je crois que j'étais un peu ivre. Quand je fus arrivé à ma maison, rue Descartes, je passai la tête dans la loge de la concierge :

— Bonsoir, madame la concierge !

Pas de réponse, évidemment. A-t-elle dû être étonnée de ce grand salut ! Vieille chipie qui voudrait me voir quitter mon logement, pour qu'un nouveau locataire lui donnât le denier à Dieu ! Une fois dans ma chambre, je me suis promené de long en large (cela ne veut pas dire que ma chambre soit grande) ; j'ai déplacé quelques bibelots ; j'ai même fait quelques exercices de gymnastique. Puis je me suis vite déshabillé, et sitôt au lit, bonsoir, je dormais.

Le lendemain, je dois le reconnaître, j'étais d'humeur moins folâtre. Je suis allé jusqu'à m'admonester : « Ce monsieur, me suis-je dit, ce monsieur... comment donc ? ah oui : Lepelletier (inutile de dire que son nom ne m'avait pas quitté un instant), qui me dit d'abord que je le reverrai ? Et même s'il revient au restaurant,

comme il me l'a promis, qui me dit que nous saurons nous entendre ? Ce ne serait pas la première fois qu'une ébauche d'amitié resterait à l'état d'ébauche. Doucement, mon petit. Ne t'emballe pas. Songe plutôt à ton bureau. »

Le fait est que, pour me punir d'un espoir trop prompt, je travaillai double au bureau, ce jour-là. Cependant mon travail ne me paraissait ni ennuyeux ni fatigant. Je portais en moi un secret. Je m'intéressai vivement aux affaires de la Compagnie ; j'allai même consulter mon sous-chef sur des points minutieux de la réglementation internationale des chemins de fer. Mais n'était-ce pas là une comédie que je m'offrais à moi-même ?

Et quand la journée fut finie, je me contraignis à faire une promenade plus longue que de coutume. Je feignis de m'égarer dans le petit labyrinthe du Jardin des Plantes, et remarquant le vaste spectacle qu'on découvre du belvédère, je me promis de venir là tous les soirs¹. Cependant c'était presque de l'anxiété qui m'avait saisi. Je pris enfin le chemin du restaurant ; je marchais lentement, m'arrêtais à chaque devanture ; mais je ne parvenais plus à fixer mon attention. « *Il ne sera pas là,* » me répétais-je, et j'ajoutais : — « D'ailleurs qu'est-ce que cela peut me faire ! » Mais dès que j'eus poussé la porte, je le vis à *notre* table, et je compris que j'avais un ami.

1. Je n'y suis jamais revenu.

CHAPITRE II

Saurai-je parler de l'amitié, moi qui l'ai tant cherchée et qui m'y suis abandonné ? J'ignore si les hommes ont jamais inventé mot plus beau, plus doux aux lèvres et à la pensée, plus rempli de promesses et de réconfort, que ce tendre mot d'amitié. Il n'est pas de mot qui m'apparaisse aussi humain. Enfant déjà, j'aimais à le répéter, et j'en avais fait le symbole de mes besoins et de ce qui devait satisfaire ces besoins : aussi m'était-il à la fois cruel et charmant. Car dans l'amitié, ce n'était pas une satisfaction égoïste que je voulais chercher, ni une quiétude insouciance, ni un échange de bons offices. Je savais qu'elle est impérieuse et exclusive, fertile en peine comme en bonheur, et qu'on n'y trouve de richesses qu'autant qu'on lui en a sacrifié.

Vingt fois déjà, j'avais tenté d'avoir un ami, soit alors que je gardais les troupeaux de mon oncle, dans la prairie, près des gamins du village ; soit plus tard, au régiment, quand, venus des quatre coins de la France, nous n'étions plus qu'un groupe d'êtres à peine pensants, le dos plié sous une menace perpétuelle, les membres courbaturés à force de marches, amusés d'un rien, mûs par la seule envie d'être tranquilles, sans punition, sans maladie, et de rôder dans des rues où ne passeraient pas d'officiers. Toutes mes tentatives étaient

restées vaines : j'avais besoin des autres, on n'avait pas besoin de moi. Ceux-là mêmes qui me regardaient avec sympathie n'allaient pas plus loin ; je réclamaï trop ; il semblait qu'ils eussent peur de s'engager. Pour moi j'étais toujours prêt à me donner ; c'est peut-être que je n'avais pas grand'chose à donner.

Et soudain voilà que j'avais un ami, non pas un simple compagnon d'enfance, mais un ami d'élection, un ami tel que s'il m'eût été donné d'en choisir un parmi dix mille hommes, c'eût été lui que j'eusse souhaité. Eh bien ! allez donc expliquer notre mécanisme intérieur : je l'avais à peine, cet ami, que déjà il me semblait tout naturel que je l'eusse. Mais oui, je ne le connaissais pas depuis huit jours, que je le voyais sans étonnement venir à nos rendez-vous, que je lui posais des questions, que je l'entendais parler comme si de toute ma vie je n'avais rien fait d'autre.

Ah ! un souvenir : il est bien drôle, il est même comique. Au début de notre amitié, il m'arrivait souvent de répéter son prénom, à part moi, et — que les hommes sont sots ! — d'en être un peu gêné ! J'ai peine à le croire aujourd'hui : mais vraiment j'étais gêné. Ce n'était pas que ce prénom me déplût, grand Dieu, non ! je le trouvais au contraire très distingué, très sérieux. Mais précisément je le trouvais un peu trop sérieux pour notre intimité. J'aurais préféré que mon ami s'appelât Louis, par exemple, ou Paul, comme moi ; ou bien, à tant faire que d'avoir un prénom élégant : Dmitri ; Dmitri, c'était le nom que je donnais, enfant (où diable l'avais-je pêché ?) à cet ami idéal que j'évoquais dans mes rêves. Vieille bête que je suis ! Je me rendis compte, ensuite, qu'*Edmond* valait tous les autres prénoms.

Puisque j'en suis à la question des prénoms, je dois dire qu'un de mes grands soucis d'alors fut de

savoir comment appeler Edmond. Lui dire : *Edmond*, tout court, c'eût été trop familier. Je ne voulais pas non plus lui dire : *Monsieur*, ce qui eût été sottement pompeux. D'abord j'évitai de lui donner un nom, et je vis qu'il agissait de même envers moi. Puis un jour, je me risquai :

— Vous n'avez pas vu, mon cher, lui dis-je, l'exposition des Indépendants ?

Le tour était joué. Pas plus difficile que cela ! Et dès lors nous nous appelâmes : *mon cher*, ou : *cher ami*, ou parfois, mais seulement pour plaisanter : *mon cher monsieur*. Ce ne fut guère qu'un mois après, qu'il me dit, (nous quittions la table) :

— C'est très gênant, nous ne savons pas comment nous appeler. Appelons-nous donc par nos prénoms, voulez-vous ?

Si je le voulais, le cher homme ! Je me mis à rire et lui dis tout de suite :

— C'est entendu, Edmond.

Pourtant il me faut reconnaître que, malgré cette entente, il m'a rarement appelé par mon prénom ; je ne sais pas pourquoi. J'en ai toujours été un peu ennuyé.

J'avais donc un ami. Je n'étais plus seul. Désormais, quand je voyais un spectacle curieux, j'en jouissais doublement, à la pensée que je le décrirais à Edmond. Lorsqu'un doute me venait ou que je me posais une question sans pouvoir y répondre : « Je le demanderai à Edmond », me promettais-je. Je travaillais avec plus d'ardeur, mais, il faut bien le dire, avec moins de patience que naguère. Il m'arrivait de siffloter en compulsant un dossier, et mes collègues de bureau me regardaient en souriant.

— Vous êtes bien gai, monsieur Piquet ! me disait M. Brunot, mon sous-chef.

— Très gai, monsieur Brunot.

Eh ! pardi oui, j'étais gai ! Mais comment ces bons bureaucrates auraient-ils compris ma gaieté ? Parfois je les examinai du coin de l'œil : des gens tranquilles, dénués de sensibilité, des gens rangés, qui se sont fait un petit trou dans la vie comme un rat dans du fromage, et qui n'en sortent plus. Je vous plains, mes garçons. M. Piquet, votre collègue, vous plaint de tout son cœur. Ce M. Paul Piquet, que vous croyez misérable et que vous traitez souvent avec dédain, ce M. Paul Piquet-là est plus riche que vous tous. Il a une âme, lui, il a des émotions, il a des voluptés intellectuelles, il a un ami.

Une fois pour toutes, j'avais mis Edmond au courant de ma situation. J'aurais pu l'abuser aisément. Mais je ne mens jamais. D'ailleurs Edmond était trop intelligent pour ignorer que l'habit ne fait pas le moine. Je ne lui cachai pas que mon emploi était vulgaire. Le noble cœur s'en montra indigné, vraiment oui : indigné, il n'y a pas d'autre mot.

— Quoi ! vous ! avec votre intelligence ! s'écriait-il ; avec votre intelligence et votre sensibilité, vous pouvez rester dans un pareil bureau !

Il voulut voir lui-même ce bureau. J'essayai de l'en dissuader, car je savais qu'il serait blessé par la médiocrité de mes collègues¹. Il vint pourtant. Je me souviens de ce jour comme d'hier.

1. De beaux collègues que les miens ! Un vieux fou, né en Corse, qui parle de Napoléon à tout propos. Un petit gommeux, qui se dit de grande noblesse et ne peut ouvrir la bouche sans qu'on entende : « La comtesse, ma femme... » ou « Notre bon cousin, le duc de... ». Il y a aussi le Commis Principal : M. Montabré ; c'est un garçon délicat et qui connaît les usages ; mais il tremble devant ses chefs ; et je ne lui pardonne pas la leçon de grammaire qu'il me donna un jour. J'avais écrit, dans un rapport : *il importe de tâcher d'éviter...* ; là-dessus il vient me dire qu'il fallait mettre : *tâcher de*. Je ne dis mot, mais le lendemain je lui apporte le *Littré*. Eh bien ! s'imaginerait-on qu'il persista à exiger : *tâcher de*, sous prétexte que c'est l'usage ! Je ne parle pas de cet étudiant qu'on nous a imposé dernièrement ; il ne prend

— Monsieur Piquet, dit le sous-chef, un monsieur vous demande.

M. Brunot affecte, en parlant, un air fin qui convient fort mal à sa nature.

Edmond entra, sans éclat, mais très à l'aise. Tout le monde le regardait.

— Mon cher ami, fis-je à haute voix, comme vous êtes gentil d'être venu dans ces lointains parages !

Je le fis asseoir, je le débarrassai de son chapeau, et nous bavardâmes. Il voulut à toute force voir mes dossiers, car rien ne le laissait indifférent ; il voulut même connaître le nom de mes collègues. Je le satisfis en riant.

— Et celui-là ? fit-il en désignant M. Brunot.

— Celui-là, c'est M. Brunot, le sous-chef, un homme qui se croit spirituel. Il est seul à le croire.

— Bah ! dit Edmond en me menaçant du doigt, je parierais que vous êtes au mieux avec lui.

Il savait fort bien que je n'avais aucun rapport élevé avec ce banal fonctionnaire. Mais pour répondre à sa plaisanterie, je feignis de ne pouvoir me disculper.

Quand il fut parti, je m'approchai de M. Brunot :

— C'était M. Lepelletier, lui glissai-je, M. Edmond Lepelletier, de la maison Melchior et Gallet.

— Ah ! fit M. Brunot.

Je voyais bien, malgré son air indifférent, qu'il mourait d'envie de le mieux connaître.

Mais je ne parle que de moi ; je néglige Edmond. C'est peut être qu'à travers moi, je le retrouve encore. Jamais Edmond ne s'est montré hautain avec moi : il l'aurait pu sans que j'en fusse fâché, — je le sentais d'un niveau tellement supérieur au mien ! Il avait des

rien au sérieux et il a toujours l'air de se moquer de nous : se croit-il supérieur aux autres, parce qu'il est protégé par le Sous-Chef d'Exploitation ? Quant au reste de mes collègues, ils ne valent pas la peine d'être mentionnés : *vulgum pecus*, comme dit Horace.

lumières sur tout, sur tout, je le répète : sciences, politique, théâtre, modes, que sais-je encore ? Je lui disais parfois :

— Je vous envie, mon cher, d'être si savant.

Il souriait et, de la main, semblait écarter ma louange :

— Mais, mon cher ami, c'est vous qui êtes trop modeste.

Bien entendu, je ne l'enviais pas. J'étais heureux qu'il fût plus savant que moi. Et de nous deux, si une occasion se présentait qui montrât sa supériorité (il ne cherchait jamais une telle occasion), c'était moi le plus fier.

Je revois avec plaisir l'étonnement qui le prit, quand il s'aperçut que de mon côté, je n'étais pas sans avoir quelques connaissances. Oh ! je ne me fais pas d'illusions : mes connaissances touchent à un domaine limité ; elles sont presque toutes d'ordre littéraire ; encore les ai-je acquises au hasard. Mais du moins je ne les dois qu'à moi ; je me suis formé moi-même.

— Mais comment ! mais comment ! faisait Edmond. Je n'en reviens pas. Vous étiez né pour devenir écrivain !

Je dus lui expliquer qu'après avoir quitté mon oncle, ma seule distraction avait été la lecture. Que de volumes j'ai dévorés alors ! Le notaire, chez qui j'habitais, avait une bibliothèque bien fournie. Balzac, Dumas, Maupassant, Marc-Aurèle, on y trouvait de tout. La nuit, je prenais un livre, je montais au grenier (pour que mon patron ne vît pas de lumière dans ma chambre) ; l'aube naissante et les premiers cris des animaux me trouvaient exténué, la tête bourdonnante, mais non pas assouvi. Plus tard, au régiment, je complétais mes lectures : ce fut même là que je lus les vers de Lamartine et la correspondance de Racine avec Boileau. Et depuis, je n'ai point cessé d'aller chaque semaine à la

bibliothèque de mon quartier. Le bibliothécaire me connaît bien ; un jour que je venais échanger mes livres, il se tourna vers un gros monsieur, vêtu de noir, à l'air imposant (j'ai su depuis que c'était un conseiller municipal) et dit :

— Voilà mon plus fidèle client.

C'était sans doute un compliment. Je ne sais pourquoi je rougis et me sentis mal à l'aise, comme si l'on m'avait accusé d'un vice.

— Je ne serais pas étonné, me dit une fois Edmond, que vous fussiez poète.

Je me défendis comme un beau diable. Mais Edmond ne voulait pas m'entendre :

— Avouez-le, avouez donc que vous faites des vers.

Eh bien, oui, je fais parfois des vers. Qui n'en fait pas ? Mais je n'ai pas la prétention d'être un poète.¹

— Poète ! continuait Edmond. Voyez donc notre poète !

Et les jours suivants, il ne m'abordait plus que par un :

— Bonjour, monsieur le Poète.

J'ai été blessé, je dois l'avouer. Était-ce bien Edmond qui me parlait ainsi, lui si délicat ? Il ne le faisait pas méchamment ; mais pourquoi prononcer : *poate*, comme si ç'eût été le mot le plus ridicule ? Il est des choses qui nous tiennent trop au cœur, pour que nous ne souffrions pas, si nous les voyons traiter sans précaution. Encore aujourd'hui, la poésie m'apparaît comme un pays merveilleux, en dehors du ciel et de la terre, bien que de l'un et de l'autre il garde le souvenir, la patrie idéale de certaines âmes, qui s'y viennent

1. Encore qu'il ne me semble pas difficile de faire d'aussi bons vers que ceux que je vois imprimés dans une multitude de revues prétentieuses.

retremper parmi des illusions cent fois plus vraies peut-être que l'apparente réalité.

J'ai dit que les paroles d'Edmond m'avaient blessé. Mais les ai-je bien comprises ? Car comment penser qu'il ait voulu me peiner, lui qui s'efforçait toujours de m'être agréable ? Ce fut lui qui me fit aller à l'Opéra, puis au Théâtre Français, puis au Concert Mayol (« Après de nobles distractions, disait-il, un peu de folâtrerie ne messied pas » ; et moi je l'approuvais par une image que j'avais apprise naguère : celle de l'arc qui ne peut toujours rester tendu.) Ce fut aussi Edmond qui me fit connaître les dessous de la politique : jamais je ne me serais imaginé que cette question fût à la fois si simple et si plaisante. Les efforts de mon ami pour m'être agréable étaient tellement apparents que je lui dis un jour :

— Vous savez, mon cher, ce qui m'est le plus agréable, c'est votre propre agrément.

Il semblait embarrassé par mon compliment, et certes je l'avais adressé tout de go ; mais je crois qu'il en fut vraiment touché.

Voici comme nos soirées se déroulaient à l'ordinaire. J'avais, durant le jour, préparé un sujet de conversation. Les premiers instants que nous passions à table, nos propos étaient insignifiants. A nous voir, à nous entendre, on aurait pensé : « Ils sennuient mortellement. » Nous ennuyer, nous ? Mais nous nous ennuyions si peu, que ces instants étaient précisément les plus savoureux. Je savais, j'étais sûr que nous allions soudain nous mettre à parler avec animation, que nous serions tout à nos propos, que nous oublierions le reste de la salle et jusqu'à notre dîner. Je n'avais qu'un mot à dire, et la conversation allait naître. Je jouissais de retenir encore ce mot à part moi. Et quand enfin il était lâché, et que je voyais Edmond écarter son verre, tandis que je faisais de même

du mien, (afin que nos gestes fussent libres), — c'était une minute délicieuse. Se peut-il quelque chose de plus noble que ces échanges d'idées ? Ce ne sont plus deux individus égoïstes qui sont en présence. C'est un homme vis-à-vis de son frère en humanité. Regardez-les : gardent-ils alors leurs défauts habituels ? Sont-ils beaux ? Sont-ils laids ? Ils ne sont ni beaux ni laids, ni vertueux ni coupables. Ce sont deux êtres que la fortune a rapprochés et qui bravent la fortune.

Après le dîner, nous allions faire un tour sur les quais. Pour parler des édifices, des passants, du spectacle unique de ces quartiers pleins de sortilèges, Edmond avait des mots dont chacun était une trouvaille. D'abord je ne me préoccupais que de la figure même de ces mots, de leur son, de leur pittoresque ; puis, derrière le mot, l'idée m'apparaissait, et c'était pour moi un plaisir nouveau ; et derrière cette idée, d'autres idées, furtives et lointaines, se profilait. Je m'émerveillais de cette résonnance que je découvrais en moi et que je n'eusse jamais soupçonnée. Heures délicates et profondes, que j'ai passées ainsi au côté de mon ami... Je ne les voyais pas s'écouler. L'heure de l'adieu venait toujours si vite que j'en étais presque atterré.

— Dix heures ! vous dites : dix heures ?

Nous nous séparions sur une poignée de mains très sobre, car nous évitions toute manifestation de sentimentalité vulgaire. Je revenais chez moi sans penser, portant une exaltation qui trouvait en elle sa propre fin. Je ne me sentais pas en dehors de l'humanité : il me semblait que jamais mieux qu'alors je n'avais compris les hommes. Un de ces soirs-là, je donnai cinq francs à un pauvre que je rencontrai au coin de la rue Sainte-Geneviève : et cinq francs, cela comptait pour mon budget. Je les donnai de bon cœur pourtant : — « Tu n'as pas d'ami », dis-je au mendiant. Je me sentais fixé à la vie, non plus inquiet ni errant comme

avant. Je n'étais plus à la recherche d'un but ; j'étais prisonnier et libre en même temps : J'étais heureux.

Est-ce à dire qu'Edmond et moi nous fussions toujours d'accord ? Que non pas ! Et c'était tant mieux. Les difficultés ne venaient pas d'Edmond, mais de moi. J'ai toujours eu un caractère détestable.

— Mon pauvre ami, me disait Edmond, vous cherchez vous-même à vous torturer.

Rien de plus vrai. J'avais pris l'habitude, pour un oui ou un non, d'écrire à mon ami. Ce n'était d'abord que quelques mots, à propos d'une entrevue. J'avais tant de plaisir à écrire ces lettres, que, pour m'en donner l'occasion, je contremandais exprès un rendez-vous, auquel pourtant je brûlais de venir. Puis mes lettres devinrent plus longues ; j'y repris certaines de nos conversations ; j'y indiquai des idées trop délicates pour que je pusse les exprimer de vive voix. Parfois même je me laissai aller à faire des reproches à mon ami. C'est ainsi que je lui demandai pourquoi il m'accompagnait si rarement jusqu'à ma porte, et pourquoi, s'il lui arrivait de le faire, il me quittait aussitôt, au lieu de rester encore à causer sur le seuil. « Je sens bien, lui écrivais-je, que tout cela est ridicule. Mais c'est que je tiens à notre amitié, et qu'il suffit d'un rien pour me faire croire qu'elle diminue. » Edmond me répondait rarement, et de façon brève. Il n'aimait pas à écrire. Je le comprends bien : il était si occupé ! Et puis c'était une autre nature que moi, voilà tout. Il faut respecter le caractère de chaque homme.

L'année en était à sa plus belle époque. Ce n'était plus le printemps et ce n'était pas encore l'été. Je ne me souviens pas d'avoir connu de mois plus cléments que ceux que je passais alors. Le plus drôle, c'est que j'entendais parfois des gens se plaindre de la pluie

ou du soleil. Que les hommes ont l'âme exigeante ! Pluie ou soleil, est-ce que tout ne nous convient pas également ? Moi je prenais mon plaisir dans la pluie comme dans le soleil. Il pleut : tant mieux ! et c'est encore tant mieux s'il fait beau. Le ciel est toujours beau, et toujours agréable la température, quand nous sommes heureux.

CHAPITRE III

Ce fut dans les premiers jours de juin que notre amitié en vint à son point le plus haut. Et sans doute, ensuite, me dispensa-t-elle des heures précieuses ; mais au cours de ces heures même, il me semblait qu'un élément étranger se mêlait à mon agrément. Elle resta tout aussi pleine qu'avant, mais de qualité moins belle, et plus difficile à supporter. La fortune avait donné un tour à sa roue. Entre mon ami et moi, quelqu'un avait surgi. Comment vais-je parler de cette nouvelle présence ? Comment pourrai-je le faire de sang-froid, alors que chacune des actions qu'il me faut rapporter est devenue, pour ainsi parler, une part de moi-même ?

Edmond et moi, par un accord tacite, nous évitions de parler des femmes et de l'amour. Ce n'est pas que je me laisse guider par la prudence. Mais j'ai horreur de ce qu'on appelle : les conversations de vieux garçons. Je considère l'amour comme un lourd mystère et je n'aime pas à l'entendre salir par des ignorants ou par des fats. Je serai sincère : je n'ai pas beaucoup connu de femmes : une fille de ferme, quand j'étais encore au village ; puis, à la caserne..., — mais non, tout cela est trop bas, tout cela est trop en dehors de moi, pour que j'y tourne mon esprit.

Je me doutais qu'Edmond, jeune et bien fait comme il

l'était, devait avoir plus d'un succès auprès des femmes. Mais je n'éprouvais nulle envie d'en savoir plus long. Ce fut lui-même qui me dit un soir :

— Vous ne me parlez jamais de vos aventures, mon vieux.

Je souris et fis le discret. Mais la gêne m'avait pris : se moquait-il de moi ? Il me taquina encore quelques instants et ce fut tout pour ce jour-là.

Or le jour suivant, au restaurant, il continua :

— Et vos amours, cher ami ?

Je pris encore le parti de rire.

— Je vois bien, dit-il, que je ne vous mets pas en confiance.

Alors il posa sa main sur la mienne et dit :

— Ecoutez : je vais vous donner une preuve de sympathie. Voulez-vous me laisser vous présenter une amie que je connais depuis assez longtemps, et qui serait charmée de vous voir ?

Je ne puis guère expliquer ce qui se passa en moi. Je me doutais, comme je viens de dire, qu'Edmond avait une maîtresse ; cependant il avait toujours vécu avec moi comme s'il n'en avait pas eu. Certes, je n'étais pas jaloux de l'affection qu'il pouvait avoir pour une femme. Dieu merci ! notre amitié était d'essence trop noble pour supporter un sentiment égoïste. N'importe : j'étais piqué par ses paroles. Mais d'autre part elles constituaient une telle marque d'amitié, que je ne pouvais m'empêcher de lui en être reconnaissant.

Je me fis donc un peu prier. Je dis que je les gênerais, à coup sûr, lui et son amie, et qu'à coup sûr, celle-ci n'avait aucun désir de me voir.

— Vous ne connaissez pas Simone, fit Edmond. Depuis que je lui ai parlé de vous, elle me demande chaque jour de vous amener à la maison.

Chaque jour ? A la maison ? Ils se voyaient donc tous les jours ? Ils habitaient donc ensemble ? La

curiosité me fit céder : je promis de venir prochainement saluer M^{lle} Simone¹.

— Prochainement ! Mais c'est aujourd'hui même que vous allez m'accompagner. Voyez-vous le gros paresseux ! Il faut qu'on se mette à genoux devant lui. Croyez-vous donc que Simone vous mangera ? Je veux que vous me donniez votre avis sur elle.

J'étais au supplice. Aller, de but en blanc, chez une femme que, la veille encore, je ne connaissais pas (et quelle femme ! l'amie d'Edmond !), c'était plus que je n'en pouvais imaginer. Je dis, en essayant de bouffonner, que sans doute M^{lle} Simone ne me mangerait pas, mais que néanmoins... Il prit mon bras et m'entraîna.

Je remarquai avec plaisir que nous ne nous dirigions pas vers sa maison : ils ne vivaient donc pas ensemble. Simone habitait au coin de la rue des Ecoles et de la rue Sainte Geneviève : c'était en face de cette maison, précisément, que, quelques jours auparavant, j'avais donné cinq francs à un pauvre. Je crus voir, dans cette coïncidence, un signe du destin. Tandis que nous montions l'escalier :

— Je connais Simone depuis deux ans, me dit mon ami. C'est une bonne fille.

Il ajouta :

— Et vous savez : je ne suis pas jaloux.

Ce qui me rendit mal à l'aise, car, je le répète, il est certaines idées avec lesquelles je ne comprends pas qu'on puisse plaisanter.

Dans l'escalier, nous rencontrâmes la concierge, qui nous dévisagea d'un air hargneux. Edmond la salua, mais elle marmonna quelques mots qui me parurent plutôt une injure qu'un salut.

1. Fallait-il dire *Madame* ou *Mademoiselle* ? Encore un de mes embarras. *Madame* me semblait plus sérieux, mais *Mademoiselle* plus gracieux.

— Elle n'est pas bien aimable, me chuchota Edmond.

— Elles sont toutes comme ça, fis-je.

Mais j'étais péniblement impressionné¹.

Simone logeait au dernier étage. Edmond frappa. Nous entendîmes un pas pressé ; et, la porte brusquement ouverte, Simone parut, sauta au cou d'Edmond et l'embrassa, en s'écriant :

— C'est toi, mon chéri ! je ne t'attendais pas si tôt.

J'étais resté à l'écart, afin de point gêner leurs effusions. J'aurais voulu être à cent lieues de là. Edmond se dégagea tranquillement des bras de son amie ; puis, me désignant :

— Je t'ai amené mon vieux copain, dit-il ; tu sais bien : Piquet, Piquet dont je t'ai déjà parlé.

La jeune fille me tendit la main et dit :

— Bonsoir, Monsieur.

Je ne sais plus ce que je murmurai. Je me tournai ensuite vers Edmond :

— Eh bien, voilà, lui dis-je. Je vais vous laisser maintenant.

— Ah ! mais non ! Quel sauvage ! Dites plutôt que vous vous ennuyez avec nous ! A-t-on jamais vu ça !

Et il me poussa à l'intérieur de l'appartement.

Modeste appartement que celui-là, bien qu'alors je fusse trop ému pour remarquer sa pauvreté ; (c'était l'appartement d'une femme : cette seule pensée suffisait à le rendre pour moi rare et précieux). Il n'avait que deux pièces : une petite cuisine, et une chambre à coucher où nous pénétrâmes.

Nous nous assimes ; ils voulurent absolument me laisser l'unique fauteuil de la pièce ; — ne comprenaient-ils pas que leur politesse m'accablait ?

1. J'ai revu plus d'une fois cette concierge du n° 25 bis de la rue des Ecoles. C'est une hypocrite et une chipie. Elle avait de fausses clés pour pénétrer chez tous ses locataires.

— Je vais vous faire du thé, dit Simone, qui donna un dernier baiser à son ami, courut à la cuisine, revint en fredonnant, et le tout avec tant de vivacité que je me croyais le jouet d'un rêve.

Jusqu'alors j'avais à peine osé lever les yeux sur elle. Je me risquai enfin à la regarder furtivement. Quand je songe à cette première rencontre, ce qui me surprend toujours, c'est la déception que me causa Simone. J'avais pensé que l'amie d'Edmond devait être une grande et belle femme, aux traits réguliers et à la noble démarche. Et j'apercevais une jeune fille qui n'était pas plus grande que moi, (ce fut ma première constatation : « Elle n'est pas plus grande que moi », me répétais-je), vêtue comme une ouvrière, et qui ne me paraissait même pas jolie. Pas jolie, l'amie d'Edmond !

Elle était maigre, brune et trop fardée. Elle devait avoir 24 ou 25 ans. Sa voix même n'était pas agréable : elle manquait d'harmonie, elle était trop faible ou trop perçante. Ses yeux ...mais ses yeux, je sais bien que je n'ai jamais osé fixer les miens sur eux ; les yeux d'une femme me paraissent si intimes, que j'aurais honte de vouloir surprendre leur secret. Parfois j'ai vu Simone rêveuse, le visage immobile, les lèvres serrées ; il me semblait alors que ses yeux avaient une profondeur et une tristesse merveilleuses. Mais le plus souvent elle était tout entière à l'instant présent, elle était un rire, une plaisanterie, une chanson, une gambade ; et son regard lui-même ne révélait rien d'autre.

Les minutes passèrent. Je m'habituais peu à peu à Simone. J'allai même jusqu'à lui adresser la parole. Est-ce que je me trompe ? il me semble que j'étais devenu content qu'elle ne fût pas très jolie. J'appris qu'elle travaillait dans une maison de modes, et cet humble métier la rapprocha encore de moi. A présent

je la regardais avec bienveillance. « C'est la maîtresse d'Edmond », me disais-je ; je me le disais tranquillement. Quand elle s'approchait de mon ami, qu'elle lui caressait les cheveux ou qu'elle se posait sur ses genoux, je ne me sentais plus gêné. Gêné, je l'étais encore pourtant, et je le fus toujours, à vrai dire, quand je les voyais s'embrasser. Il me semble qu'Edmond aurait dû comprendre que certaines attitudes s'accommodaient mal au respect que j'avais pour lui et qui est inséparable de la véritable amitié.

Quand, vers onze heures, je quittai mes deux hôtes, ils me firent promettre de revenir les voir. Pour me le demander, Simone prit une pose si gracieuse (elle s'appuyait au bras d'Edmond et penchait un peu la tête : mi-bouderie, mi-supplication enfantine), que je promis tout ce qu'elle voulut.

Dans la rue, je marchais à pas hardis. S'il faut donner un nom au sentiment qui m'agitait, je crois bien que c'est celui de fierté. Les gens que je rencontrais pouvaient faire sur moi toute les suppositions qu'il leur plairait : je ne songeais certes pas à m'en inquiéter. Mais parfaitement, Monsieur, je viens de passer deux heures avec une femme, avec une jeune fille plutôt, ce qui est plus gracieux ! Et cette jeune fille m'a servi du thé, et nous avons bavardé ensemble, et j'irai la revoir un de ces jours. C'est tout naturel.

Tandis que je me déshabillais, je songeai un instant à ce que faisaient alors Edmond et sa maîtresse. (Je note ce détail, parce que je ne veux me cacher aucun de mes sentiments, fût-il mauvais). Mais je rejetai vite cette idée. Je ne suis pas un *voyeur*, moi, grâce au ciel. J'ai l'esprit honnête et je sais comprendre le monde.

Quand je fus dans mon lit, j'essayai de donner une conclusion à cette journée. Je revis la grâce à la fois puérile et apprêtée de la jeune fille, (car depuis que j'avais quitté Simone, je sentais vivement de

quel charme elle était parée) ; puis j'évoquai, en face d'une si aimable légèreté, la noble image d'Edmond. « Eh bien quoi ! me dis-je ; jusqu'ici j'avais un ami. J'en aurai deux à présent. » Je m'endormis assez tard.

— Elle vous trouve gentil, me dit Edmond le jour suivant.

Je souris d'un air blasé. Mais comme j'attendais ardemment cette parole ! Je répondis à mon ami que je *la* trouvais tout à fait charmante, et je le félicitai d'aimer une jeune fille aussi estimable que M^{lle} Simone.

— Oui, fit Edmond. Je crois qu'elle m'aime beaucoup.

Je revis régulièrement Simone. J'étais l'ami de la maison. Un jour la jeune fille m'appela : son ange gardien ; j'en fus plus touché que je ne le montrai. Je lui apportais parfois des fleurs ; c'étaient d'humbles bouquets : mais l'intention ne fait-elle pas tout ? Ce fut aussi à Simone que je donnai mon petit livre illustré sur le Japon ; j'eus quelque peine à m'en séparer, (je l'avais depuis huit ans), mais j'en fus largement payé par les rires et les cris de surprise que poussait la jeune fille, tandis qu'elle en regardait les images. Les bonnes histoires que j'apprenais à mon bureau, j'attendais maintenant, pour les répéter, que Simone fût là¹.

— Simone était un peu souffrante hier, me disait Edmond au restaurant.

Et le lendemain, dès que je le voyais :

— Simone va-t-elle mieux ? demandais-je.

Elle allait mieux, heureusement ; Edmond ne devenait pas quelle journée inquiète ce malaise m'avait fait passer.

C'est que je m'étais rapidement attaché à Simone.

1. Histoire de Sarah Bernhardt ; histoire des deux Juifs sur un bateau, etc. — Ce fut à la même époque que j'offris un porte-cigarettes à Edmond. Avec quelle simplicité il sut me remercier !

N'était-elle pas l'amie d'Edmond ? Il était de mon devoir de lui vouer une respectueuse affection. Je dois reconnaître que peu de devoirs me parurent plus aisés que celui-là.

J'introduisais, dans mon attitude envers Simone, une nuance d'amicale protection. Cependant je n'aurais pas voulu que l'on confondît cette attitude avec un air paternel ; et quand, un jour que par badinage j'avais dit à Simone : « — Ma chère enfant », elle me répondit : « — Mon cher grand-père ! » je me sentis un peu piqué.

J'appelais Edmond et Simone ; le petit ménage. On me consultait sur toutes les distractions. C'était à moi qu'on demandait s'il ferait beau ou non ; en effet, au départ d'une de nos promenades, j'avais conseillé à Simone de prendre un parapluie ; elle ne m'écouta pas et mal lui en prit : la pluie tomba et nous trempa comme une soupe. Depuis lors Simone me créa son astronome ; elle disait parfois *astrologue*, mais ce n'en était que plus charmant. Avait-elle besoin de science, la pauvre enfant ? Pour moi j'ai toujours considéré — oh ! avec respect, mais comment dirai-je ? avec un respect légèrement ironique : les femmes qui travaillent aux écritures et qui font les bas bleus.

Mon estime pour Simone augmentait chaque jour. C'était un de mes plus grands plaisirs, que de découvrir en elle des qualités nouvelles. Je suis gauche et d'esprit un peu rigide : c'est pourquoi je n'avais pas apprécié à sa juste mesure l'intelligence délicate de Simone. Je me rendis bientôt compte que le moindre de ses gestes, si machinal, si vide qu'il parût d'abord, contenait souvent plus d'humanité que maints livres savants. D'ailleurs, pour qu'Edmond l'eût choisie comme amie, il fallait qu'elle eût une véritable personnalité.

Les dimanches, mes amis et moi, nous allions nous

promener à travers la banlieue. Chatou, Verrières ¹, La Varenne, Gournay, et Cernay où nous nous perdîmes en cherchant des cascades : tous ces noms qui jusqu'alors n'avaient pour moi aucun sens, comme ils me semblent vivants, aujourd'hui, et comme ils parlent à mon cœur une langue pour laquelle il comprend tardivement qu'il était né ! Je ne veux pas réveiller en moi des souvenirs trop précis : ils ne sauraient que trop bien m'émouvoir. Nous dînions dans les guinguettes éclatantes de rires et de soleil ; nous ramions sur le même canot et Simone trempait ses mains dans l'eau tiède, prenait des mines de reine quand nous passions près d'autres barques, ou parfois, s'embrouillant dans les ficelles du gouvernail, lançait brusquement notre canot dans les herbes du rivage. Et dans les bois, nous nous promenions jusqu'à tomber de fatigue ; Simone marchait entre Edmond et moi ; elle se suspendait à nos bras, cherchant à nous faire tomber et riant des regards curieux dont on nous examinait. Encore une de mes joies : ces regards des passants. Je savais bien que les passants associaient Edmond et Simone dans leur pensée, et que je n'étais jamais pour eux que le compagnon de ce beau couple. Mais j'avais le cœur assez bien placé pour m'énorgueillir du succès de mes amis. Je le désirais, ce succès ; je faisais mon possible pour le provoquer. Et quand, dans un bal musette, Edmond et son amie dansèrent avec tant de souplesse et d'ardeur que, dans toute la salle, on les applaudit, je les défie d'avoir été plus heureux que je ne fus.

Si j'écrivais avec ordre, j'aurais dit depuis longtemps de quelle sensibilité Simone était douée. Le moindre

1. C'est pour aller à Verrières que j'avais acheté ma chemise rose. Je la guignais depuis des mois à l'étalage de la *Samaritaine*. Et quand enfin je l'eus achetée, voilà que je n'osais pas la mettre. Elle était si rose ! Mais Simone, dès qu'elle la vit, me dit qu'elle me rajeunissait. Malheureusement elle a déteint au lavage.

incident éveillait en elle une réaction : tristesse ou joie. Elle riait aux éclats ; dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que son front se plissait, sa bouche se fermait, elle semblait pour jamais vouée à la mélancolie. J'admirais cette incroyable agilité de sentiments, devant laquelle je restais confus et pataud ; je me sentais auprès de Simone comme un vieux saule pleureur à côté d'un roseau. Simone était naturellement portée à la pitié, et je ne la vis jamais passer auprès d'un mendiant sans lui faire une légère aumône (sauf un jour, pourtant, où un infirme s'était soudain dressé devant nous ; il était si laid que Simone en eut peur et détourna la tête, — geste bien naturel chez une jeune fille aussi délicate que Simone). Je l'ai vue pleurer parfois en chantant une romance ; que d'autres que moi l'en méprisent, qui l'admireraient si elle avait répandu ces larmes à la lecture de Pascal. J'estime que cette romance tenait lieu pour elle des *Pensées*. Car si l'on juge de la qualité des larmes d'après celle de l'œuvre qui les fait verser, supposez un être cent fois mieux doué que Pascal : dans les *Pensées* elles-mêmes, peut-être ne verrait-il qu'une simple romance, à peine moins risible que celle de Simone.

Encore un souvenir, et j'en aurai fini, hélas ! avec cette belle époque. J'avais, par jeu, invité Simone à venir me voir. Et voilà qu'elle me prit au mot et me dit que, le lendemain, elle me rendrait visite en compagnie d'Edmond. Edmond et Simone chez moi ! je fus bouleversé. Ma chambre est petite et pauvre : juste la place pour un lit, une commode-toilette et deux chaises. Je fis contre mauvaise fortune bon cœur. J'achetai des fleurs ; je nettoyai les vitres et les barreaux des chaises ; je fis même l'emplette d'une petite bouteille de Porto, car je ne pouvais songer à acquérir un nécessaire à thé. Et quand tout fut prêt, j'attendis.

J'ai bien cru que j'aurais attendu vainement. Edmond et Simone arrivèrent à dix heures du soir, au moment où je n'espérais plus les voir venir. Ils avaient, paraît-il, rencontré un ami. (Un ami ? pouvaient-ils avoir rencontré un ami, quand moi, qui étais aussi, n'est-ce pas, une sorte d'ami, je les attendais depuis deux heures !)

A peine Simone fut-elle entrée :

— Comme c'est gentil, chez vous ! s'écria-t-elle.

C'étaient précisément les mots que je souhaitais. Mais à présent ils me déplaisaient. Eh ! non, ce n'était pas gentil. C'était pauvre. C'était maussade. Mais c'était la demeure d'un ami, comprenez-vous, d'un véritable ami. (Pas un de ces amis qu'on rencontre au hasard des rues).

Puis comme je m'apprêtais à leur offrir le fameux Porto :

— Du Porto ? gémit la jeune fille. Moi qui ne peux le souffrir ! Non, en vérité, merci. D'ailleurs j'ai beaucoup bu au café.

Donc, ils avaient été au café, tandis que je guettais leur venue ! Donc, ils avaient été au café en compagnie de cet ami, de ce charmant ami, d'un de ces amis dont on ne peut se séparer !

Et pourtant la soirée qui commençait si mal s'acheva à ravir. Edmond se mit à parler d'une grève d'ouvriers, qui sévissait alors, et de là, passant à des idées générales, il se laissa entraîner à des paroles de la plus belle élévation.

— Chaque homme, dit-il à peu près, (mais je ne peux que déformer son langage) n'est qu'un rouage dans le vaste mécanisme d'une nation. Cet homme a-t-il le droit de s'insurger ? C'est toute la question de l'intérêt personnel qui est en jeu.

De telles paroles m'émurent profondément.

— Non, lui dis-je, un homme n'a pas le droit de s'insurger. Il doit accomplir cet humble rôle de rouage, qui lui fut assigné par le sort.

— Mais, reprit Edmond, doit-il l'accomplir jusqu'au sacrifice de soi-même ?

— Parbleu ! fis-je, d'un ton si assuré que nous partîmes à rire, bien que, j'en prends le ciel à témoin, je n'eusse pas eu l'intention de plaisanter.

Ce fut alors qu'Edmond, fixant sur moi un regard plein de malice, me demanda :

— Et s'il sait què son sacrifice sera vain, dites-moi, que doit-il faire ?

Je cherchai longtemps une réponse et murmurai enfin :

— Mais peut-être que chez certaines âmes très nobles, le sacrifice porte en soi..., aidez-moi donc... eh bien oui : peut-être que le sacrifice est à soi-même son but et sa raison d'être.

J'avais honte de ces paroles trop savantes, mais j'étais troublé jusqu'aux larmes.

— Diantre, fit Edmond en me frappant sur l'épaule, quelle grandeur d'âme !

Mais je savais bien que je n'avais fait qu'exprimer sa propre pensée et sans doute son propre idéal : aussi m'étais-je permis de dire : « Chez certaines âmes très nobles. »

Ce fut Simone qui changea le cours de mon émotion ; elle dit en nous présentant un verre de Porto :

— J'accomplis mon petit rôle de rouage... Et je me sacrifie, poursuivit-elle en s'en versant quelques gouttes.

Et quand elle eut bu, elle s'écria :

— Mais ce Porto est excellent ! Etais-je sotte de n'en pas vouloir !

Elle en but encore à deux reprises ; puis, s'asseyant sur mon lit, elle nous chanta des couplets qu'elle avait entendus à l'atelier.

Instants charmants ! Sans doute ils étaient moins

paisibles qu'au temps où je ne connaissais encore qu'Edmond. De quelle joie pourtant n'étais-je pas comblé ! Maintenant ce n'est plus de joie qu'il me reste à parler. Mais avant d'aborder la partie la plus pénible de ma confession, je veux me retourner vers ces heureux souvenirs. Comme ils sont venus aisément sous ma plume ! Comme ils s'empressaient ! Comme ils demandaient à revivre ! Ils sont rares dans ma vie, ces souvenirs de bonheur, ils sont perdus au milieu de jours sans couleur ; et si je les évoque aujourd'hui, c'est que la solitude et la misère se sont appesanties sur moi. Pourtant, qu'il me soit encore donné d'être heureux, je bénirai ma misère, parce qu'elle m'aura fait comprendre le prix et le goût unique du bonheur.

CHAPITRE IV

Je n'ai jusqu'ici parlé d'Edmond qu'ainsi que je l'eusse fait naguère encore, alors que je ne soupçonnais pas qu'il pût offrir à mes yeux une autre image que celle qui m'était familière. Et maintenant que c'est un autre visage qu'il me faut évoquer, j'hésite, je recule, je voudrais me refuser à corriger l'image idéale qui subsiste en moi, de celui qui fut mon ami. — Par quoi d'ailleurs la corrigerais-je ? Par des paroles dont je ne sais plus si je les ai entendues, par des faits que peut-être je n'ai pas su comprendre. Mais trop douloureuse est mon incertitude à votre égard, Edmond, pour que je ne tente pas d'en sortir enfin. Je rapporterai tout : actions, paroles, soupçons, remords ; et puisse votre image, pour ma honte et pour ma joie, sortir de là aussi belle qu'elle m'apparût jamais.

Plus d'une fois déjà, la conduite de mon ami m'avait intrigué. Nous vîmes un jour une ouvrière glisser sur le trottoir humide, tomber de tout son long et rester quelques instants comme si elle était évanouie. Dans sa chute une fiole s'était cassée, dont les débris avaient blessé le bras de la pauvre femme. J'allais m'élancer pour la secourir, quand Edmond, me retenant par le bras :

— Regardez donc comme elle est drôle ! dit-il.

Je crus avoir mal entendu. Je le regardai : il souriait.

— Quoi ! m'écriai-je, pouvez-vous songer à vous moquer ?

Mais déjà il se dirigeait lui-même vers la femme, qu'il aida à se relever. Je mis l'incident sur le compte de ces mauvaises pensées, qui traversent même l'esprit des hommes les meilleurs ¹. Car s'il arrivait qu'Edmond plaisantât, c'était toujours avec une réserve, et d'un ton à la fois grave et badin, qui n'appartenaient qu'à lui.

Je dois dire qu'il était souvent rêveur, non pas triste, non pas inquiet, mais ennuyé. Il restait alors silencieux, et moi, l'accablant de questions :

— Avez-vous quelque chagrin, Edmond ? répétais-je.

J'aurais souhaité (voilà bien les hommes !) qu'une grande peine lui fût survenue, afin qu'il me la confiât et que je pusse l'en consoler. Après quelques minutes, il sortait de son rêve, semblait me reconnaître, et me frappait sur l'épaule en disant :

— Cher ami !

Je crois que ce qui le rendait ainsi songeur, c'étaient les grands problèmes de la destinée et de la mort. Un jour que nous étions parvenus au pied de Notre-Dame, il me prit la main et dit d'un air lointain :

— Et quand nous aurons bien vécu, bien mangé, bien dormi... ?

Il ajouta deux autres mots, que je ne veux pas rapporter. Ce jour-là nous restâmes longtemps sans parler, l'esprit tourmenté par les plus nobles préoccupations.

1. Peut-être Edmond avait-il été emporté par son esprit observateur, — quitte à laisser ensuite parler son cœur. J'ai remarqué qu'il avait à l'égard de maints spectacles l'attitude d'un véritable artiste. Pour moi je n'ai jamais su me débarrasser d'un certain prosaïsme. D'ailleurs Edmond était d'une famille des plus honorables. Je crois que son père était huissier près du tribunal de Langres.

J'admirais mon ami de savoir ainsi dominer la vie et promener sur elle un regard clairvoyant.

Mais je m'attarde lâchement à cette époque fortunée, alors que l'instant est passé de parler du bonheur.

Je n'avais pas vu Simone depuis huit jours. C'était anormal. J'attendais chaque soir qu'Edmond me conduisît vers elle, comme à l'ordinaire.

— Simone est en bonne santé ? lui demandai-je.

Il feignit de ne pas entendre ma question. Je la répétei le jour suivant :

— Est-ce que Simone serait malade ?

— Mais non, fit-il négligemment, et il détourna la conversation.

Bien. Très bien. Simone était peut-être occupée. Moi, je ne suis pas de ceux qui cherchent à s'imposer. Je connais les règles du savoir-vivre. Aussi le troisième jour, je résolus de ne rien dire : Edmond parlerait s'il le jugeait bon. J'avais, n'est-ce pas ? satisfait à la plus stricte politesse. Or Edmond, pas plus ce jour-là que les précédents, ne me parla de son amie.

Du coup, je fus inquiet. « Peut-être Edmond ne tient-il plus à ce que je voie Simone aussi souvent qu'autrefois. Je les ai peut-être gênés. Il n'est que trop vrai, qu'avec mon caractère exigeant et capricieux, je suis pour deux amants un triste compagnon. Qui sait ? Je les ai peut-être toujours ennuyés, sans qu'ils aient osé me le dire. Je comprends votre silence, Edmond. Et je vous remercie d'user d'un procédé aussi délicat, pour me faire voir que je vous suis à charge. Cependant, Edmond, cependant quand un homme aime ses amis comme je le fais, quand un homme, autant que moi, est sensible aux nuances, il aurait peut-être convenu — qu'en dites-vous, Edmond ? de ne point lui laisser prendre telle habitude, dont brusquement vous réclamez la fin. »

Je me suis tu pendant quatre jours. J'ai ma fierté ! Le cinquième, je ne pus plus y tenir, je regardai fixement Edmond :

— Vous m'affirmez, lui dis-je, que Simone est en bonne santé ?

Il sourit :

— Mais oui, mon cher.

Ce sourire acheva de m'énerver.

— Vous souriez, Edmond ? Vous souriez ! Soit. Libre à vous de sourire. Je n'ai pas le droit de protester contre votre sourire. Tout être au monde a le droit de sourire. Laissez-moi vous dire pourtant, mon ami, (et pour que je le dise, je dois faire appel à toute mon amitié), laissez-moi vous dire que depuis deux mois, il ne s'est guère passé de jours où je ne sois allé avec vous rendre visite à Simone. Oh ! ne croyez pas que je considère ces visites comme un droit imprescriptible ! Non, non ; je ne suis ni un fat, ni un gêneur, moi. Mais du jour au lendemain, vous changez du tout au tout avec moi. Si je vous parle de Simone, vous ne me répondez pas, ou vous ne répondez que par un monosyllabe. Je ne m'en plains pas, Edmond. Mais laissez-moi vous dire... laissez-moi vous demander ceci, (ceci et ceci seulement) : — Edmond, est-ce que je vous ai offensé ?

J'avoue que j'avais les larmes aux yeux, et que je pus à peine prononcer les derniers mots. Edmond parut ému ; et comme notre diner était achevé :

— Sortons, dit-il.

Nous descendîmes la rue Saint-Jacques. J'avais parlé : il était du devoir d'Edmond de me répondre nettement. Cependant il demeura silencieux. Je le regardai : il avait un air embarrassé, sous lequel je crus deviner une peine profonde. Nous étions arrivés près de l'église Saint-Séverin ; je m'arrêtai, et touchant doucement le bras de mon ami :

— Edmond ! murmurai-je d'un ton de reproche.

Cette fois il parut se détendre et dit brusquement :

— Eh bien, voici : Simone et moi, nous sommes fâchés... Nous sommes tout à fait fâchés.

On m'eût annoncé l'incendie de Notre-Dame, que je n'aurais pas été plus ému que je ne fus. Je ne pouvais rien dire ; je regardais Edmond pour voir s'il plaisantait. Enfin :

— Fâchés ! Vous ? Simone ? Fâchés ?

Il jouissait de mon étonnement.

— Mais c'est impossible, Edmond ! Que s'est-il passé ? Enfin, quoi ?

Voici ce qu'il me dit, et chacun de ses mots augmentait ma stupeur :

— Oui, nous sommes fâchés. Ça vous étonne ? Moi, pas. Depuis quelque temps déjà l'orage était dans l'air. Simone est gentille, c'est entendu ; mais elle ne veut faire qu'à sa guise. Moi, j'ai aussi ma volonté, vous le savez, une volonté sage, une volonté réfléchie, mais une volonté, que diable ! Et m'en laisser imposer par une femme, cela, jamais ! Quand on ne s'entend plus, à quoi bon se voir ? C'est ce que je lui ai dit vendredi. Nous nous étions disputés : elle me reprochait de ne pas m'occuper assez d'elle. Mais, comme je lui ai dit, j'ai déjà suffisamment à faire de m'occuper de moi. La voilà qui se met à pleurer et à gémir : — « Si au moins tu m'aimais. Mais non, tu ne m'as jamais aimée, tu trouves ton plaisir avec moi et puis c'est tout. Il faut que je t'amuse, que je fasse tout ce que tu veux. Tu me traites comme un jouet. Et quand tu auras assez de ce jouet, tu le jetteras. » Vous comprenez, mon cher : elle voudrait que je sois sentimental, que je la dorlote, que je lui fasse des chatteringes, des m'amours. Vous savez ce que je pense de la sentimentalité : c'est la ressource des imbéciles. Un homme de trente ans comme moi, et dans ma situation, ne peut pas faire le pantin avec une gamine. Allons donc ! Et savez-vous

comment elle a conclu, mon vieux ? Non, mais vous imaginez-vous comment elle a eu le toupet de conclure ? Elle m'a dit, la petite pécore : — « Je vais te dire ce que tu es : tu n'es qu'un égoïste, voilà ! » Vous me connaissez, cher ami ; vous êtes mieux à même que quiconque d'apprécier ce que je suis. Je me suis mis à rire, vous comprenez ? Je me suis mis à rire et j'ai fait : — « Ah ! ». Tranquillement, doucement, (d'une façon ironique, bien entendu). — « Ah ! » Ce « Ah ! » -là, mon cher, l'a achevée. J'ai cru qu'elle allait avoir une crise de nerfs. Je vous jure qu'elle n'était pas belle à cet instant (elle n'a d'ailleurs jamais été très belle). Et puis au moment où je m'attendais à la voir éclater, elle est parvenue à se maîtriser, elle a pris une allure paisible (mais je voyais bien qu'elle serrait les poings). Elle a même souri, la comédienne ! Voyez-vous ça ? Et elle m'a demandé : — « En résumé tu es décidé à ne pas changer de conduite envers moi ? » La question ne méritait pas de réponse, hein ? Qu'est-ce que vous auriez répondu ? J'ai détourné la tête, simplement. Mais elle se cramponnait, la mignonne : — « Tu es décidé ? Réponds. Bien décidé ? » Alors j'ai dit, du même air détaché que j'avais fait : — « Ah ! » (vous vous rappelez ?), j'ai dit, pour avoir la paix : — « Mais oui ». Et Simone, du tac au tac : — « C'est bien. Je ne te retiens pas. » J'ai compris ce que cela voulait dire ; j'ai le sens du français, n'est-ce pas ? J'ai pris mon chapeau, et je suis parti. Bonsoir. Tranquillement, je vous prie de le croire, et sans m'en faire.

J'étais égaré ; j'étais atterré ; je ne savais plus où je me trouvais. Que dire ? Que faire ? J'étais placé en présence d'un fait accompli. Mais tout en moi protestait : il était impossible que l'intimité qui nous unissait tous trois fût terminée. Dans ma vie venait de survenir un bouleversement trop grand, pour que je pusse l'accepter.

Il fallait d'abord parer au plus pressé. Un homme souffrait à mon côté : je devais à notre amitié d'essayer d'adoucir cette souffrance. Je pris la main d'Edmond et lui dis :

— Avant tout, mon ami, mon cher ami, soyez sûr que je compatis à votre peine, que j'y compatis de tout mon cœur.

— Ma peine ! fit-il. Quelle peine ?

Stoïquement, le noble garçon s'efforçait sans doute de cacher sa douleur. Je feignis d'entrer dans son jeu et dis :

— Bon ! bon ! Vous avez raison : un homme véritable doit savoir se dominer.

Il se mit à rire :

— Mais je n'ai pas grand effort à faire pour me dominer, je vous assure. Simone est partie : bon voyage ! Ce ne sont pas les femmes qui manquent. D'ailleurs c'est moi qui suis parti, et de mon plein gré. Cette liaison commençait à devenir gênante. Je n'entends pas qu'une femme jette le grappin sur moi.

Je sentais bien que la colère seule le faisait parler. Je voulus l'attendrir et lui dis :

— Vous avez tout à fait raison, Edmond. Mais songez-vous que vous n'êtes pas seul en cause ? Que deviendra Simone ? Elle doit se repentir de cette scène ; elle doit vous appeler, pleurer toutes les larmes de son corps.

— Eh bien ! qu'elle pleure ! J'aime mieux que ce soit elle que moi.

— Edmond !

Il ajouta, comme honteux de ses paroles :

— Mais ne vous tourmentez pas à son sujet. Elle sera vite consolée. Ces filles-là, ce n'est pas sérieux, voyez-vous. Quand j'ai connu la petite, elle jurait qu'elle voulait mourir, parce qu'un jeune homme qu'elle aimait l'avait quittée pour partir soldat. Elle aimait

ce jeune homme depuis deux ans, — et platoniquement, ce qui est le plus drôle, platoniquement, mon cher ! La grande passion, quoi ! Eh bien, huit jours après notre première entrevue, elle qui s'était gardée sage malgré toute sa passion, je la ramenaï chez moi, en sortant du théâtre.

Jusqu'alors, je n'avais jamais cherché à connaître le passé de Simone. Elle était l'amie d'Edmond, cela me suffisait. Puisqu'elle était l'amie d'Edmond, elle n'avait point de passé. A la révélation d'Edmond, je sentis un choc douloureux, un pincement plutôt, et comme une destruction qui se faisait en moi.

— Qu'importe son passé ! fis-je enfin. Elle vous aimait, Edmond.

Il ricana, et je ne puis oublier ses paroles :

— Elle m'aimait, oui, parce que je lui procurais ce qu'elles souhaitent toutes, même les plus prudes. Elle m'aimait comme elle aurait aimé un autre, comme elle est prête à aimer un nouveau, le premier qui se présentera, — vous, si vous le voulez.

— Edmond ! criai-je. Je ne puis supporter que... Oh ! c'est vous, c'est vous qui me parlez ainsi ! vous qui connaissez mon amitié ! vous qui savez que jamais l'ombre d'une offense, d'une possibilité d'offense à votre égard, ne m'est venue !

— Bah ! la belle affaire ! Mais où voyez-vous que vous m'offenseriez en prenant Simone pour maîtresse ? J'en serais content, au contraire. Je crois que vous ne lui déplaisez pas. Ne vous gênez pas, vous savez. La route est libre. Voulez-vous que je vous aide ?

Vivrais-je cent ans que le souvenir de cet affreux discours me resterait. Edmond, à quel jeu cruel vous exerciez-vous ? Vous ne voyiez donc pas comme je souffrais ? Non, ce n'était pas vous qui parliez avec un tel cynisme. J'ai mal entendu vos paroles. J'étais fou. Enfin vous ne saviez donc pas ce que c'est qu'un ami ?

— Adieu, dis-je. Je ne resterai pas plus longtemps à entendre dégrader ainsi le sentiment qui nous liait. Adieu. Puissiez-vous vous repentir. Quelle soirée ! Je voudrais, je voudrais...

Il dut user de force pour me retenir. Et je vis avec un indicible soulagement qu'il avait quitté son air ironique.

— Vous ne m'avez pas compris, mon vieux. Vous n'êtes pas fâché, dites ?

Mais je détournais la tête et me refusais à répondre. Un gamin s'était arrêté auprès de nous et nous observait curieusement.

— Dites-moi que vous n'êtes pas fâché, répétait Edmond. Hein ? voyons, dites-le... puisque je vous le demande ! Voyons, Paul ?...

Fut-ce parce qu'il m'avait appelé par mon prénom, je me sentis touché de son insistance. Mais je ne me départis point de ma froideur en lui disant :

— Oublier cette conversation, je ne sais pas si je le pourrai. Je souhaite du moins que vous puissiez l'oublier vous-même. [Ah ! non, je ne le souhaitais point !]. Vous avez porté atteinte à ce que je considère comme sacré. Vous avez manqué à une femme et à votre ami. J'ignore si notre amitié pourra jamais redevenir ce qu'elle fut, mais sachez bien que je n'essaierai pas de la reprendre, avant que votre désaccord avec Simone ait reçu une solution loyale et humaine.

Mes paroles étaient sévères, je le sais. Elles étaient trop sévères. Mais j'étais moi-même sorti de mon naturel. Il me semblait que je parlais au nom de principes qui nous dépassaient tous deux. Je le dis sans rougir : j'aime les principes, je les vénère et je crois que sans eux le monde ne saurait subsister.

Je sentais qu'Edmond hésitait. Je lui montrai sa violence et sa dureté, indignes d'un cœur comme le sien. Je lui peignis l'état de Simone.

— Je me connais peu en femmes, lui dis-je. Mais je suis convaincu que sous une apparence futile, elles cachent souvent les sentiments les plus profonds.

Je le vis ébranlé et redoublai mes objurgations. Je lui dis qu'en revoyant Simone, il me donnerait la meilleure marque d'amitié. Moi qui m'embarrasse à l'ordinaire dans mes paroles et ne suis à l'aise qu'en écrivant, je sus être assez éloquent pour lui arracher un consentement.

— A tout autre que vous, me dit-il, j'aurais refusé.

— Mais je n'en doute pas, répondis-je non sans superbe.

Je voulais l'entraîner sur le champ auprès de son amie. Mais comme il était fatigué, je n'abusai pas de ma victoire ; et même, pour que leur entrevue fût moins pénible, je lui offris de le précéder, le lendemain, chez Simone, et de tout préparer pour leur réconciliation.

Je ne pus douter de son émotion, et cela me paya de toutes mes peines. Quand il me quitta, il me serra les mains plus longuement qu'il ne faisait de coutume.

— Vous êtes un ami inestimable, fit-il.

Je souris, (c'était la première fois en cette soirée) et lui conseillai de prendre un cachet avant de se coucher, car je craignais pour lui la migraine.

Le jour suivant, vers huit heures du soir, je me rendis chez Simone. Que les femmes sont bizarres ! Celle-ci chantait à tue-tête, (depuis lors, il est vrai, j'ai eu le soupçon qu'elle m'avait vu venir) ; en m'apercevant, elle parut très étonnée et me considéra d'un air hostile, comme si elle eût reporté sur moi le ressentiment qu'elle avait contre Edmond.

J'étais seul avec une femme. Et je ne suis pas hardi, cela, non. Eh bien ! jamais je ne m'étais senti plus à l'aise qu'alors. C'en était même vraiment drôle : je me voyais agir, je m'entendais parler avec tant d'aisance

que, ma parole ! je m'admiraïs. « C'est bien vous, cher M. Piquet, qui faites ainsi l'homme du monde ? »

Je pris une chaise, qu'on ne m'offrait pas. Je parlai du beau temps. On me dit sèchement qu'il pleuvait. Je repartis que la pluie était fort utile, que d'ailleurs le soleil viendrait après la pluie, comme le rire après les larmes. Où diable allais-je chercher tant d'insanité ? On parut d'abord agacé, puis on ne cacha pas sa surprise et l'on finit par m'écouter avec curiosité. Bon, ma petite amie, c'est là que je voulais en venir.

— J'ai vu Edmond hier, dis-je innocemment.

Hou ! quelle voix de crécelle !

— Je vous prie de ne pas me parler de cet individu.

Je mis un doigt à mon gilet, comme fait parfois Edmond, et poursuivis, toujours avec l'air d'un petit Saint Jean :

— Ce pauvre Edmond, (je ne sais pas ce qui lui est arrivé), a l'air bien malheureux.

Cette fois, elle prit garde à mes paroles.

— Vraiment ! fit-elle avec ironie.

Puis, comme si elle se fût repentie d'avoir manifesté son intérêt pour l'ingrat, elle ajouta :

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse !

Ah ! on veut jouer à l'indifférente, Mademoiselle ; on veut se moquer du pauvre confident ! Attendez un peu.

— Je sais bien. (comme me le disait Edmond), que cela ne vous fait rien.

Pas de réponse.

— Dieu merci, ce ne sont pas les hommes qui manquent. Edmond ne doute pas que vous ne trouviez à le remplacer.

Toujours silencieuse ? Et si je lui disais... Mais d'où viennent donc ces mauvais sentiments qui se font jour en nous soudainement ? Quelle folie me traverse ? Est-ce moi qui parle, ce moi qui s'indignait hier des

paroles d'Edmond, ce même moi qui était outragé par ces paroles, est-ce moi que j'entends ajouter :

— Figurez-vous qu'Edmond allait jusqu'à dire, (comme il aime la plaisanterie !), à dire que n'importe qui... que moi, par exemple, (vous allez rire), que moi, oui, hein ! je pourrais prendre sa place auprès de vous ! Ah ! la bonne plaisanterie !

Je n'eus pas plutôt lâché ces mots que je me sentis indigne de vivre. Je les avais dits presque inconsciemment. Et même, que j'aie voulu montrer par là jusqu'où allait la douleur d'Edmond, je ne suis pas sûr du contraire. Il me semble même... — Mais, non pas d'atténuation, pas d'excuses ! Ce fut là un crime : je le vis aussitôt, je le sentis aussitôt. Ce fut là un crime inexpiable.

Si quelque abominable espoir me guidait alors, la mortification que je subis le fit rentrer dans ces obscures régions du cœur, d'où il n'aurait jamais dû sortir. Simone, après un instant où l'étonnement le disputait à la colère, eut un rire si vif, si long et si désordonné, que je la crus presque malade. Quand son rire cessait, elle me regardait et aussitôt se reprenait à rire. Je ne vis d'autre ressource que de l'imiter. Je souris, je tentai de rire, je fis mine de me pâmer, et je répétais :

— La bonne plaisanterie, hein ? Non, mais elle est réussie ! Est-elle réussie, hein, Simone ? Qu'en pensez-vous ? Ça, c'est drôle, ça c'est vraiment drôle, hein ?... Mais... mais qu'avez-vous ? Simone ? Oh ! la petite folle ! Oh ! l'imbécile que je suis ! Je vous ai fait de la peine ! Simone ? Pourquoi pleurez-vous ?

Elle s'était jetée sur le lit et cachait sa tête contre les draps. Je m'approchai d'elle. Je n'osais pas la toucher et répétais son nom, machinalement, comme si ce nom eût été une consolation. Puis j'appuyai la main sur son bras :

— Allons ! Allons ! faisais-je. Il ne faut pas pleurer. Allons, Simone !

Un enfant, je l'aurais embrassé, je lui aurais donné des sous pour acheter des bonbons. J'aurais gravement parlé à un homme. Mais cette jeune fille, ce petit corps mystérieux...

— Simone, voyons, mon amie. Si vous saviez comme vous me faites de la peine.

Ah ! grande bête ! Elle te faisait de la peine ! Et la sienne, est-ce qu'elle ne comptait pas ?

Soudain, au moment où je renonçais à parler, Simone se releva, essuya ses yeux, resta un instant immobile, puis, sans mot dire, reprit l'ouvrage de couture qu'elle avait en mains quand j'étais arrivé.

C'était bien une autre histoire ! Je ne savais plus que devenir. Je fis quelques pas dans la pièce, comme si je méditais profondément. A la vérité, il n'y avait plus rien dans ma tête.

Puis Simone prit son miroir, passa sa houpette à poudre sur son visage et demanda d'une voix neutre :

— Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

Elle parlait : j'étais sauvé. J'approchai ma chaise de la sienne et commençai sur un ton de bonhomie :

— Il m'a tout raconté, car il avait trop de peine pour ne pas se confier à moi.

Je lui décrivis le chagrin d'Edmond. Je lui dis qu'il regrettait amèrement de l'avoir blessée. Je lui dis encore qu'il ne pourrait se pardonner si elle ne lui pardonnait d'abord. Elle hochait la tête, comme si elle ne m'eût pas cru.

— C'est lui qui vous a envoyé ! demanda-t-elle.

— En doutez-vous, Simone ? Il est désespéré de ce qui s'est passé. Je n'ai jamais vu un homme si malheureux que lui depuis qu'il vous a quittée. Il mange à peine, il ne rit plus. Il s'accuse à tout instant d'avoir été méchant envers vous.

Elle me regardait encore d'un air de doute ; elle disait parfois :

— Oui... oui...

comme incrédule à mes paroles et pourtant prête à les admettre. Je voyais bien que peu à peu ces paroles entraient en elle, et que ses traits et son cœur se détendaient. Je conclus :

— Il ne demande qu'à réparer ses torts, Simone. Il vous supplie de lui garder encore votre affection. Il fera tout pour la mériter. Ne vous laisserez-vous pas attendre, mon amie ?

— Ah ! dit-elle, est-ce qu'il est sincère ? Si je lui pardonne, est-ce qu'il ne recommencera pas aussitôt ?

— Lui, recommencer ? Comme vous le connaissez mal ! C'est l'être le plus délicat et le plus aimant qui soit. Mais parfois, n'est-ce pas ? dans sa situation, il a des ennuis. Songez que cette maison Melchior et Gallet a une renommée universelle. Et puis songez un peu à moi : qu'est-ce que je deviendrais si vous restiez fâchés ? Et puis, Simone, laissez-moi ajouter aussi, à moi qui suis votre vieil ami, que vous avez peut-être eu, de votre côté, quelque tout petit tort. Hein ? vous souriez : alors c'est arrangé ? c'est définitivement arrangé ?

— Je verrai, dit-elle.

Mais elle avait tout vu.

Elle me regarda longuement et me dit enfin :

— Vous êtes bon, vous.

Si elle avait su, la chère créature, à quel point j'étais indigne de son éloge ! Je vis que nous allions nous laisser gagner par l'émotion.

— Eh bien ! dis-je, puisque tout est arrangé, ne lui faites pas de reproches, quand il viendra ce soir.

— Ce soir ? il va venir ? Non, non, je ne veux pas. Je ne veux pas vous, m'entendez ? Un autre jour, mais pas ce soir.

— Mais puisque vous lui avez pardonné !

— Pas ce soir, n'insistez pas. Un autre jour : demain, tenez.

Pourtant j'insistai si bien qu'elle se résigna. Coquette Simone : demandait-elle mieux que de se résigner !

Et nous attendîmes Edmond. J'avais épuisé mon bagage ; je ne pouvais plus trouver un mot à dire. Elle reprit son travail ; parfois elle me regardait à la dérobée. Je voyais l'aiguille passer et repasser entre ses doigts : « Il faut être fée, pensais-je, pour ne pas se piquer. » La rumeur apaisée de Paris qui s'endormait montait jusqu'à nous. La chambre était humaine et douce. Il faisait bon. C'était facile de vivre.

Soudain, comme nous entendions des pas dans l'escalier, Simone murmura très vite, les yeux baissés :

— Il faut me pardonner, si j'ai ri tout à l'heure. Ne croyez pas que, si j'ai ri... n'allez pas croire... Non, non, ce n'était pas cela...

Et tandis qu'on frappait à la porte :

— Je n'oublierai jamais votre bonté, dit-elle.

Edmond parut, ôta son chapeau, me serra la main, puis, s'approchant de Simone :

— Bonjour, Simone, fit-il.

Elle dut murmurer :

— Bonjour .

Mais nous ne l'entendîmes pas. Edmond était debout devant elle. Elle était devenue pâle et comme honteuse. Ce fut encore moi qui dénouai la situation :

— Allons, allons, est-ce qu'on fait encore la mauvaise tête ? Embrassez-vous : je ne vous regarde pas.

Alors Edmond se pencha vers elle et leurs bouches se joignirent. Je détournais la tête, mais je crus entendre, venue de Simone, une sorte de plainte. Quand enfin je les regardai, il me sembla que la jeune fille était partagée par un combat ; ses mains tremblaient un peu ; elle parut sur le point de repousser Edmond ;

puis, vaincue, elle se laissa aller de nouveau contre la poitrine de son ami.

Les premiers instants, ils furent encore embarrassés. Mais je sus bien les contraindre à parler. Et si la conversation ne fut pas fort animée, ce soir-là, du moins, je sentais venir l'apaisement.

Simone se leva pour faire du thé. Edmond posa son chapeau sur le lit et me regarda en souriant. Pour moi, considérant le touchant spectacle de deux amants qui se réconcilient et retrouvent leurs anciennes habitudes : « Voilà mon ouvrage », pensais-je, et j'étais content. Cependant un remords restait en moi.

CHAPITRE V

Je ne suis pas expert dans la science de l'amour. J'aurais dû penser qu'un feu, qui s'est une fois éteint, ne saurait reprendre pour longtemps. Mais c'est précisément ce qu'aujourd'hui encore je ne puis admettre. Quoi ! vous avez un être que vous pouvez aimer à votre guise, vous avez un être qui vous aime (quelle merveille !), bref : vous êtes le maître de votre bonheur, — et ce bonheur, vous l'abandonnez ! Mais moi, pour que mon besoin de tendresse soit comblé, pour que je me déclare satisfait et que je ne cherche rien d'autre, c'en est assez d'une parole sincère ou d'un geste affectueux. En vérité je n'en demande pas davantage : j'aurais trop peur de ne pouvoir en supporter davantage. Suis-je donc fait autrement que les autres hommes ?

La réconciliation d'Edmond et de Simone dura peu. Une ou deux fois encore, nous passâmes ensemble des heures agréables. On nous revit à la Varenne et à Meudon. Un dimanche même, nous allâmes jusqu'à Dieppe¹.

1. Le grand vent sur la plage de Dieppe, le vent marin qui, pour un peu, aurait emporté Simone, et l'âcre odeur de sel et de varechs, et la pluie qui nous fouettait, mais nous n'y prêtions nulle attention... mon Dieu, est-ce que tout cela est à jamais perdu ? ... Je marchais derrière mes amis ; s'ils s'étaient retournés, ils auraient vu mes larmes, et je n'aurais point songé à les leur cacher.

Mais une querelle naissait d'un rien. Mes amis marchaient souvent sans mot dire ; ils bâillaient, ils se prétendaient fatigués, ils échangeaient des propos hargneux. C'est en vain que j'essayais de les apaiser ; leur désaccord grandissait chaque jour. Edmond vint de moins en moins chez Simone, et la jeune fille, de son côté, se plaisait à refuser les rendez-vous qu'il lui proposait. Je passais des journées inquiètes, cherchant ardemment comment je pourrais ranimer leur ancien amour. Pour un peu, quand j'entendais leurs disputes, je leur aurais reproché de ne pas songer à moi, — ce qui montre bien mon égoïsme.

Un jour, (c'est un de mes souvenirs les plus pénibles), comme, seul avec Simone, je la grondais légèrement de son humeur et lui reprochais de ne rien faire pour conserver l'amour d'Edmond, elle me regarda d'un air bizarre, sourit et dit :

— Vous aimez beaucoup Edmond, n'est-ce pas ?

La belle question ! Je répondis qu'il était mon ami.

— Et, poursuivit-elle, vous croyez qu'il vous aime beaucoup ?

— Je crois qu'il me rend mon amitié.

Elle resta silencieuse. Emu par d'inquiètes pensées, je la pressai de s'expliquer ; mais elle secoua la tête et répondit :

— Après tout, peut-être avez-vous raison de le croire.

Ce fut tout. Ce soir-là, je la quittai de bonne heure. Ses paroles ne m'avaient qu'à demi satisfait ; et voici que, les analysant, je m'aperçus qu'elles offraient une double entente. Car elles pouvaient vouloir dire : « Vous avez raison de croire qu'il vous aime, car il vous aime peut-être » ; — mais on pouvait comprendre aussi : « Bien qu'il ne vous aime pas, vous avez raison d'entretenir en vous cette illusion. » Je me promis de demander à Simone, le lendemain, le sens qu'elle avait

attaché à ces paroles. Mais en attendant, j'eus beaucoup de mal à m'endormir.

Or le lendemain, je dus subir deux déceptions. Edmond n'était pas au restaurant ; je l'attendis longtemps, j'interrogeai notre garçon : pas d'Edmond. Jusqu'alors il était arrivé une ou deux fois qu'Edmond ne vînt pas dîner avec moi, mais il m'en avait toujours prévenu, en m'exposant les raisons qui le retiendraient. La veille, il ne m'avait, d'aucune manière, fait prévoir une absence. Était-il souffrant ? Je me souvins qu'il avait un air préoccupé et qu'au moment où nous nous étions quittés, il avait paru hésitant, comme s'il eût voulu me faire part d'une nouvelle.

Troublé, je courus chez Simone : mais chez Simone, porte close. Je tentai vainement de me rassurer : « Peut-être ont-ils diné ensemble, ou sont-ils allés en promenade. » Je descendis vers la Seine et m'accoudai au parapet du quai Saint Michel, comme tant de fois je l'avais fait avec Edmond. C'était le même spectacle qu'alors : jeu des lumières dans l'eau sombre, vie mystérieuse des bateaux, couples qui se penchaient sur le fleuve pour confier à ce confident taciturne le secret de leurs baisers ; ce spectacle habituel me faisait mieux sentir ma solitude. La pluie s'était mise à tomber, une pluie d'été fine et douce ; je ne m'en aperçus que lorsqu'un frisson m'eut parcouru, et j'en fus presque joyeux : « Ingrat ami, pensai-je, c'est pour vous que je me laisse ainsi pénétrer par la pluie. » Je souhaitais d'en devenir malade ; je m'imaginais atteint d'un rhume et les dents claquant de fièvre ; Edmond était à mon côté : je ne lui faisais nul reproche, mais il baissait la tête, me préparait des remèdes, et par chacun de ses gestes ou de ses mots, il semblait s'excuser d'être la cause de mon mal.

Je revins près de notre restaurant. Comme je n'osais pas entrer une nouvelle fois, je collai le visage aux

vitres. Quelques clients attardés m'aperçurent ; je m'éloignai rapidement, mais je rôdai encore dans ces parages jusqu'à une heure avancée de la nuit, mû par un persistant espoir de voir soudain apparaître Edmond. Mesurant, par la détresse qui m'étreignait, la place que mes amis occupaient en moi : « Que deviendrais-je, me dis-je, si l'un et l'autre me quittaient ? »

Je m'assis à la terrasse d'un café.

— Monsieur ne veut pas entrer à l'intérieur ? me demanda le garçon. Il y fait plus chaud qu'ici.

— Non, non, m'excusai-je, j'aime beaucoup ces temps humides.

Je ne pouvais pas lui dire que je guettais le passage d'un ami. Je le vis hausser l'épaule. Edmond, mauvais ami, c'était encore pour vous que je me montrais ridicule aux yeux de ce domestique. Et quand il m'apporta ma consommation, il eut soin de m'en dire le prix, comme s'il se fût méfié de moi.

« Edmond, me disais-je, avez-vous vraiment songé à ce titre d'ami, que nous nous sommes librement donné ? Etait-il donc vain dans votre bouche ? N'avait-il d'autre valeur que celle que lui attribue le vulgaire ? Pour moi, quand il m'arrive de penser à la prostitution qu'on en fait aujourd'hui, je ne sais ce qui l'emporte en moi, de l'indignation ou du découragement. Dans les rues, dans les cafés, dans les théâtres, on ne s'aborde que par un *Cher ami* élégant comme les mannequins de cire des coiffeurs. L'homme que vous appelez ainsi, vous ne le connaissez peut-être que de la veille, vous n'avez pour lui nulle affection, vous n'avez même pas le désir de le revoir, — n'importe, un geste au chapeau, un sourire, une poignée de mains et le voilà devenu votre ami. C'est un mot qui change de sens avec l'accent ; un compagnon d'enfance : vous lui donnez un *Cher ami* ému et bien senti. Si c'est un collègue de bureau, vous avez un geste à la fois pompeux et ironique : *Cher Ami !* ;

là-dessus, une plaisanterie, et le tour est joué. Et voyez donc M. Brunot, le sous-chef, quand il parle à un inférieur : deux doigts, c'est tout ce qu'il daigne livrer, et un filet de voix dans un coin de la bouche ; le *Cher ami* est escamoté : l'avez-vous entendu ? En revanche vous sentez une main qui se pose, condescendante, sur votre épaule, et qui s'attarde. — Ah ! j'enrage d'y penser. Des amis : ces gens-là ? Allons donc ! des hypocrites, oui, des marionnettes. Des hypocrites et des marionnettes, parfaitement. J'ai lu jadis la correspondance échangée entre Racine et Boileau. D'une manière générale, je n'aime vraiment ni l'un ni l'autre de ces écrivains, car je les trouve trop compassés. Mais enfin ce n'est pas le talent qui leur manque n'est-ce pas ? Et si une amitié apparaît touchante et noble, c'est bien la leur. Cependant voyez comme ils se parlent : *Mon cher monsieur* par-ci, *Votre humble serviteur* par-là, et d'autres expressions qui toutes témoignent de leur mutuel respect.

« Car il n'est pas d'amitié sans respect, je veux le répéter. Double respect, puisqu'il est fait de l'estime qu'on a pour son ami, et de la vénération où l'on doit tenir l'idée même d'amitié. Croit-on qu'une amitié véritable soit monnaie courante ? Je tiens qu'une telle amitié est un des exploits les plus difficiles à accomplir. Et c'est parce qu'elle se rencontre rarement, qu'elle a le droit d'être exigeante.

« Qu'on m'accuse si l'on veut, de radoter. Je sens bien que je suis ridicule, mais qu'importe ! Et c'est entendu : moi qui parle ainsi, je suis le dernier des amis, et, ce que je réclame des autres, je n'en fournis pas la centième partie. Mais n'y aurait-il jamais eu de vrais amis, que je croirais encore à l'amitié, et que je me plaindrais encore qu'on ne s'efforçât pas d'y atteindre. »

Telles étaient les pensées auxquelles je m'aban-

donnais, ce soir humide de septembre. Mon exaltation dura peu ; le garçon vint me prévenir que le café fermait ; comme je ne me sentais pas encore le courage de rentrer chez moi, je me mis à faire les cent pas sur le trottoir.

Et soudain les paroles que Simone m'avait adressées, la veille, me revinrent à l'esprit. Elles me frappèrent si cruellement, que je dus m'asseoir sur un banc. Il me semblait qu'une déchirure s'était faite en moi. Je me sentais devenir lucide, — au prix de quelle torture, hélas !

J'avais accepté, je l'ai dit, l'amitié d'Edmond comme la chose du monde la plus naturelle. C'était un bien qui m'était dû. Il était à moi, puisque je l'avais toujours attendu. Pauvre sot, jamais je ne m'étais demandé par quel précieux côté je pouvais offrir quelque attrait à mon ami. Une inconcevable fatuité m'avait fermé les yeux. Pourquoi ne m'aurait-on pas aimé, puisque j'aimais !

Ce jour-là, je me considérai sans indulgence. Je me rendis compte de ma médiocrité, de mes tares physiques et morales ; et je fus effrayé de mon image. Cher petit employé aux écritures de la Compagnie d'Orléans, cher petit bout d'homme aux yeux trop clairs et à la grosse moustache, es-tu allé jusqu'à penser qu'un Edmond pût t'aimer ! En vérité, tu as dépassé les bornes du ridicule ; une petite chambre à Charenton, c'est tout ce qui te convient.

Pourtant, si Edmond n'avait pour moi nulle affection, qu'est-ce qui le poussait donc à me supporter, plus même : à rechercher ma compagnie et à m'introduire dans son intérieur ?

J'étais assis en face du théâtre de Cluny. Depuis longtemps le spectacle était terminé et les derniers spectateurs avaient regagné leur logis ; je les avais vus partir, riant et causant par groupes. Le boulevard

était maintenant désert. Un chauffeur somnolait dans son auto. La pluie avait cessé ; mais une grande fraîcheur restait dans l'air.

— Eh ! l'homme ! fit derrière moi un agent, que je n'avais pas entendu venir. Ça ne va donc pas ?

— Mais si, mais si, répondis-je. On prend le frais.

Je revins chez moi. La fièvre me faisait trembler et j'avais un grand mal de tête. « Je vais être malade, pensais-je ; tant mieux ! ». Pauvre feinte : j'ai toujours redouté la maladie, et j'ai aussi peur qu'un enfant d'une écorchure.

Je voudrais arrêter ici mon histoire. Si je songe aux événements qui suivirent, il me semble qu'ils ne se sont jamais déroulés ailleurs qu'en mon imagination. Peut-être la fièvre qui ne m'a pas quitté depuis lors a-t-elle défiguré à mes yeux les êtres et les événements. Par instants, tandis que j'écris, je jurerais, pour un peu, que la folie est entrée en moi, et le plus douloureux, c'est que je ne saurais dire quand elle commença de m'égarer. Mais quand je n'aurais été que la proie d'un rêve de démence, qu'importerait ! puisque de ce rêve, je n'ai pas moins souffert que de la réalité la plus vraie.

Je ne sais comment je pus rester au bureau pendant l'interminable journée du lendemain. Je ne tenais plus en place, je bavardais, je fumais, j'allais aux lavabos.

— Vous êtes bien agité, aujourd'hui, me dit M. Brunot.

Cet individu aurait pu se mêler de ce qui le regardait. Et le soir, quand je partis en même temps que mes collègues, et qu'il s'écria :

— Oh ! oh ! Comme on est pressé !

il aurait pu estimer que les sept ans au cours desquels j'étais régulièrement sorti le dernier du bureau, me

donnaient le droit de partir un jour à l'heure commune. Mais assez parlé de ce fonctionnaire.

Fus-je encore déçu quand je vis que, pas plus que la veille, Edmond n'était au restaurant ? A peine, car je m'attendais au pire. Je mangeai du bout des lèvres. Gustave, le garçon, me servait en silence : il comprenait la gravité de la situation. Gustave n'est pas un de ces garçons égoïstes comme on en voit tant ; il connaît ses clients ; il est envers eux respectueux et familier à la fois. Il n'admet un nouveau client, que s'il l'a jugé digne de sa clientèle habituelle ; les étudiants, les ouvriers trop mal mis, les gens tapageurs, il sait les écarter, soit qu'il néglige de les servir, ou qu'il leur serve les plus mauvais plats. Mais en échange de ses bons soins, il exige une sorte de fidélité ; jamais je n'ai dîné ailleurs sans l'avoir prévenu de mon absence. Ce jour-là, je vis bien qu'il était froissé du manque d'égards de mon ami.

Simone aussi, j'avais perdu l'espoir de la voir. J'avais admis mon complet abandon. Si je me dirigeai vers la maison de la jeune fille, ce ne fut guère que par acquit de conscience et pour me bien prouver mon dénuement. Je me le disais, du moins.

Mais l'instant où Simone, où Simone elle-même, vint m'ouvrir et fut devant moi, (je la voyais, je pouvais lui parler), — quel trouble soudain ! quelle métamorphose ! Etait-ce de la joie ? pourtant j'étais près de pleurer. J'étouffais. Je ne parvenais même pas à desserrer les dents. Je la distinguais à peine. Je savais seulement qu'elle était là.

Elle me fit entrer. Elle me fit asseoir. J'obéissais machinalement. Ce ne fut qu'après une ou deux minutes de silence que je remarquai ses traits tendus et l'effort qu'elle faisait pour paraître calme.

— Edmond ? lui demandai-je.

Elle haussa l'épaule, prit une cigarette et l'alluma.

Comme je restais à la considérer, fixé sur la chaise, mon chapeau d'une main, ma canne de l'autre, elle me tendit une lettre, où je reconnus aussitôt l'écriture d'Edmond. J'hésitais à la lire ; je ne sais quelle stupeur m'avait pris.

— Lisez donc, fit-elle.

Elle ajouta d'une voix méchante :

— *Elle* ne contient pas de secrets.

Voici cette lettre, telle que je puis me la rappeler :

Ma chère amie,

Comme je te l'avais annoncé, je pars. Celà t'est égal : c'est pourquoi je n'éprouve aucun regret de partir. Notre liaison a fait son temps, plus que son temps, même, — c'est ce qui a amené nos disputes. Je te souhaite d'être heureuse : cela ne te sera pas difficile, car je crois que tu n'es guère capable d'attachement sérieux (la preuve en est ce fameux amour idéal que tu as si bien planté là dès que tu m'eus rencontré)... Je vais passer mes vacances en province. Ne cherche pas à m'écrire. D'ailleurs, pour ne te rien cacher, je te dirai que je vais sans doute m'y marier ; mes parents m'ont écrit qu'ils avaient trouvé une jeune fille qui me convenait. Encore une fois, je sais bien que tu t'en soucies peu : aussi, si jamais nous nous rencontrons, quand je serai revenu à Paris, et que tu me vois à côté de ma femme, j'espère que nous saurons nous tenir. De mon côté, je te rends toute ta liberté, bien entendu. Et maintenant, disons-nous au revoir et ne nous gardons pas rancune. Je reste ton bien dévoué :

E. LEPELLETIER.

N.-B. — Songe donc un peu à ce que je t'ai dit à propos de ce brave Piquet. — Maintenant, pour ce que tu me demandais, je te répète : mille regrets. Je ne gagne

pas des milles et des cents, et d'ailleurs je ne suis pas de ceux qui entretiennent une femme.

Comment dépeindre l'état dans lequel je lus cette lettre ! J'étais hébété ; je la reprenais ; j'y cherchais un sens caché ; je refusais de croire aux mots. Mais le sentiment qui d'abord me prit avec le plus de violence, (encore une preuve de mon égoïsme), ce fut l'indignation à la pensée qu'Edmond était parti sans m'avoir prévenu, qu'Edmond était en province, qu'Edmond allait se marier, sans que j'en eusse rien su.

Puis j'eus honte de ne songer qu'à moi :

— Ma pauvre, pauvre Simone ! murmurai-je.

— De quoi me plaignez-vous ? fit-elle. Me voilà bien débarrassée.

C'étaient à peu près les mots qu'avait prononcés Edmond, lors de sa première brouille avec la jeune fille. Paroles abominables ! je crois qu'elles m'accablèrent plus que tout le reste. Mon Dieu, ces gens ne s'aimaient donc pas ! mais comment étaient-ils faits ? Je perdais la tête.

— Tout n'est peut-être pas perdu, hasardai-je. J'écirai à Edmond.

— Ah non ! hein ! non ! cria Simone. Mêlez-vous enfin de vos affaires et laissez-moi tranquille. Vous m'obligerez à vous dire des mots désagréables.

Elle eut à peine parlé, qu'elle sembla se repentir de sa violence :

— Pourquoi me mettez-vous en colère ? dit-elle d'un ton plus calme. Je vous en prie : ne me parlez plus de cet homme. N-i-ni, c'est fini. Je l'ai assez longtemps supporté. Il croyait me tenir ; il espérait que je ne pourrais pas vivre sans lui. C'est ce que nous verrons. Il peut bien se marier avec sa petite dinde de province : ce n'est pas moi qui le retiendrai. La pauvre fille ! je la plains. Un homme comme celui-là, il n'y a pas

plus bel égoïste. Il ne vous a même pas annoncé son départ, n'est-ce pas ?

— Il m'a peut-être écrit, répondis-je, et la lettre m'attend chez moi.

Elle continua :

— Est-ce que je ne vous avais pas prévenu ? Mais non, vous ne vouliez pas me croire. C'était un saint, à vous entendre. Mon pauvre ami, vous êtes crédule jusqu'à la bêtise. Je ne le dis pas méchamment, mais c'est vrai. Des hommes comme vous, on n'en trouve plus.

— Simone, fis-je, tremblant de ce qu'elle allait dire, pourquoi médire d'un absent ?

— Ah ! vraiment, il ne se gênait pas, lui, pour dire du mal de vous. Que de fois il s'est gaussé de vous ! Il vous imitait, il me rapportait vos conversations avec le garçon du restaurant. Je l'entends encore : — « Un beau temps, Gustave, (il se frottait les mains, comme vous faites souvent). La maturité des fruits devient de plus en plus prononcée... » Mais vous ne voyiez donc pas clair ? Jobard, va !

Quel écroulement en moi ! Aujourd'hui encore où je rapporte ces paroles, quelle torture de les rapporter ¹ !

Simone se tut et nous demeurâmes longtemps silencieux. Je demandai enfin :

— Qu'allez-vous faire, Simone ?

— Moi ? oh ! continuer à vivre. Vous croyez peut-être que je vais me jeter dans la Seine. Je ne suis plus une gamine. Autrefois j'aurais pris l'affaire au tragique. Mais pour cet homme, non !

Tandis qu'elle parlait, son visage était enflammé et je crus voir des larmes couler sur ses joues ; mais, par orgueil, elle redressait la tête et se refusait à sécher ses larmes.

— Simone, dis-je, pourquoi cacher votre peine ?

1. Bien que je croie que la colère ait fait mentir la jeune fille.

— Mais je n'ai aucune peine, je vous le répète. Vous me ferez mourir, avec votre pitié. Ou si j'ai de la peine, ce n'est pas à cause de lui. Je ne l'ai jamais aimé, lui, vous m'entendez ? Jamais il n'a cherché à me comprendre. Il me croyait trop honorée d'avoir passé une nuit avec lui. Je ne le sentais pas près de moi, comprenez-vous ? Il croyait qu'un baiser, c'en était assez pour me satisfaire. Il croyait que je ne désirais que... vous me comprenez ? Je parle crûment, mais aussi je m'étonne de ne pas m'être révoltée plus tôt. Lui, voulez-vous que je vous dise ce que c'était ? C'était un sale individu, là. D'abord il ne m'a prise que parce qu'il voyait que j'en aimais un autre. Que de fois il m'a questionnée sur lui ! Il voulait savoir où il était, si je le revoyais encore, s'il m'écrivait. Ce n'était pas par amour qu'il me le demandait, c'était par vice ; de même qu'il observait votre amitié et vos prévenances comme un spectacle amusant. Et avec cela, pas plus malin qu'un autre, au contraire.

Elle s'approcha de moi et, comme pour s'excuser :

— Vous ne m'en voulez pas de vous dire tout cela ? me demanda-t-elle. Il vaut mieux que vous connaissiez la vérité. Cet homme n'était pas digne de vous, mon pauvre ami.

Et comme je ne répondais pas, elle ajouta :

— Vous avez de la peine ?

La pauvre enfant ne savait comment s'exprimer. Elle était devenue soudain toute douceur, compassion, tendresse même. Et ces brusques changements me laissaient décontenancé.

— Ecoutez, me dit-elle : il ne faut pas croire que je sois comme lui. Nous sommes amis, n'est-ce pas ? Je suis contente de vous avoir auprès de moi. Il ne faudra pas m'abandonner comme il l'a fait. Il faudra songer que vous aurez toujours une petite amie, qui vous aime bien et qui se souvient du passé.

C'en était plus que je ne pouvais supporter. Je me laissai aller à pleurer, bêtement, lâchement, moi, un homme de 35 ans devant cette petite fille de 25. J'avais conscience de mon ridicule ; j'aurais tout donné pour ne pas pleurer ; mais je ne pouvais m'en empêcher. Elle passa un bras autour de mon cou, la chère petite, et, avec son mouchoir de dentelle, elle m'essuya les yeux.

— Eh bien ! me grondait-elle doucement. On a du chagrin ? Mon pauvre ami ! Fi donc ! c'est laid, un homme qui pleure.

Je pris sa main, que j'embrassai, et j'essayai de dire :

— Ce n'est rien. Ça va passer. Ridicule, je suis ridicule.

Mais elle me fit taire et nous restâmes quelque temps, moi : assis et pleurant toujours, elle : debout auprès de moi, m'entourant du bras et regardant fixement devant soi. Cruels et délicieux instants : je sentais contre ma joue la moiteur de ce petit bras de jeune fille ; je ne pensais plus à rien ; j'en étais arrivé à aimer mon chagrin.

— Ce n'est pas lui qui aurait pleuré, dit-elle gravement.

Elle alla s'asseoir en face de moi et demeura rêveuse. Je me risquai à lever les yeux sur elle : elle me rendit mon regard ; et nous nous mîmes à rire, d'un rire inexplicable, d'un rire encore mêlé de larmes, et qui n'en finissait pas. Puis nous redevînmes graves. Mais alors encore, si nous nous regardions, un sourire nous venait malgré nous. Il me faudra beaucoup de misère pour effacer de tels souvenirs.

Après cela, il se passa la chose du monde la plus sotte.

— Je meurs de faim, dit Simone. Et je suis sûre que vous êtes comme moi.

Je dus avouer que j'avais, moi aussi, très faim. Ma

petite Simone se leva ; elle fouilla dans l'armoire et revint avec du jambon, du pain et des fruits. Et nous voilà en train de manger, riant du luxe de notre couvert, riant à tous propos et sans propos, et soudain silencieux parce que nous venions de sentir que nos yeux n'étaient pas encore secs. Nos plaisanteries n'étaient ni délicates, ni neuves ; mais c'étaient celles qu'il nous fallait, et nous les faisions de bon cœur.

Quand nous eûmes achevé notre repas, Simone fit du café. Et tandis que l'eau chuchotait sur le réchaud à alcool, mon amie chanta une des jolies romances qu'elle entendait à l'atelier. « Que d'hommes, pensais-je, et des plus riches, de ceux à qui rien ne manque dans la vie, voudraient entendre ainsi chanter pour eux seuls une chansonnette des rues ! » Et je ne songeais plus à mon infortune.

Si les brusques sautes d'humeur de Simone et les miennes propres me désorientaient encore : « Il faut bénir le ciel, me disais-je, d'avoir fait notre cœur mobile et limité, afin qu'il y ait temps pour tout, temps pour la douleur et temps pour la joie. » A la vérité ce n'était ni de la joie ni de la douleur, que je ressentais ; c'était beaucoup plus doux et plus rare que ne sont la joie et la douleur.

Mais l'esprit de l'homme est inquiet et, même au sein du bonheur, cherche son propre tourment, — à moins peut-être qu'il ne cherche un bonheur absolu. Une pensée m'était venue, m'inquiétait, me narguait et je ne pouvais la chasser.

— Simone, me hasardai-je, je voudrais vous poser une question ; mais j'ai peur de vous déplaire ou même de vous blesser. — Edmond fait allusion dans sa lettre (vous l'avez vu) à un ancien... sentiment que vous auriez eu avant de le connaître. Est-il vrai que vous ayez, — comment dire ? que vous ayez aimé quelqu'un jadis ? Et cet homme, est-ce que (mais je suis sûr

que je vous blesse) est-ce que, par exemple, vous l'aimeriez encore ?

Comme elle semblait étonnée de ma question :

— Ce n'est pas la curiosité qui me pousse à vous le demander, ajoutai-je. Non, c'est...

J'aurais été fort embarrassé de dire ce que c'était. Plus tard je compris le sentiment qui m'avait guidé ; mais alors je ne voyais pas encore très clair en moi.

Simone croisa les mains sur ses genoux, réfléchit un peu et dit :

— André ? — oui, il s'appelait André. C'est bien loin, voyez-vous, et je ne l'aime certainement plus. Mais je crois que lui, je l'ai vraiment aimé. Il était si différent d'Edmond ! Il faisait tout ce que je voulais.

J'entendis ces paroles avec une gêne bizarre. Il faisait tout ce qu'elle voulait ! Mais moi, est-ce que je n'étais pas prêt à le faire aussi ? Je me sentais pris de méfiance à l'égard de ce jeune homme si aimable ; c'était presque comme s'il eût été mon rival.

Cependant Simone semblait regarder en elle d'anciennes images. Elle se leva, versa du café dans nos verres, puis, d'elle-même, me raconta son passé.

Elle avait vingt ans quand elle rencontra cet André, dans un bal. C'était un jeune employé qui habitait avec ses parents. Ils s'étaient tout de suite aimés, et, pendant trois ans, ils s'étaient vus régulièrement, sans que rien de mal se passât entr'eux. Ils se considéraient comme fiancés. Puis le jeune homme était allé faire son service militaire ; la veille de son départ, il avait pressé sa fiancée de lui céder ; mais comme elle ne voulait rien entendre, il était parti fâché, et, depuis, ne lui avait jamais écrit. — « Il boitait un peu, termina Simone ; mais cela se voyait à peine. »

Cette histoire si simple m'émut profondément. Ne témoignait-elle pas nettement de la pureté de Simone

et de la richesse de son cœur ? Et le jeune homme lui-même, je ne sais si la pensée qu'il était boiteux m'attendrit, mais j'en vins à le considérer sans hostilité.

— Comme vous avez bien fait, m'écriai-je, de ne pas lui céder !

— Vous trouvez ? Je vous avoue que je l'ai souvent regretté ; mais à cette époque-là, j'étais bête, j'avais des scrupules.

— Non, non, Simone, il ne faut rien regretter. Vous avez donné là une belle marque de fermeté d'âme.

— Je me demande à quoi ça m'a servi, répliqua-t-elle, puisque, huit jours après...

C'était vrai : je l'avais oublié. Mais je fis mine de ne pas avoir entendu et je lui demandai de m'expliquer certains détails : allait-elle souvent au théâtre avec André ? Se promenaient-ils le long des quais ? Elle avait approché sa chaise de la mienne et m'avait pris la main. Elle parlait avec un doux abandon. Nous étions deux fidèles amis qui resserrent leur intimité en se racontant leur vie particulière. Et maintenant, bien loin d'être inquiet de ce premier amour, j'y voyais au contraire le plus noble réconfort que pût trouver Simone. Si elle s'arrêtait ou qu'elle hésitât, je lui pressais la main et disais :

— C'est très bien, cela, Simone.

Un instant, elle s'interrompit :

— Vous savez, me dit-elle, ce que je vous raconte là : je ne l'ai raconté à personne.

Elle avait, en disant ces mots, les yeux humides et la voix troublée. Pourquoi n'ai-je pas compris alors que de tels mots et de telles attitudes pénétraient si avant en moi, qu'ils deviendraient une source d'amertume ? Mais déjà il était trop tard pour que je pusse songer à moi-même.

Vers minuit, je regardai ma montre, et l'heure avancée fut pour nous une nouvelle occasion de rire. Je me levai,

je lui dis au revoir, elle m'accompagna jusqu'à la porte. Mais je ne me décidais pas à partir.

— Ah ! Simone, lui dis-je, Simone, que de choses j'aurais à vous dire !

— Eh bien ! fit-elle en souriant, vous me les direz un autre jour.

Je crois qu'elle savait mieux que moi ce que je voulais lui dire, et qu'elle le redoutait un peu.

— Je me sens ridicule, murmurai-je.

Elle rit encore :

— Mais non, mon ami. Pourquoi toujours vous croire ridicule !

— C'est que j'ai tant de raisons de le croire !... Mais dites-moi : quand vous reverrai-je ? Surtout je ne voudrais pas vous déranger.

— Vous ne me dérangerez jamais : êtes-vous content ? Revenez quand vous voudrez. Ce n'est pas à une femme à donner un rendez-vous.

— Demain ?

— Demain ? Vous croyez ?... Eh bien, oui, demain... Ah ! non, j'oubliais : demain, je ne serai pas là ; il faut que je cherche un logement.

— Un logement ? Allons, bon ! Vous changez de logement ?

— Edmond ne vous l'avait pas dit ? Oui, je déménage. Ou plutôt je laisse mes meubles ici et je vais habiter en chambre garnie.

— Pourquoi laisser vos meubles ?

— Mais vous n'avez donc rien compris à la lettre d'Edmond ? Rappelez-vous le refus qu'il me faisait, à la fin de cette lettre. La vérité, c'est que je n'ai pu payer mon terme, depuis un an. J'ai dû faire des achats ; vous savez ; ma robe de soie, et la petite pendule. Alors j'avais demandé à Edmond de m'avancer cette somme, de me la prêter, vous comprenez ? car jamais je ne vou-

drais qu'il me donne un centime. J'aurais dû prévoir qu'il me refuserait.

— Quelle histoire ! Ah ! nous avons grand besoin de cette histoire !

J'avais de nouveau posé mon chapeau et ma canne sur le lit et je réfléchissais à cette aventure imprévue.

— Combien vous faudrait-il, Simone ?

— Huit cents francs. Mais pourquoi vous désoler, mon pauvre ami ! On me mettra à la porte : je n'en mourrai pas.

J'eus un mouvement d'impatience :

— Taisez-vous donc. Il faut que vous rendiez cet argent. On ne vous laisserait pas partir librement.

Nous étions à la fin du mois, et il ne me restait plus que quelques francs. D'autre part mes appointements, (à supposer que Simone pût attendre jusqu'à ce qu'ils me fussent payés), ne s'élevaient qu'à sept cents francs.

— Il faut absolument que vous payiez votre loyer, Simone. Je me charge de vous trouver la somme nécessaire. Je ne sais pas encore très bien comment je ferai ; mais je la trouverai.

La pauvre enfant se récria :

— Vous voulez donc vous fâcher avec moi ? Jamais, vous m'entendez, jamais je n'accepterai que vous me prêtiez de l'argent. Cela détruirait notre amitié. Et puis... et puis non, là, c'est compris !

Avant de continuer, je veux dire ceci : je suis sûr, je suis absolument sûr que pas un instant Simone n'avait compté sur moi. Je suis sûr que son refus était sincère, et que si, après une longue insistance, elle accepta que je lui fisse un prêt, ce fut uniquement pour me donner une marque d'amitié. Encore, eût-elle deviné les difficultés que je devais avoir à trouver cette somme, elle eût persisté dans son refus.

Quand enfin je fus parvenu à la convaincre (— « Je

vous rembourserai semaine par semaine », tint-elle à me dire) il me fallut songer à partir.

Je tenais la poignée de la porte et regardais Simone. Elle baissa les yeux ; je crois qu'elle y mit un brin de coquetterie.

— Simone..., dis-je, sans savoir comment j'allais poursuivre.

Et soudain, avant que j'eusse pu songer à rien, deux bras étaient jetés autour de mon cou, je sentis un baiser sur ma moustache, et déjà la porte était ouverte, on me poussait dehors, on riait, on refermait la porte. L'escalier était noir, mais je n'avais pas besoin de lumière ; la concierge grommela des injures : ce furent autant de bénédictions. Je me retrouvai dehors, et la grande nuit d'été était tout juste à ma taille.

CHAPITRE VI

L'heure me presse, et ma faiblesse grandissante. Plus d'une fois déjà, au cours des trois jours que j'ai passés à écrire ce récit, j'ai dû m'interrompre, les tempes battantes et le corps défaillant. Je viens de me lever pour faire chauffer un peu de tisane. Faut-il que je sois lâche pour ne pas laisser une bonne pneumonie dénouer une situation sans issue ! Il y a quelques instants, j'ai entendu des pas mal étouffés à ma porte ; je me suis élancé et j'ai cru apercevoir quelqu'un qui descendait l'escalier. C'était sans doute la concierge, intriguée de ne pas me voir descendre. Et si c'était Edmond, ou Simone elle-même, qui sait ? Si le repentir, ou quelque inquiétude à mon sujet les avaient pris ? — Mais non, vieille bête, ne te guériras-tu donc jamais de ta niaiserie ?

Et voici qu'un souvenir ne veut pas quitter mon esprit. C'est un souvenir très ancien et je ne sais pourquoi il me tourmente. Au temps de mon service militaire, j'étais tombé gravement malade et l'on m'avait transporté sur un brancard à l'hôpital du Val de Grâce. C'était la nuit ; je revois le long défilé des rues, la halte à la porte du concierge, qui ne voulait pas m'accepter, parce qu'il était trop tard, et l'examen hâtif d'un élève en médecine :

— Est-ce grave, monsieur le Major ?

— Taisez-vous donc. On vous le dira demain.

Je pleurais. Je cherchais à me faire tout petit. Je demandais pardon du dérangement que je causais. En franchissant une porte, mon brancard faillit tomber et je me heurtai la tête au mur : — « Oh ! pardon ! répétais-je ; excusez-moi, Messieurs ». Mes porteurs me regardèrent d'un air surpris, puis éclatèrent de rire. Et pour que ma honte fût complète, une infirmière, tandis que je me déshabillais, me reprocha d'être sale. Mais comment aurais-je pu me nettoyer depuis huit jours, avec les marches, avec ma fatigue, avec la maladie que je sentais approcher ?

Ce fut peut-être l'époque la plus sinistre de ma vie. On nous forçait à nous lever dès l'aube, pour nettoyer à grande eau le carrelage de notre dortoir. Nous devions aller chercher notre nourriture, et Dieu sait comme nous étions reçus par les cuisiniers !

Quelques jours après mon arrivée, un de mes compagnons m'entraîna vers un bâtiment, à l'aspect étrange, au fond d'une cour ; c'était une sorte de chapelle, d'où l'on avait ôté les croix et les statues. Je collai mon front à l'une des fenêtres ; mais il faisait sombre à l'intérieur.

— Je ne vois rien, dis-je.

— Regarde donc mieux.

Et je distinguai, sur une table, une forme blanche et rigide : on plaçait dans cette chapelle les corps des hommes morts pendant la journée.

Je savais qu'il existait pourtant à l'hôpital une salle de distractions. Mes voisins de lit en parlaient avec des yeux brillants. Quand je commençai d'aller mieux, l'envie me prit de connaître à mon tour ce paradis. C'était une grande baraque de bois, construite au fond du jardin. Je m'y glissai timidement. Quelle bonne chaleur ! Quelle bonne odeur de gâteaux ! Pour six sous, on achetait une portion de flan ; puis l'on allait

s'asseoir et l'on avait le droit de lire de vieux journaux qui traînaient sur les tables. Ce n'était pas tout ; à l'une des extrémités de la salle était aménagée une scène, comme dans un théâtre. Sur cette scène il y avait un piano ; et bientôt, une infirmière, longuement suppliée par tous les malades, vint s'y asseoir. Elle se mit à jouer, tandis qu'un jeune homme, un secrétaire d'état-major à ce qu'il me sembla, chantait une romance. Je la connaissais bien, cette romance ; tous les paysans de chez moi la connaissent. Mais jamais elle ne m'avait autant ému. Nous reprenions tous en chœur le refrain :

Quand nous chanterons le temps des cerises,
Et gai rossignol et merle moqueur
Seront tous en fête.
Les belles auront la folie en tête,
Et les amoureux, du soleil au cœur !

Pourrait-on comprendre l'espoir et le rêve que nous mettions dans ces pauvres mots ! Nous qui étions malades, quelques-uns infirmes, tous courbés sous la crainte d'une punition, nous qui osions à peine songer à notre guérison, nous nous exaltions en pensant aux mois du renouveau, à ce printemps de la terre et des hommes où les amoureux défont de sentir la mutuelle chaleur de leurs corps. Plus loin le chanteur disait :

Moi qui ne crains pas les peines cruelles,
Je ne vivrai point sans souffrir un jour.
Quand vous en serez au temps des cerises,
Vous aurez aussi des peines d'amour.

Et nous n'étions qu'un avec lui pour affirmer que nous ne redoutions pas les belles jeunes filles moqueuses, et que nous espérions bien souffrir un jour du mal divin qui trouble les hommes.

Je reprends mon récit. Inutile de chercher une transition : je n'écris que pour moi, et d'ailleurs mon récit,

il me semble que je l'ai à peine abandonné en évoquant cet humble souvenir.

Je ne m'étais pas encore dit que j'aimais Simone. Je reculais l'instant de me l'avouer. Mais l'agitation, les rires soudains, les exclamations, les rêveries, qui me prenaient malgré moi, — qu'était-ce donc, sinon de l'amour ? Oh ! certes, jamais une mauvaise pensée ne m'est venue traverser alors. Je ne souhaitais rien d'autre que l'heure présente. Si je songeais à Simone, (et maintenant elle était tellement en moi, que j'y songeais à peine), ce n'était pas sa figure que je me rappelais, ni ses paroles : c'était l'accent de sa voix, c'était sa douceur, c'était le bien-être qu'elle m'apportait — accent, douceur, bien-être immatériels, comme des anges gardiens nés de Simone, mais avec lesquels seuls j'avais affaire. Et je ne me disais pas : « Quand je la reverrai je lui dirai telles paroles, nous ferons telle action. » Non : « Quand je la reverrai, disais-je, je serai encore heureux ; une grande tendresse nous enveloppera ; le vie sera belle. » S'il m'arrivait de penser à Edmond, je ne le faisais plus qu'avec indulgence ; l'abandon où il me laissait ne me causait presque aucune peine ; il n'y avait plus en moi de place pour l'affliction.

Il me fallut cependant me souvenir de la situation : j'avais promis à Simone de lui apporter huit cents francs et je ne voyais pas encore comment je pourrais réunir une telle somme. Deux jours me séparaient du jour où je devais être payé. Mais mes appointements, je l'ai dit, ne sont que de sept cents francs ; et si je les donnais à Simone, comment vivrais-je pendant un mois entier ? Emprunter de l'argent ? Mais à qui ? ¹ Je n'avais pas d'ami ; (je n'avais plus d'ami ; — Edmond, Edmond, étiez-vous donc sans remords ?).

1. Je tiens à dire, d'ailleurs, que je n'ai jamais emprunté un sou à qui que ce soit. Cependant en cette circonstance, j'aurais passé par dessus bien des scrupules.

Le lendemain de notre fameuse soirée, quand j'arrivai au bureau et que je vis mes collègues installés autour de moi, un espoir me vint. C'était un clair matin de septembre ; il ne faisait ni trop chaud, ni trop froid : il faisait doux. M^{lle} Prévot, la dactylographe, avait apporté un bouquet de fleurs, qu'elle avait placé dans un vase, devant elle ; et c'était un peu de campagne qui s'était introduit dans notre vieux bureau. Il était impossible de garder son cœur fermé au charme de cette journée ; c'est en ces jours-là que mille voix sortent du monde, nous sollicitent et éveillent en nous de tendres résonances.

Je me tournai vers un voisin et dis à voix forte, pour que tous mes collègues pussent m'entendre :

— On m'a raconté, hier, une histoire bien touchante.

Il ne répondit pas ; mais sans me laisser décontenancer, je poursuivis :

— Oui, une bien triste histoire et qui ne fait guère honneur aux hommes.

— Ah ! fit mon voisin.

C'était peu, comme réponse ; cependant j'y vis un encouragement à parler :

— Figurez-vous qu'une pauvre jeune fille, une jeune fille trop bonne, vient d'être abandonnée par l'homme en qui elle avait mis sa confiance.

— Tiens ! fit M^{lle} Prévot, d'un ton entendu, elle avait donc un ami, votre jeune fille ?

« Ma jeune fille ! » Oh ! ne faites donc pas la vertueuse, mademoiselle Prévot. Croyez-vous que je n'aie pas remarqué vos coups d'œil au Chef de bureau, un homme de soixante ans ! »

— Oui, Mademoiselle, elle avait un ami, et je ne vois pas pourquoi, de ce fait, on lui jetterait la pierre. Une jeune fille, seule à Paris, sans affection, se trouve naturellement exposée, malgré son honnêteté, à écouter

un homme qui lui paraît sincère. Non, Mademoiselle, ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Je la plains, moi, mais je ne saurais la blâmer.

— Diable ! monsieur Piquet, fit M. Brunot, avec sa sottise ironie, comme vous prenez aisément la mouche à propos de cette jeune fille ! On dirait...

— On peut dire ce qu'on voudra, Monsieur. Un honnête homme a sa conscience pour soi.

— Mais enfin, votre jeune fille, s'écria M^{lle} Prévot, qu'est-elle devenue ? S'est-elle jetée à l'eau ?

— Non, Mademoiselle, elle ne s'est pas jetée à l'eau, ma jeune fille. Elle savait que ce serait une lâcheté que de se tuer, ma jeune fille. Elle a souffert, simplement, stoïquement. Car il y a encore des êtres sensibles, Mademoiselle.

— Souffrir pour un homme, elle est bien bête !

Tout le bureau nous écoutait à présent. Et les sourires que je devinais achevèrent de m'irriter.

— C'est peut-être bête, mademoiselle Prévot. Mais je trouve, moi, que c'est humain. Et je n'ai pas tout dit : cette jeune fille redevait à son propriétaire une année de loyer, car elle est pauvre et gagne peu. Elle comptait que son ami lui prêterait la somme nécessaire.

— Tiens, tiens !

— Oui, Mademoiselle : lui prêterait la somme nécessaire. Et je répète : *lui prêterait*, car elle est honnête, elle ne se vend pas, elle préférerait mourir plutôt que de se vendre.

— C'est entendu : elle se donne, — elle se donne pour qu'on lui paie son loyer.

— Mademoiselle ! Je méprise, ... cette jeune fille mépriserait vos insinuations. Je n'aurais jamais cru, Mademoiselle, que vous, une femme, vous pussiez avoir de telles pensées !

— Ah ! ça, mais qu'est-ce qui vous prend ? Vous pourriez parler plus poliment, n'est-ce pas ?

Je m'emporte rarement ; mais cette fois j'étais hors de moi, et j'allais répondre à cette petite pécore comme elle le méritait, quand M. Brunot, frappant la table avec sa règle :

— Mais quel vacarme ! Monsieur Piquet, êtes-vous ici pour vous disputer ? Travaillez donc, cela vaudra mieux.

Oui, voilà ce qu'il osa me dire. Me dire de travailler, à moi qui, pendant sept ans, n'ai encouru aucun reproche dans mon travail ! Quelle malice ! Quelle humiliation !

— Monsieur Brunot, commençai-je...

Il m'interrompit d'un ton sec :

— Cela suffit, Monsieur. Si vous ne vous remettez pas immédiatement au travail, j'aviserai qui de droit.

Je me suis tu. Tout mon être protestait contre cette injure. Mais je me suis tu, et c'est une des plus belles victoires que j'aie remportées sur moi. Je me suis remis au travail, les poings serrés, laissant triompher la péronnelle. Et je n'ai plus desserré les dents. Avais-je été sot de croire que ces hommes fussent capables d'humanité ! Je leur avais parlé de Simone sans projet bien arrêté ; cependant, à la déception que je constatais maintenant en moi, je voyais bien qu'un secret espoir m'y avait poussé.

Je vis venir le soir avec crainte. Je m'étais promis de demander à Gustave, le garçon de mon restaurant, si je ne pourrais m'arranger avec ses patrons, pour ne payer mes repas qu'à la fin du mois. Cuisante démarche ! mais je n'avais pas le choix des moyens.

Je fis traîner mon dîner le plus longtemps possible, bien que j'eusse grande hâte de retrouver Simone. Quand enfin je fus le seul client qui restât, je me décidai :

— Gustave, appelai-je d'un air détaché.

Il vint à moi, mais sans doute avait-il remarqué mon air préoccupé, car il m'examina curieusement.

— J'aurais deux mots à vous dire, Gustave. Mais ce n'est pas pressé ; je puis attendre.

Il me répondit que le restaurant allait bientôt fermer.

— Tiens ! c'est vrai. Je suis le dernier, ce soir ; je ne m'en étais pas aperçu. Eh bien donc, Gustave, je voudrais vous faire part d'une idée qui m'est venue. Une simple idée. Vous me direz ce que vous en pensez.

— Voulez-vous une cigarette. Gustave ?

Il refusa d'un mot assez sec. J'aurais voulu être à vingt pieds sous terre. Je ne pouvais plus retarder l'explication.

— Eh bien ! Gustave, voici. Figurez-vous...

Je ne sais comment j'eus le courage de parler. Je baissais la tête. Je tenais une fourchette, dont je frappais machinalement la table ; à la fin, Gustave me l'ôta des mains, soit que le bruit l'empêchât d'entendre, soit qu'il craignît que je ne déchirasse la nappe. Il ne m'interrompit pas une seule fois. Mais quand j'eus fini, il me dit d'une voix réservée :

— Je crois, Monsieur, que vous êtes embarqué dans une fâcheuse aventure.

Je voulus protester : il m'interrompit.

— Ce que j'en dis n'est pas pour moi, Monsieur. Mais je connais mes clients et j'ose dire que je leur suis attaché.

— Mais croyez-bien, Gustave...

— Non, Monsieur. Laissez-moi parler. J'avais de la sympathie pour vous, parce que je pensais que vous étiez un homme convenable. Vous n'étiez pas un de ces petits jeunes gens qui courent après les femmes et parlent fort au restaurant. Remarquez bien que ce sont ces jeunes gens qui donnent les plus gros pourboires. Mais moi, je ne songe pas qu'à mon bénéfice. Je tiens à avoir une clientèle propre, sur qui je puisse compter et qui ne me traite pas comme un simple domestique.

— Mais, Gustave, avez-vous eu jusqu'ici le moindre reproche à me faire ?

— Non, Monsieur. C'est bien pourquoi je vous réponds ainsi. Vous voudriez ne payer vos repas qu'à la fin du mois. Cela ne me regarde pas : j'en parlerai au patron, qui décidera.

— Comme vous êtes gentil, Gustave !

— Je vous en prie, Monsieur. Le patron décidera ; mais quoi qu'il décide, moi, je ne peux pas vous approuver. Si vous étiez dans la misère, je comprendrais. Mais je vois bien que ce n'est pas pour vous que vous avez besoin d'argent. On ne me trompe pas, moi ; j'observe, je devine, je conclus, sans en avoir l'air.

J'écoutais humblement ces paroles.

— Si vous saviez, Gustave, me hasardai-je...

— Je n'ai rien à savoir. Vous êtes libre de faire ce qu'il vous plaît. Je vais parler au patron et je vous donnerai la réponse demain. C'est tout ce que je puis faire.

Là-dessus il s'éloigna pour débarrasser une table. Je me levai et, sur le point de partir :

— Bonsoir, Gustave, lui dis-je doucement.

Mais il fit mine de ne pas m'entendre.

J'étais violemment ému. Il me semblait que j'avais mal agi à l'égard de cet honnête garçon. Je me considérais comme un coupable.

Ce fut donc le cœur un peu serré, que j'entrai chez Simone. Mais à peine l'eus-je revue : remords, fatigue, projets, tout s'enfuit pour ne plus laisser place qu'à une douceur infinie.

— Paresseux ! s'écria Simone, feignant de boudier. Vous n'êtes pas pressé de venir me voir. Voilà une heure que je vous attends.

Il y avait une heure qu'elle m'attendait !

Elle poursuivit, avec la même moue grondeuse :

— Le café sera froid. Tant pis pour vous ! Les

mauvais amis n'ont pas besoin de boire du café chaud.

Ce n'était là qu'une plaisanterie, la plus charmante des plaisanteries. Pourtant ces mots de : *mauvais ami* me causèrent un peu de peine :

— Simone, fis-je : est-il vrai que je sois un mauvais ami ?

Elle se mit à rire et s'écria :

— Le voilà qui cherche des compliments !

Et je ris aussi. J'étais comme un enfant, émerveillé d'un rien, traversé d'émotions, légères sans doute, mais qui chacune remuait en moi un fonds de bonheur que je n'y eusse pas soupçonné.

— Vous n'avez pas reçu de lettres ? demanda Simone.

— Quelles lettres ? répliquai-je.

Car je ne me souvenais plus que, la veille encore, je souhaitais anxieusement une lettre d'Edmond. Elle poursuivit :

— Pouvez-vous admettre qu'il vous abandonne ainsi ?

— Chère Simone !

— Non, je vous l'ai dit vingt fois : vous êtes trop bon, et il en abusait. Il était accoutumé à voir tout plier devant sa volonté.

— Ne parlons plus d'Edmond, mon amie, puisque vous ne le regrettez pas.

— Moi, le regretter ? Il ne manquerait plus que cela ! Je ne veux même plus y songer.

— J'ai beaucoup réfléchi, lui dis-je, à votre première amitié. Il me semble que cet André, bien qu'il ait eu tort d'agir comme il fit à son départ, était un jeune homme très délicat. Comprenez-moi bien, Simone : je voudrais que cet amour si pur, que vous avez eu pour lui, reste en vous comme un réconfort ; je voudrais que vous le sentiez comme la part la plus précieuse de vous-même.

— Mais c'est bien ainsi que je le sens, mon ami.

C'est, avec votre amitié, le sentiment auquel il m'est le plus agréable de penser.

— Oui, je voudrais, Simone, qu'aux heures où vous êtes triste, où vous pensez que la vie est brutale, où, peut-être, vous vous reprochez de ne pas avoir su assez bien vous garder, je voudrais que vous songiez à cet amour de première jeunesse et que vous vous disiez : « Là du moins je n'ai rien eu à me reprocher ».

— Mon vieil ami ! C'est vrai qu'André était gentil et qu'il ne faisait rien pour me déplaire.

— Vous voyez !

— Je me rappelle qu'il m'apportait des bouquets, comme vous faites parfois.

— Diable ! Je suis flatté de cette ressemblance.

— Oh ! nous nous embrassions, évidemment !

— Evidemment !

— Il me pressait contre lui. Mais à part ça, rien ! Pas ça !

Et d'un geste de gamine, elle fit craquer un ongle contre ses dents.

— C'est très bien, petite Simone, d'avoir su rester sage pendant si longtemps.

— Edmond, quand je lui racontais cette histoire, disait que toutes les jeunes filles ont passé par de pareilles bêtises.

— Ne le croyez pas, m'écriai-je. Je connais peu les femmes. Mais je sais bien que votre conduite fut très rare.

Elle partit soudain à rire, et, se plantant devant moi, un poing sur la hanche :

— Il ne faudrait tout de même pas que vous me preniez pour une innocente.

J'étais encore si mal habitué à ces changements brusques d'humeur que je me sentis attristé et ne répondis rien.

— Bon ! fit Simone. Le voilà encore qui est blessé.

Quelle sensitive ! On dirait que de nous deux, c'est vous la jeune fille. Bonjour, Mademoiselle.

Comment garder mon air grognon devant tant de grâce !

— Voyez-vous, Simone, je sais bien que je ne suis pas comme les autres. Je le dis sans fierté¹. Et même je le déplore. Je me laisse guider par mon imagination. Par exemple, si je supporte d'être enfermé dans mon bureau, c'est que j'ai assez d'invention pour le transformer à ma guise. Parfois je me persuade que je suis dans un beau palais, et que mes collègues sont des ministres ou des capitaines, mes courtisans. Et quand je vais porter un dossier à M. Brunot, (M. Brunot, c'est mon sous-chef), il me semble que je donne un ordre à l'un de mes secrétaires.

— Comme vous êtes drôle ! fit Simone.

J'étais lancé, et j'improvisais à mesure que je parlais.

— Je passe chaque soir par le Jardin des Plantes ; et la bête que j'aime le plus, figurez-vous que c'est un petit renard à la queue tachetée, (*pulpes argentea*), qui, en lui-même, est bien l'être le plus sot qu'on puisse trouver. Mais je l'ai orné peu à peu de qualités extraordinaires. D'abord j'ai décidé qu'il était un prodige d'intelligence et que chacun de ses gestes avait un sens ; ainsi, quand il remue les oreilles, savez-vous ce que cela veut dire, Simone ? Cela veut dire qu'il a de mauvaises nouvelles de sa famille. Car je ne vous ai pas prévenu que ce renard était un prince hindou, qui fut ainsi transformé par un magicien.

— C'est très joli, tout cela, mon pauvre ami. Mais la la vie, qu'est-ce que vous en faites ?

— Mais c'est moi qui la fais, la vie. Quand je reviens

1. C'est à savoir, si je le disais sans fierté. Piège du démon, que l'orgueil et la volupté de se dire inférieur aux autres !

du bureau, les midinettes que je rencontre, il m'arrive parfois de les suivre. [Oui, j'ai eu l'audace de dire que je suivais les midinettes ! les midinettes, moi !] J'observe leur allure, je cherche à connaître leur histoire, et, pour chacune d'elles, je bâtis un petit roman qui, mon Dieu, n'est peut-être pas si sot qu'on pourrait croire.

— Eh bien ! si j'avais cru cela de vous ! Vous êtes un poète, mon cher.

Edmond aussi m'avait dit que j'étais un poète, et j'en avais été un peu blessé. Mais cette fois, quel orgueil, quelle folie m'avaient donc pris ? J'acceptai le compliment avec une fausse modestie :

— Bah ! tout le monde est plus ou moins poète.

— Je parie que vous faites des vers, s'écria Simone. D'ailleurs Edmond me l'avait raconté.

— Mais non, mais non, répondis-je.

Ce qui voulait dire : Eh oui ! je fais des vers. Et je me remis à discourir, à me dépeindre ou plutôt à tracer de moi une image à laquelle je n'avais jamais songé. Les mots me venaient avec une merveilleuse aisance. Je retrouvais des expressions que j'avais naguère admirées dans mes livres, et, sans pudeur, je m'en servais à mon tour. Vraiment, pendant deux heures, ce soir-là, je fus un homme du monde, qui ne s'épargne pas la moquerie, certes, mais qui le fait si bien que cette moquerie est une louange déguisée. Sans doute je ne suis pas sans imagination, et ce que je disais sur la métamorphose que j'avais fait subir à mon entourage n'était pas entièrement faux. Mais comme, au vrai, ces rêves duraient peu ! Comme j'en sortais accablé, me traitant de vieille bête et de vieux fou !

Simone était devenue silencieuse.

— A quoi pensez-vous ? demandai-je, (sachant bien que c'était là une question d'amoureux).

Elle secoua la tête :

— Moi ? à rien. Je pensais à l'atelier.

Elle se tut encore, puis reprit :

— Je me demande ce que peut faire Edmond, à cette heure-ci.

— Mais pourquoi songer encore à lui ?

— Laissez donc. Cela m'aide à l'oublier.

Cette logique féminine est vraiment déconcertante.

— S'il savait, continua Simone, que je me suis si vite consolée, et que nous parlons tous les deux, gentiment, il ferait une belle tête, hein ?

— Je vois bien qu'il vous inquiète toujours.

— Lui ! Mon pauvre ami, si vous aviez vécu pendant deux ans avec lui, comme j'ai fait, vous le connaîtriez à fond et vous ne le trouveriez pas mystérieux.

— Alors pourquoi y songer ?

Elle se leva, fit quelques pas, haussa l'épaule, puis me dit en me regardant bizarrement :

— Il y a des choses que vous ne pouvez pas comprendre, voyez-vous. Et tant mieux d'ailleurs !

— Quelles choses, Simone ?

— Rien ; taisez-vous donc. Vous me feriez rire.

Elle vit qu'elle m'avait peiné et changea de conversation. Mais une certaine gêne m'avait pris. Jusque là j'avais à peine songé à Edmond ; il me semblait maintenant que son souvenir s'était glissé entre Simone et moi. En vain essayai-je de parler à la jeune fille de son premier amour ; elle se déroba à mes questions. J'en fus alarmé :

— Simone, lui dis-je, je crois que j'ai été indiscret en venant vous voir aujourd'hui. Avant tout je ne veux pas vous ennuyer. Voulez-vous que j'attende quelques jours avant de revenir ?

Mais la chère petite se récria : Je n'étais donc plus son ami que je ne voulais plus la revoir. Comme j'étais méchant ! Comme je cherchais à la tourmenter !

— Pour vous punir, dit-elle, je ne vous donnerai pas ce que je voulais vous donner.

Un cadeau à moi ? Elle avait songé à me faire un cadeau ?

— O Simone, ne soyez pas méchante : ne me le donnez pas, mais dites-moi ce que c'est.

Les yeux pleins de malice, elle se laissa longuement prier et supplier. Et quand enfin je dus renoncer à l'implorer, elle courut jusqu'à l'armoire, y prit un petit mouchoir de dentelle, et, me le montrant de loin, elle cria :

— Mais vous ne l'aurez pas, vous savez ; ne comptez pas l'avoir.

Je fus si étonné que je restai quelques temps sans parler. Ainsi donc elle avait songé à moi pendant mon absence ! Ma petite Simone s'était souciée de me faire plaisir ! Elle avait pour moi une réelle sympathie : je n'en pouvais plus douter, — ne me la témoignait-elle pas de la manière la plus charmante ?

— Simone, murmurai-je, oh ! Simone !

La jeune fille, voyant que je ne cherchais pas à prendre le mouchoir, vint, elle-même, l'enfoncer dans la petite poche de mon veston. Alors, réunissant mon courage, je lui pris la main et la portai à mes lèvres. Simone parut un peu surprise, puis sourit et dit :

— Oh ! oh !

Nous ne pûmes reprendre notre conversation. J'avais besoin d'être seul pour penser à mon bonheur. D'ailleurs il me sembla que Simone avait parfois des regards distraits. Je me levai donc et lui souhaitai le bonsoir. Elle m'accompagna, comme la veille, jusqu'à la porte. Et comme je restais là, silencieux :

— Eh bien, qu'attendez-vous ? fit-elle.

Mais je crois qu'elle devinait ce que j'attendais.

— J'aurais cru, bredouillai-je, que, comme hier...

Elle me laissait m'embrouiller. Enfin elle me tendit

gracieusement son visage, et, retenant mon souffle, je l'embrassai au coin des lèvres.

— Comme votre barbe pique ! fit-elle, sans malice.

Je fus pris d'un mouvement de dépit :

— Vous préférez un homme rasé, comme Edmond !

Elle me regarda, étonnée, et dit :

— Qu'il est méchant !

Et, tenant mes joues pincées entre ses doigts, elle me donna un baiser sonore, qui me laissa décontenancé.¹

1: Comme toujours, mon pauvre ami !

CHAPITRE VII

Quand je fus rentré chez moi, après cette deuxième soirée passée avec Simone, je ne songeai même pas à me coucher. C'était bien l'heure de dormir ! N'avais-je pas mille souvenirs et mille questions à agiter ? D'abord il importait de faire le point, comme disent les marins. Où en étais-je ? Je ne pouvais douter que ma vie ne fût changée et que moi-même aussi, je ne fusse sur le coup d'une métamorphose.

J'avais gardé mon pardessus, (ces minuits de Septembre sont assez frais) et je marchais à travers ma chambre. Parfois je m'arrêtais net : un souvenir particulièrement vif venait de s'emparer de moi, ou bien c'était un doute qui me sollicitait ; je restais immobile pendant quelques minutes ; l'armoire à glace me renvoyait mon image, qui, ce soir-là, ne me déplaisait aucunement ; puis le souvenir bien évoqué, ou le doute écarté, je me frottai les mains et reprenais ma promenade..

— Piquet, me disais-je, mon cher Paul, du calme ! Sache te maîtriser et promener sur le monde un regard lucide. Procédons par ordre. Simone : il existe une jeune fille, qui a nom Simone, laquelle jeune fille a pour nous... Mais c'est bien là le *hic* : quels sont au juste les sentiments de la dite Simone envers nous ? Question capitale ! Dangereuse question ! Le cœur de la femme, a

dit Shakespeare, est mobile comme l'onde. Le cœur de la femme, sans doute, — mais Simone est une jeune fille à part. Comme je ne suis pas fat (eh ! eh ! Piquet !), je n'irai pas jusqu'à dire que Simone ait pour moi ce qu'on appelle *de l'amour* ; cependant !... Cependant, cher Paul Piquet, le cadeau que, d'elle-même, elle t'a offert, le baiser qu'elle t'a donné, l'attitude pleine de délicatesse et d'indulgence dont elle ne s'est pas départie à ton égard : comment nommerai-je tous ces signes non équivoques ? Tout autre que moi n'hésiterait pas.

Je réglais ma voix, mes poses et ma promenade sur les idées que j'exprimais. Je me caressais la moutache ; comme accablé de méditations, je soutenais d'une main mon menton ; je souriais ; je prenais un air grave : c'était une véritable comédie que je me donnais. Je n'en avais pas honte : moi qui aimais, moi pour qui on avait au moins de la tendresse, j'avais pris soudain une telle valeur, que je pouvais me permettre ces innocentes facéties.

Un souvenir me tracassait pourtant ; je vais l'avouer naïvement : c'était le cri involontaire de Simone : « Comme votre barbe pique ! ». J'étais un peu vexé. J'étais même très ému. Je ne savais pas que ma moustache fût si rude. Je n'avais pas une moustache en brosse ; la mienne était au contraire lisse et bien effilée. Je n'ignore pas que la moustache n'est guère à la mode aujourd'hui ; si je gardais la mienne, c'était un peu par réaction contre la mode nouvelle. Je ne veux pas dire de mal de ceux qui se rasent entièrement le visage ; il en est, comme Edmond, qui s'en trouvent fort bien. Mais une belle moustache n'a-t-elle pas son charme ?

Pourtant j'avais beau me répéter ce raisonnement, je sentais bien que là n'était pas la question. Simone n'aimait pas la moustache : voilà ce qui, seul, importait. Dans ces conditions, est-ce que, (j'osais à peine exprimer

ma pensée), est-ce qu'il ne convenait pas que je coupasse la mienne ? A peine cette idée se fut-elle offerte à mon esprit, il me fut impossible de m'en délivrer. Pendant une heure entière, je me débattis contre elle. « A mon âge ! me disais-je. Couper une moustache que je porte depuis quinze ans ! Que diraient mes collègues ? Que dirait Gustave ? C'est insensé. » C'était peut-être insensé, mais Simone n'aimait pas la moustache : il n'y avait pas à sortir de là. D'ailleurs je gagnerais peut-être à être rasé, (je m'étais placé devant la glace et cachais ma moustache avec les mains) ; et si je me décidais à la couper, ma Simone comprendrait pour qui j'aurais accompli ce sacrifice, et, à coup sûr, elle en serait touchée.

Pour mettre fin à mes hésitations, je me déshabillai en hâte et me condamnai au sommeil : « Nous verrons demain, me promis-je ». Mais j'avais compté sans mon hôte intérieur ; je ne fus pas plutôt au lit, que je rougis de mon indécision : « Lâche ! me dis-je. Est-ce là ton fameux amour ? Si ta Simone voyait le cours de tes pensées, pourrait-elle encore garder pour toi quelque amitié ? » Alors, fermant mon esprit à toute réflexion, je sautai du lit, je pris des ciseaux et donnai au hasard de grands coups dans ma moustache. Puis j'éclatai de rire : cette fois, plus moyen de reculer ; il faudrait bien que je me rase. C'est ce que je fis aussitôt, feignant d'être de mauvaise humeur, mais enchanté, au fond, de m'être enfin décidé.

Mais quand je fus rasé, cette drôle de figure qui m'apparut, cette figure inconnue, cette figure de vieux séminariste, — diable ! je fis une grimace assez lamentable. Ma lèvre supérieure était enflée, proéminente, presque monstrueuse ; du nez à la bouche, c'était un large espace d'une chair aussi rose que celle d'un enfant, qui tranchait avec la peau basanée et un peu ridée du reste de la figure. Je restai longtemps à me regarder,

parlant, souriant, faisant des moues ; mais je ne pouvais m'habituer à mon nouvel aspect. Vers trois heures du matin, je me recouchai enfin ; un violent éternuement m'apprit qu'à changer de visage, j'avais au moins gagné quelque chose.

Le plus dur fut d'aller au bureau. Il me semblait que tous les passants me dévisageaient curieusement ; je me sentais indécent, presque nu. Je portais fréquemment mon mouchoir à ma bouche ; malheureusement je ne pouvais l'y garder toujours. Par sursauts, j'essayais bien de faire le brave : je levais la tête, j'affrontais les regards. Mais quand j'arrivai à la porte de mon bureau, je fus sur le point de retourner chez moi.

Cependant tout se passa mieux que je n'aurais cru. Certes, dès que mes collègues m'eurent aperçu, ils firent de grandes exclamations ; et je vis, je vis nettement M^{lle} Prévot, la dactylographe, se détourner pour rire à son aise.

— Voilà M. Piquet qui veut faire le jeune homme, dit M. Brunot, de son air fin.

Je ne trouvai rien à répondre et souris bêtement. Pourtant j'aurais pu lui répliquer, (je m'en rendis compte trop tard) que je n'étais pas plus âgé que lui.

Mais la première heure passée, on me laissa tranquille ; on avait admis ma nouvelle apparence, ce qui m'aida à l'admettre moi-même. Quand j'aperçus mon visage dans une vitre, je ne rougis plus ; j'en vins même à penser avec quelque fierté au geste que j'avais fait : n'était-il pas une preuve de liberté d'esprit ?

Restait Simone. Le soir, tandis que je quittais le bureau, je me représentais déjà la surprise qu'elle allait avoir en me voyant. J'allumai une cigarette ; je mis les mains dans les poches de mon veston, (ce qui m'arrive peu, car c'est le plus sûr moyen de les déformer) et je descendis l'escalier d'un pas assuré. Et voici qu'à la porte (pour une surprise, c'en était une), j'entends :

— On est bien fier aujourd'hui, Monsieur.

Je me retourne, et Simone, Simone elle-même est devant moi.

— Mais oui, je suis sortie de l'atelier plus tôt que de coutume. Alors je me suis dit : « Si j'allais attendre M. Piquet ? » Mais je vous dérange peut-être ? Je vais m'en aller.

— Vous en aller, Simone ? vous n'y pensez pas. Mais quelle surprise, mon Dieu, quelle surprise ! Vous êtes venue jusqu'ici, avec vos petites jambes ?

A peine ai-je parlé : j'aperçois M. Brunot qui passe auprès de nous. Ça y est : il nous a vus ! Il va raconter de belles histoires, demain !

— Vous paraissez ennuyé ? fit Simone. Je m'en vais, alors.

— Moi, ennuyé ? Mais je suis ravi : en pouvez-vous douter !

Et quand même M. Brunot nous aurait vus : où serait le mal ? Il dira qu'il a vu M. Piquet en compagnie d'une jeune fille : pourquoi pas ? Il pourra même ajouter que cette jeune fille était charmante : mes distingués collègues en pâleront d'envie.

— Ecoutez, Simone : vous n'avez pas dîné ?

— Non, je pensais...

— Parfait. Allons dîner.

— Cela ne vous dérange pas ? Vrai ? Comme ce sera gentil ! Moi qui désirais tant connaître votre petit restaurant !

Mon petit restaurant ? ah ! mais non. Que dirait Gustave, s'il nous voyait ensemble ! D'un autre côté, que dira-t-il, s'il ne me voit pas venir, aujourd'hui surtout où il doit me donner la réponse de son patron ? La situation est embarrassante.

— Je vois bien que je vous dérange. Eh bien, tant pis, ce sera pour une autre fois. Bonsoir.

— Simone ! Voulez-vous bien vous taire, méchante.

Je me disais seulement que ce soir, nous ne pouvions pas aller à mon restaurant habituel. D'abord il est trop médiocre pour vous.

— Et puis vous ne tenez pas à ce qu'on vous rencontre avec moi : certaines personnes ne seraient pas contentes ; avouez-le, mauvais sujet.

Quelle idée ! n'importe, je me sentis flatté et répondis en souriant :

— Je ne me soucie que d'une seule personne.

— menteur !... Mais... mais tournez-vous donc. Oh ! Elle venait de partir d'un long rire.

— Oh ! vous avez coupé votre moustache ! Comme vous êtes drôle ! Dieu ! comme vous êtes drôle !

Ma moustache, c'était vrai, je l'avais oubliée. Devant le rire de Simone, je ne savais quelle contenance adopter.

— Je suis si drôle que cela ?

— Oh ! oui, vous êtes drôle... drôle, oh ! drôle !.... Je voudrais que vous puissiez vous voir.

— Mais, dis-je, assez interloqué, je me suis vu.

Elle reprit enfin son calme et dit :

— Excusez-moi. Je ne suis pas encore habituée à votre nouvelle figure. Vous êtes très changé.

— A mon désavantage, je le vois bien ?

— ...Non... Mais laissez-moi du temps pour juger.

Je dois reconnaître que j'étais quelque peu blessé. Je m'attendais à une tout autre surprise que celle-là. Je parvins pourtant à me reprendre et conclus :

— Allons dîner.

— C'est cela, allons dîner, s'empressa Simone. Vous ne m'en voulez pas d'avoir ri ? C'était l'étonnement, vous comprenez ? Mais je ne pense pas du tout que vous ayez mal fait de vous raser.

C'était du baume sur une plaie fort sensible.

Le restaurant où nous entrâmes était modeste, mais tranquille. Nous eûmes la chance d'avoir une table éloignée des autres,

— Je vais me mettre tout à fait au coin, dit Simone : dans le coin-coin.

Il n'y a rien de plus charmant que ces plaisanteries sans prétention, quand c'est d'un être aimable et vif qu'on les entend.

Je ne sais si jamais je fis un repas plus gai que celui-là ; ce n'était pas que les mets fussent délicats ni abondants ; mais Simone trouvait tout excellent. Elle me taquinait, elle m'apprenait les dernières nouvelles de son atelier, elle se penchait vers moi pour m'indiquer les ridicules des autres clients. Nous échangeions des regards complices. Comme je lui versais à boire, il arriva qu'une mouche tomba dans son verre, et ce fut toute une histoire, coupée de rires et d'exclamations, que de l'en retirer. Elle s'interrompit soudain, et, me regardant attentivement :

— Vous savez, dit-elle : je crois que sans moustache vous êtes beaucoup mieux qu'avant.

Après une telle parole, j'aurais voulu avoir une autre moustache, pour la couper aussi.

Quand nous sortîmes du restaurant, il ne me restait guère en poche que quelques sous : mais le lendemain, je devais être payé.

C'était un soir très pur de fin d'été. Et sans doute, au cours de cette même année, j'avais contemplé d'aussi beaux soirs que celui-là, mais pas un qui eût sa calme douceur ; cette douceur était si profonde qu'une légère inquiétude s'éveillait en moi ; je n'osais pas savourer le charme de cette soirée, tant il était pour moi un don imprévu et dont je me sentais à peine digne.

Nous suivîmes les quais à pas nonchalants. L'heure hésitait entre le jour et la nuit. Simone avait passé la main sous mon bras ; je distinguais mal son visage ; mais son visage, je le connaissais si bien, qu'il était toujours présent à mes yeux ; c'était lui que je retrouvais sur la Seine ondoyante, lui qui éclairait les passants

d'une lueur de sympathie, lui qui rendait moins solennelle, mais plus près du cœur, la grande silhouette de Notre-Dame ; le soir tout entier et le Paris apaisé qui s'agite à cette heure du soir n'avaient de charme que celui dont les paraît une jeune fille de vingt-cinq ans suspendue à mon bras.

Les bouquinistes des quais fermaient leurs boîtes ; et des jeunes filles attardées rentraient dans leurs familles. Mais l'instant était si favorable à la rêverie, que les uns et les autres s'accoudaient aux parapets et tâchaient de recueillir un peu du bonheur épars dans l'air. J'aurais voulu m'approcher de chacun d'eux, lui dire que je me sentais vraiment son frère et lui vanter la douceur de vivre. Simone était silencieuse : elle comprenait sans doute que la beauté de cette journée nous dépassait, et peut-être craignait-elle de ne pas trouver en parlant, les seuls mots qui en fussent dignes. Car il est de beaucoup plus difficile d'exprimer le bonheur que l'infortune.

Nous nous arrêtâmes auprès de l'Institut, et, le visage tourné vers le Louvre, nous regardâmes l'ombre monter du fleuve, pour revêtir les hommes et les maisons d'un mystère propice à leur pudeur.

— Je me souviens, dit tout à coup Simone, d'une nuit pareille à celle-ci.

Ces paroles me peinèrent un peu : une nuit pareille à celle-ci pouvait-elle avoir existé ?

— Oui, poursuivit la jeune fille ; c'était en banlieue, à la Varenne. Edmond et moi, nous étions restés passer la nuit dans une auberge. Nous avions beaucoup dansé ; pourtant nous ne pouvions pas dormir. Nous nous sommes levés, et nous avons marché le long de la Marne, dans un sentier de hâlage. L'air était encore chaud ; j'étais à peine vêtue, et Edmond faisait le fou... Mais je suis folle ; je me demande pourquoi je vous raconte tout cela.

Elle avait parlé ardemment, comme si elle revivait ces souvenirs. Je la sentais si loin de moi que toute ma joie disparut. Elle acheva, d'une voix qui me sembla pleine de regret :

— Tout cela est bien passé.

Je ne pus me contenir :

— Est-ce que vous le regrettez, Simone ?

Je m'attendais à la voir s'indigner ; il m'était nécessaire qu'elle s'indignât. Mais non, elle haussa l'épaule, se tut quelque temps, puis elle me dit :

— Si vous étiez aimable, vous me réciteriez des vers.

A mon tour je refusai de répondre : elle m'avait causé trop de chagrin. Alors elle me prit la main et d'une voix de prière :

— Vous êtes fâché ? Vous ne voulez pas me pardonner ? Vous ne m'aimez donc plus ?

Elle se reprit aussitôt.

— Vous n'avez donc plus d'amitié pour moi ?

Mais le grand mot avait été dit, et j'en étais éperdu.

— Simone, murmurai-je, ma Simone...

Je passai mon bras autour d'elle, et, dans l'ombre, je cherchai son visage. Elle se déroba un peu, mais pas tellement que je ne pusse l'embrasser.

— Allons, dit-elle, soyez sage.

— Simone ? implorai-je.

— Eh bien ?

Je répétais :

— Simone...

Alors elle se pencha vers moi, et me donna un rapide baiser ; puis elle dit :

— Me récitez-vous des vers, à présent ?

Je me fis encore prier : mais pouvais-je lui rien refuser ? Je n'ai pas une grande mémoire ; pourtant je sus me rappeler les meilleures strophes du *Lac* ; et sans doute les récitai-je d'un accent assez pur, (je n'avais

d'ailleurs qu'à regarder en moi), car il me sembla voir couler des larmes des yeux de mon amie.

Et quand j'eus achevé :

— Moi aussi, dit Simone, j'ai appris des vers, autrefois. C'était André qui me les avait copiés. Je ne sais pas s'ils sont aussi beaux que les vôtres, mais je les aimais beaucoup. Ils avaient pour titre : *la Brise*, et je crois que l'auteur de ces vers s'appelait Zamacoïs.

— Je les connais, m'écriai-je, et je commençai :

Le souffle qui remue imperceptiblement...

Elle battit des mains et mêla sa voix à la mienne. Puis s'arrêtant net :

— Savez-vous ce que je voudrais ? Je voudrais aller visiter le Mont Saint-Michel, un jour de grande tempête. Ce fut toujours mon rêve.

— Pour moi, dis-je, le rêve que je faisais, dans mon enfance, c'était d'aller à Tahiti. On m'a dit que tout le monde est heureux dans cette île. Il y fait toujours chaud ; on ne travaille pas ; on cueille des fruits ; on lit ; on se promène. Songez-vous, Simone, à la belle vie que nous mènerions tous deux là-bas ?

Je sentais sous mon bras vivre le jeune corps de mon amie. « C'est une femme que je presse ainsi, me répétais-je ; c'est une vraie femme ; elle est faite de la même chair merveilleuse, elle porte en elle les mêmes secrets que les autres femmes. Après trente-cinq ans de solitude, voici que j'ai trouvé une compagne pour ma chair et pour mon âme. Il n'y a plus ici qu'un homme et qu'une femme, qui se comprennent, qui s'aiment et qui vivent l'un pour l'autre. » Ainsi s'écoulait cette soirée.

Il n'y eut qu'une ombre au tableau : depuis la veille, j'étais fortement enrhumé du cerveau ; or rien n'est plus disgracieux que d'éternuer au beau milieu d'un discours ou d'un recueillement amoureux. Je luttais donc de toutes mes forces contre la menace d'un éter-

nuement ; je fronçais le nez, je fermais les yeux, je faisais appel à toute ma volonté. Je parvins ainsi à ne point sembler trop ridicule.

Je reconduisis Simone chez elle ; il était onze heures, dans une nuit parfaite. En nous quittant, nous nous embrassâmes encore.

— A demain, Simone,

— A demain, répondit-elle.

Mais je la retenais par le bras ; j'aurais voulu qu'elle prononçât mon prénom ; il me semblait que ce prénom serait pour elle un aveu.

— A demain, Simone, repris-je, en appuyant sur son nom.

La charmante fille comprit, hésita un peu et dit :

— A demain, monsieur Paul.

Elle avait dit : Monsieur, mais sur un ton plaisant, qui ôtait du mot tout appareil. Je partis sans en demander davantage.

Tel fut mon troisième et dernier jour de bonheur.

CHAPITRE VIII

Ce fut enfin le 1^{er} Octobre. Depuis que j'avais promis à Simone de lui apporter la somme qui lui manquait, pas une fois elle n'avait fait allusion à ma promesse. Ce silence n'était-il pas de la plus belle délicatesse ?

Si la Compagnie d'Orléans se montre souvent avare avec ses employés, du moins je dois reconnaître qu'elle les paie régulièrement. Donc ce matin-là, à dix heures, je touchai mes appointements. Pour un peu, j'aurais sauté au cou de M. Brunot ; (c'est lui qui fait office de trésorier). J'avais la mine confite, je souriais, je m'excusais, je remerciais. Je me rappelle qu'au moment où je m'éloignais, mes sept cents francs dans mon portefeuille, M. Brunot me cria :

— Il se pourrait que le temps se gâtât.

— Je le crains, monsieur Brunot, répondis-je.

Je revins à ma place en pouffant de rire « Il n'a même pas son brevet, il n'a aucune lecture, et il emploie des imparfaits du subjonctif ! »

Restaient cent francs à trouver. Mais j'avais eu le temps de réfléchir et de prendre une décision. A une heure, au lieu de revenir au bureau, (pour une fois, je pouvais bien me prétendre malade) je me rendis dans une maison de prêts sur gages. C'était ma montre que j'avais résolu d'engager, une vieille montre en argent,

peu élégante, je l'avoue, mais grosse et solide ; je ne l'avais pas fait réparer deux fois depuis que mon oncle me l'avait donnée, pour ma première communion. Je ne m'en séparais pas la joie au cœur ; mais sans peine, pas de mérite ; et puis souffrir pour Simone, n'était-ce pas la première des joies ? Ce qui me gêna le plus, ce furent les airs soupçonneux de l'employé ; il me réclama des pièces d'identité, il m'observait, il me guettait. Croyait-il donc que j'eusse volé cette montre, moi, Paul Piquet, qui de ma vie n'ai fait de tort à personne ?

Hélas ! j'espérais recevoir au moins cent francs ; il ne m'en proposa que soixante-quinze. Ce fut en vain que j'insistai :

— Si vous n'êtes pas satisfait, me dit-il, reprenez votre montre.

Je dus me contenter de ce qu'il m'offrait.

Quand je me retrouvai dans la rue, j'eus quelques instants de véritable désespoir. Faute de vingt-cinq francs, manquerais-je à ma promesse ? Ma Simone serait-elle chassée de son appartement ? J'étais tenté d'aborder un passant, de lui raconter tout, et de lui demander la somme qui me manquait encore. Je n'avais ni bijoux, ni livres à vendre. Que faire ? A qui recourir ?

Soudain, comme je regardais distraitement autour de moi, j'aperçus, au dessus d'une échoppe, cette enseigne de carton : *Achat et vente d'habits*. Je restai quelques instants immobile, tant j'étais heureux. C'était le salut, et si simple ! Où diable avais-je eu la tête ! Des habits à vendre ? Mon pardessus, pardi ! Il ne faisait pas encore bien froid et je pourrais rester jusqu'à Novembre sans manteau. En un tournemain, j'ôtai mon pardessus, je le pliai, je le mis sous mon bras, et, sans hésitation, la tête haute, le sourire aux lèvres¹,

1. On s'habitue aisément à la honte.

je pénétrai dans la boutique. On m'accueillit sans empressement, on mania dédaigneusement mon vêtement ; moi, je conservais mon aplomb, je pérorais, je vantais la qualité de l'étoffe.

— Combien ? trente francs ! Oh ! pas du tout, j'en veux au moins le double.

Nous nous mîmes d'accord pour quarante. Cette fois, je me trouvais plus riche qu'il n'était nécessaire. Tant mieux ! le superflu me servirait d'argent de poche ; sur le champ, j'achetai pour Simone une petite boîte de bonbons de chocolat.

Il était six heures ; je me dirigeai vers la maison de mon amie.

J'avais la gorge serrée et les membres un peu raides. Je ne songeais plus qu'à Simone ; j'allais recevoir la récompense de mes peines. Il n'y avait plus pour moi de lendemain, il n'y avait que les heures que j'allais vivre auprès de mon amie.

Tandis que je gravissais l'escalier, je serrais dans ma main les huit cents francs que j'avais eu tant de peine à réunir. Je voulais les tendre à Simone, sans un mot, dès qu'elle ouvrirait la porte. La pauvre enfant, à qui je n'en avais pas reparlé depuis ma promesse, ne devait plus compter sur eux. Je voyais déjà sa mine ravie et ses yeux humides de reconnaissance. D'émotion, de fièvre aussi, mes mains tremblaient, j'étais obligé de me tenir à la rampe, je pouvais à peine monter les marches.

Soudain, — j'étais arrivé à l'appartement de Simone, il me sembla entendre un bruit de voix, qui venait de l'intérieur.

« Quoi ! est-ce que le propriétaire serait déjà venu ? J'arrive à temps ».

Je sonnai. Les voix se turent. Ce fut un grand silence. Je sonnai de nouveau et frappai. Une chaise fut remuée ; j'entendis marcher. Simone parut.

— Oh !... c'est vous.

Ce que je ne puis rendre, c'est l'étonnement, la gêne et presque le mécontentement qu'exprimaient ces paroles.

Elle tenait une main posée sur la poignée de la porte et son autre main s'appuyait au chambranle, comme pour m'empêcher de passer.

Je sentais qu'un malheur approchait. Elle répéta :

— C'est vous...

Et moi, m'efforçant de sourire :

— Mais oui. C'est moi.

Alors, refermant soigneusement la porte derrière elle, elle s'approcha de moi, de sorte que nous étions tous deux sur le palier.

— Mais je ne vous attendais pas, dit-elle. Vous ne m'aviez pas dit que vous viendriez aujourd'hui. D'ailleurs quand vous venez, c'est toujours plus tard qu'aujourd'hui.

— Simone, m'écriai-je d'une voix tremblante, je vois bien que je vous dérange. Je le vois, Simone. Comment pouvez-vous me reprocher d'être venu !

— Je vous en prie, fit-elle à voix basse : ne parlez pas si fort. Il est là.

— Il est là ! Qui ? Mais qui donc est là ?

— Edmond, quoi !

Hein ? Edmond ! Mais quel rêve... ?

— Edmond ? Edmond est là ! Vous dites qu'Edmond est là ? Mais comment peut-il être là, puisqu'il était allé en province pour se marier ?

— Eh bien, il ne s'est pas marié, voilà tout. Et il est revenu.

— Et vous l'avez reçu, vous, Simone, vous qui m'aviez juré...

— Mais ne criez donc pas. Qu'est-ce que je vous avais juré ? Voilà maintenant que je vous ai juré quelque chose !

— Ne mentez pas, Simone. Ne cherchez pas à me tromper. Vous m'aviez juré que vous ne l'aimiez plus, et que vous ne le reverriez jamais. Et hier, hier soir, près de la Seine... Pourquoi, oh ! pourquoi avez-vous fait cela ? Pourquoi l'avez-vous revu, Simone ?

Elle murmura, sans me regarder :

— Il y a des choses, je vous l'ai déjà dit, des choses que vous ne pouvez pas comprendre.

Hébéété, je répétais :

— Vous, Simone, vous avez fait cela !

— Ecoutez, dit-elle très vite : j'ai peut-être des torts envers vous. Vous avez été bon, vous. Il ne faut pas m'en vouloir. Vous êtes meilleur que nous. Il faut nous pardonner.

Et d'une voix soudain changée, d'une voix grave, pleine de résignation et d'amertume :

— Ce n'est pas bien gai, vous savez. Ne croyez pas que je sois très heureuse. Non, ne le croyez pas.

Puis se reprenant :

— Allons ! fit-elle, je ne peux rester ici. Merci d'être venu. Mais pas ce soir, vous comprenez. Un autre jour. Nous vous écrirons. N'est-ce pas ?

Elle ouvrit la porte pour rentrer. Elle allait me quitter, moi ! Simone allait me quitter, et pour toujours, je le sentais bien !

— Simone ! m'écriai-je.

Elle s'arrêta un instant, agacée :

— Eh bien, quoi ?

Elle attendait. N'attendais-je donc pas, moi aussi, et avec quelle imploration !

— Rien, fis-je.

— Alors, au revoir, répliqua-t-elle.

Puis, comme si elle avait quelque remords, elle ajouta :

— A bientôt.

Elle referma la porte sur mon bonheur.

Je restai quelque temps sans penser ; puis, machinalement, je redescendis l'escalier. Mais je n'avais pas fait trois pas, que la porte s'ouvrit encore ; et j'entendis :

— Paul !

C'était Edmond. Je la reconnaissais, cette voix que j'avais tant aimée. Je m'étais arrêté net ; cependant je ne détournai pas la tête.

Edmond s'avança :

— C'est vous, mon vieux. Quelle surprise !

Le mot m'apparut si propre à la circonstance, que je répliquai amèrement :

— Ah oui, quelle surprise !

Il restait silencieux, ne sachant sans doute que dire. Enfin :

— Vous voyez, fit-il, je suis revenu.

Je ne répondis pas.

— Vous ne l'auriez pas cru, hein ? Moi non plus d'ailleurs. Je me voyais déjà marié.

Il avait repris son aisance.

— J'ai beaucoup d'excuses à vous faire, mon cher. Je vous ai quitté sans vous prévenir. Mettez-vous à ma place, hein ? Je me promettais à chaque instant de vous écrire. Mais vous savez : le voyage, les corvées de famille...

Il s'appuyait à la rampe et se penchant vers moi :

— Ecoutez, mon cher. Si j'ai un conseil à vous donner : c'est de ne jamais vous marier.

— Oh ! fis-je, en esquissant un geste vague.

— Ne vous mariez jamais. Je me suis rendu compte de cette vérité au dernier moment. Un jour de plus, et j'étais dans le sac.

Il fit mine de serrer la ficelle d'un sac :

— Dans le sac, clic !

Puis, avec abandon :

— Elle ne me convenait pas du tout. Je n'aime pas les petites oies blanches, moi. Et vous ?

— Oh ! moi...

— Oui, vous : je connais votre manière de voir. Vous êtes trop sensible, mon cher ; je vous l'ai dit cent fois : trop sensible. Que diable, mon bon, nous sommes des hommes, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Alors je suis revenu.

— Vous êtes revenu. Et... et Simone ?

— Je vous attendais là. Vous vous étonnez, après tout ce que j'ai dit et ce que j'ai fait, de me retrouver chez elle.

— Dame...

— Mon Dieu, cher ami, je suis un peu égoïste. Oui, oui, un peu égoïste, ne protestez pas. J'étais revenu ici, cet après-midi, uniquement pour chercher des affaires que j'y avais laissées. Nous nous sommes disputés, évidemment. Et puis... et puis j'ai pensé qu'une femme que l'on connaît, une femme qui respecte vos habitudes, c'est assez difficile à remplacer. Alors je suis resté, vous comprenez ?

Il ajouta, en clignant de l'œil :

— La petite ne demandait pas mieux. Quand, pendant trois ans, on a passé ensemble un bon nombre de jours et surtout de nuits, on est attaché par certains liens, vous comprenez ?

Oui, je commençais à comprendre, n'en déplût à Simone. Je comprenais que ma tendresse, mes paroles câlines, mes exubérances sentimentales, toute cette pacotille était horriblement ridicule, et que rien ne comptait sinon ces liens de chair auxquels jusqu'alors j'eusse rougi de penser.

— Voilà, conclut Edmond. Mais je ne peux pas m'attarder : Simone doit s'impatienter. J'espère du moins que nous nous reverrons.

Il me prit la main, la serra et me dit, d'un ton pénétré :

— Je sais que vous avez été très bon pour Simone ; elle me l'a dit. Je vous en remercie, mon cher ami.

Je redescendis l'escalier, tenant toujours à la main les huit cents francs, tandis que ma poche était gonflée par la boîte de chocolat.

CHAPITRE IX

Telle est mon histoire. Cinq jours se sont passés depuis lors, cinq longs jours torturés, au cours desquels je me suis débattu contre la fièvre et l'égarement. Je n'ai pas quitté ma chambre : à peine ai-je la force de me traîner, et ce long récit vient d'achever de m'épuiser. Mes quintes de toux mises à part, je ne souffre pas beaucoup ; mais je me sens tout entier entraîné à la dérive. Je me suis fait acheter par un voisin quelques remèdes et quelque nourriture. Je la retrouve bien, cette lâcheté, dont cent fois et toujours vainement, j'ai tenté de me délivrer ; la voici installée auprès de moi ; je ne m'en indigne plus, je l'admets, je m'y réfugie, elle me tient chaud, elle me ferme les yeux, elle me bouche les oreilles, elle m'engourdit l'esprit ; qu'elle soit bénie, la douce, l'écœurante lâcheté, elle qui, née de la crainte de la mort, est assez puissante pour en effacer l'image.

Je ne parviens pas à comprendre ce qui m'est arrivé ; je ne sais même plus exactement ce qui m'est arrivé ; je ne connais plus que ma honte et ma détresse.

Car enfin comment croire que Simone, après avoir été auprès de moi si douce et si tendre, ma Simone qui craignait à tout instant de me blesser par un mot ou par un regard, comment croire que ce soit elle-même

que j'ai retrouvée auprès d'Edmond et qui ne m'a même pas laissé entrer chez elle ? Et Edmond, lui qui m'apparaissait d'une telle noblesse et d'une telle grandeur d'âme que j'avais honte de ma médiocrité, puis-je me résoudre à le reconnaître dans cet homme au cœur sec, à l'esprit léger, aux mœurs cyniques, que j'ai cru entrevoir ! O mes rêves, mes pauvres rêves de vieux fou sentimental ! Je croyais connaître les deux êtres les plus dignes d'estime qui fussent au monde ; et voici : il n'y a plus à leur place, peut-être, qu'une fille et qu'un malpropre individu.

Comme ils ont dû rire de moi ! Je leur prêtais mes sentiments, mes pensées, ma vie ; je les avais créés de toutes pièces ; et je vivais avec eux comme avec des fantômes complaisants. Je m'éveille enfin, et je ne retrouve que moi ; et je me rends compte que jusqu'en leur compagnie, j'étais seul. Je n'ai pas su m'adapter à la vie ; je n'ai pas pu comprendre qu'il y avait sur terre d'autres êtres que moi ; je suis à présent devant moi comme un monstre.

Je me sens parfois tomber dans l'égarement. Je ne parle pas des lueurs qui dansent devant mes yeux, des peurs inexplicables qui s'emparent de moi, ni de mes étourdissements, — j'ai l'habitude de tout cela. Mais, par exemple, il y a une heure, je m'étais assoupi ; et quand je m'éveillai, je poussai un cri : il y avait un être à côté de moi. Quel être ? Je ne sais plus ; il avait les mêmes yeux brillants que le guêpard du Jardin des Plantes. A mon cri, il disparut, et déjà je soupirais d'aise, quand je vis, je vis nettement les murailles de ma chambre se mettre en branle, se resserrer autour de moi, m'étouffer, m'accabler, m'écraser. Je me suis lavé les tempes avec l'eau de mon infusion et je me suis remis à écrire : il me semblait qu'ainsi j'oubliais tout, et que je m'oubliais moi-même.

Maintenant, j'ai terminé mon récit. Je n'ai plus rien à dire. C'est en vain que je voudrais écrire encore. Un long défilé de mots informes se promène dans mon esprit, comme ce cortège de cagoules, dans une procession espagnole, que je vis un jour au cinéma.

Je ne dois avoir de haine ni pour Edmond, ni pour Simone. Je n'ai pas su les comprendre ; je ne les connais pas. Ils valent peut-être beaucoup mieux que moi : cela n'est pas difficile. Je n'en veux même pas à Simone, de m'avoir fait couper ma moustache. Dans toute cette histoire, je suis le premier, le seul coupable : je m'en rends bien compte. Même si j'avais un reproche à leur faire, j'y renoncerais aussitôt : sont-ils vraiment heureux ? Par instants ils m'apparaissent encore plus misérables que moi. J'entends toujours la voix de Simone, quand elle murmurait : « Ce n'est pas très gai, allez. »

Est-ce que tant d'infortune, la mienne comme la leur, devrait être permise ? Nous ne sommes pas des êtres forts ; nous avons besoin de tranquillité et de tendresse. Pourquoi un destin malin prend-il plaisir à nous tourmenter ? Si du moins nous savions nous résigner ? Si du moins, au milieu de notre infortune, la pensée d'un bonheur idéal ne venait pas nous obséder ! Pourquoi cet esprit inquiet, que je sens en moi ? Pourquoi les revendications que je forme, puisque nulle réponse ne peut leur être donnée ?

Je ne demande pas beaucoup pourtant. Il faudrait pouvoir dresser des listes. C'est cela : tout mettre sur des listes. Si tous les malheurs qui peuvent m'arriver étaient inscrits sur une liste, je saurais à quoi m'attendre et m'y préparerais ; je ne tendrais pas le cou au hasard, comme aujourd'hui. Ce sont les menaces mystérieuses qui me font trembler ; il ne devrait pas y avoir de mystères ; tout devrait être dans les livres.

J'ai beaucoup lu, j'ai même essayé de raisonner : mais je me demande à quoi ça m'a servi.

C'est comme les actions. Est-ce que toutes les actions ne devraient pas être gravées sur de nouvelles Tables de la Loi, afin qu'on sache lesquelles sont bonnes, et lesquelles, mauvaises ?

Et la réalité : est-ce que tout ce qui existe ne devrait pas être scrupuleusement inscrit, classé, étiqueté ? De la sorte je saurais si je rêve ou si je suis éveillé, je saurais ce qu'est Edmond et ce qu'il n'est pas. Au lieu de cela, le rêve et la réalité s'entremêlent et je ne sais plus où j'en suis.

J'ai peur de penser et je ne puis m'empêcher de penser. Ma tête est pleine d'idées confuses et bruisantes. Où tourner mon esprit, qu'il ne rencontre une blessure ? A qui parler ? A qui me plaindre ? Auprès de qui m'accuser ? Devant qui m'effacer ?

LA TIMIDE AVENTURE

CHAPITRE I

Le soir vint si brusquement qu'on en fut surpris. — « Ces premiers soleils sont trompeurs, » dit la vieille bonne qui était assise à la porte du château ; elle plia sa broderie, rentra sa chaise et poussa la porte ; la lourde porte s'ébranlait avec un gémissement solennel qui remuait le cœur des enfants.

Il y avait encore quelques hommes dans les champs ; quand ils sentirent le froid, ils endossèrent leurs vestes et se tinrent un peu gauches devant ce crépuscule. Autour d'eux la terre, dont aujourd'hui ils avaient repris possession après l'hivernage, se couvrait d'ombre et d'hostilité. Ils revinrent silencieusement vers le village.

Victor descendit la grand'rue, au long de laquelle les maisons s'allumaient une à une comme des veilleuses. Il avait posé sa bêche sur l'épaule ; mais la bêche était lourde et son geste lui sembla vulgaire : il la prit donc à la main.

Quand il fut devant l'église, un grand coup de vent fit grincer les girouettes ; Victor le reçut de tout son corps, qui fut transi ; mais sa gorge brûla ; redressé, il sentit monter en lui un obscur lyrisme, et promena alentour un regard de défi.

On l'appela :

— Criquet !

C'était un surnom qu'on lui avait donné dès son en-

fance, à cause de sa faiblesse et de son allure un peu sautillante. Un groupe l'entoura : quelques manœuvres, l'épicier, et ce fonctionnaire en retraite, le Parisien, qui se proposait comme leur chef politique.

— Cette fois, ça y est, chuchota l'épicier, un scandale !

Ses compagnons hochaient la tête avec mystère.

— Un vrai scandale ! Le maire, qui n'a pas le droit de subventionner le curé, imagine de lui acheter ses livres pour la bibliothèque de l'école, et de les payer un prix fou.

— Un prix fou ! répétèrent les autres.

Et ce furent des insultes envers le conseil municipal, des projets de réforme, des appels aux principes sacrés de 89. Quand la rumeur se fut apaisée, le Parisien leva la main ; il était petit et sec, avec une barbe en pointe, un nez cassé, des yeux fuyants derrière ses lorgnons mal assurés. Il exposa le plan qu'il avait préparé pour les prochaines élections ; il parlait avec autorité, scandant chaque phrase d'un geste décisif ; quand il avait achevé une période, il caressait d'une main sa barbe poivre et sel.

« Comme il parle bien ! » pensa Victor ; mais, ce soir-là, les problèmes agités étaient trop graves pour qu'il se sentît jaloux.

Ils se quittèrent.

— Et, Messieurs, dit le Parisien, en les sondant du regard, un seul mot de ralliement : à bas la réaction !

Victor continua sa route ; des mots puissants : Droit, Liberté, Justice, emplissaient son esprit de légende superbe et de rêve ; il se rappela qu'enfant déjà, quand ses camarades se divisaient en deux groupes : royalistes contre républicains, lui-même se battait avec fureur parmi les rouges. « J'ai toujours été pour l'indépendance, » pensa-t-il.

Au tournant de la rue, il aperçut sa maison ; une

ombre passait derrière le rideau transparent. Pour s'affirmer son pouvoir sur cette ombre, il murmura : « ma femme » ; puis il entendit rire son enfant. Un instant, il eut un bonheur si plein, que ses narines se pincèrent, comme s'il allait pleurer. Derrière le rideau, l'ombre repassa ; mais elle ne lui suffisait plus, il voulait toucher, étreindre, savourer à satiété ce bonheur. Il courut presque, puis, sur le point de pousser la porte, il se rappela qu'il avait lu dans un roman qu'un homme ne doit jamais paraître empressé auprès d'une femme ; au reste, un maintien grave, (je ne dis pas sévère) était le seul qui fût digne de ses préoccupations intellectuelles.

Quand il entra, Berthe était penchée sur le foyer, qu'elle activait. Il se tint d'abord au seuil de la porte, attendant qu'elle remarquât sa présence ; mais comme elle ne bougeait pas, il s'en approcha. Berthe était une femme robuste, au regard chaud et tranquille ; tandis qu'elle était accroupie, son corsage s'entre-bâillait ; le regard de son mari s'y posa ; mais déjà elle se relevait et d'un ton fâché :

— Tu vas encore me dépeigner.

Car il lui caressait les nœuds luisants et sombres de ses cheveux. Il fut un peu déçu : « Les femmes, pensait-il, ne savent pas s'exprimer ». Mais ce défaut qu'il constatait lui donna pour Berthe une tendresse nouvelle : n'était-il pas, lui, l'esprit qui avait charge de veiller sur ce grand corps étranger ? « D'ailleurs, conclut-il, Berthe était contente de mon regard ; mais elle est honnête. »

Ils se mirent à table. L'enfant, dans un coin, répétait inlassablement des mots mystérieux. Quand Victor partagea la miche de pain, il se sentit plein de solennité : il avait une femme, qui était faite de la même chair que n'importe quelle femme de la terre, même celles qui sont à Paris et qui ont des bijoux ; un enfant, qui

était, (malgré la gêne que Victor éprouvait toujours auprès de lui) une parcelle de sa propre vie. Il avait des plans d'avenir, il ne souffrait plus de sa douleur au ventre. Dans un an il serait peut-être conseiller municipal ; dans deux ans, il demanderait une place de greffier ; n'avait-il pas fait des études ?

— Dans un an, dit-il, en regardant Berthe, je serai sans doute conseiller municipal.

Comme elle se taisait, il pensa qu'elle ne le croyait pas, et, posant sa cuiller :

— Après le nouveau scandale, commença-t-il...

Elle dit, la bouche pleine :

— Mange donc, ça va être froid.

« Elle m'aime pourtant, mais les femmes ! »

Il lui prit la main avec commisération.

Après le dîner survint la mère de Berthe ; c'était une vieille paysanne, matoise, acerbe et humble. Elle gémit longuement sur les légumes qui ne se vendaient pas et pourrissaient dans les caves.

— Maman, dit Victor, avez-vous appris le nouveau scandale ?

La vieille continua :

— Et la vache noire qui ne veut pas manger ! Il faut qu'on lui ait jeté un sort. Du temps qu'on allait à l'église, ces maladies-là n'arrivaient pas.

Victor comprit l'allusion : le voilà donc persécuté pour ses idées ! Il entreprit d'exposer à sa belle-mère le système du Concordat ; il cita des mots savants, reprit les termes dont le Parisien s'était servi. Tout en parlant, il guettait de l'œil sa femme, car c'était surtout pour se mettre en valeur auprès d'elle, qu'il parlait.

Quand il eut achevé :

— En attendant, dit la vieille, vous ne parvenez pas à gagner votre vie.

— Mais, répondit Victor, vous savez bien que j'ai été pendant six mois malade.

— En attendant, les filles du même âge que ma Berthe sont heureuses ; leurs maris se portent bien et travaillent.

Victor implora Berthe du regard ; elle allait parler, mais déjà sa mère :

— Oh ! je ne vous reproche rien ! Mais si les enfants croyaient leurs parents, il y a bien des misères qu'on ne verrait pas.

C'est qu'elle s'était longtemps opposée au mariage de sa fille avec le jeune homme, maladif et sans situation. Victor baissa la tête : le ménage n'avait plus d'argent et comptait sur la vieille. Mais celle-ci, désignant une statuette de plâtre qui ornait la cheminée :

— Qu'est-ce encore que cette bricole, cette *estatu*e ?

Ce fut moins le reproche qui blessa Victor que la déformation du mot : statue ; la vieille paysanne savait bien comme on devait le prononcer ; elle ne le déformait, la bouche plissée, que par mépris pour l'instruction de son gendre.

— Mais, maman, dit-il avec une gentillesse désespérée, nous sommes de jeunes mariés, nous pouvons bien égayer un peu notre intérieur.

— Quand je me suis mariée, dit la vieille, j'avais travaillé un an pour avoir ma robe de noces, que je cousis moi-même. Le vieux avait emprunté l'habit d'un parent. Nous nous sommes mis au lit dès la nuit, car les bougies coûtaient cher ; et le lendemain matin, nous étions levés à quatre heures, pour défricher le jardin.

Elle parlait d'une voix sourde, la tête immobile, les yeux fixes. A ce moment l'enfant appela :

— Grand'mère !

Elle tressaillit, se retint, mais comme l'enfant l'appelait à nouveau, elle le prit sur ses genoux et l'y fit sauter.

— Là, es-tu content ?

— Plus haut, grand'mère.

— Tu m'embêtes, je suis fatiguée.

Pourtant elle le fit sauter plus haut.

— Chante la chanson d'hier.

Elle reprit sa mine refrognée :

— Je n'ai pas le cœur à chanter.

L'enfant se mit à geindre. Alors d'une voix sèche et éraillée, elle fredonna une romance enfantine, où un beau cavalier se promenait le long des haies en fleurs. Parfois elle haussait l'épaule, comme pour se moquer d'elle-même.

Quand elle fut partie, Victor regarda sa femme ; elle lui sourit ; il oublia son humiliation. Ils se retrouvaient jeunes et non pas encore assouvis.

— Elle exagère, la maman, dit-il. Croit-elle donc que je serai longtemps sans place !

Il montra, avec des preuves irréfutables, comment dans quelques mois il serait nommé greffier. Ou, s'il ne devenait pas greffier, du moins était-il sûr d'être secrétaire de mairie. Mettons les choses au pire : il trouverait bien des travaux d'écriture, sinon ce ne serait pas la peine d'avoir passé deux années au collège. Il s'interrompit :

— Si cette maudite succession était tirée au clair, nous serions riches.

Voilà trente ans, en effet, son grand-oncle, un curé défroqué, était parti pour l'Afrique centrale. Chaque année, à Noël, il envoyait à sa famille la peau d'un animal inconnu ; il y joignait une lettre, où il exposait l'état de ses plantations et le nombre de ses domestiques nègres. Une année on ne reçut rien, mais on apprit qu'il avait été tué par un indigène.

— Imagine-le dans sa case, Berthe ; il fume une longue pipe, tandis qu'un esclave l'évente avec de larges plumes d'autruche. Tout à coup le canon d'un revolver passe par l'entre-bâillement de la porte. Un seul bruit, sec : pan ! Et le voilà mort. Songes-tu que ses domaines

étaient si vastes qu'ils formaient une sorte de principauté !

Une fois encore, Victor prit dans la bibliothèque son atlas d'écolier, entre le dictionnaire et les œuvres de Victor Hugo. Il l'apporta sur la table, l'ouvrit, se pencha vers cette contrée bizarre. La jeune femme regardait aussi, sans rien dire.

— Je ne comprends pas, s'écria Victor, que le gouvernement n'ait pas fait d'enquête ! un gouvernement qui se dit démocratique !

Il parcourut la pièce à pas fiévreux, traçant du doigt la forme de l'Afrique, celle du revolver fatal, celle de l'oncle dans sa soutane rapiécée. L'enfant s'était endormi. La femme, un coude sur la table, regardait interminablement le feu ; enfin elle leva la tête :

— Ne t'énerve donc pas, tu auras encore des battements de cœur.

Elle ajouta, sans méchanceté :

— Criquet, va !

Le mot atroce atteignit Victor : il fut dégrisé. « Elle ne comprend pas, » pensa-t-il. Il devint si faible qu'il sortit.

La nuit d'argent était froide ; les chaumières s'étaient éteintes, on n'apercevait plus que leur douloureux affaissement d'animaux centenaires. Un peu de vent remua du papier sur la route : que venait témoigner ce crissement inquiet dans le silence monstrueux des campagnes ? La campagne était nue et seule devant Dieu. Victor pensa que ce vent léger devait faire murmurer, comme des anges tristes, les grands sapins plantés près du cimetière.

Il rentra. C'était un petit des hommes, dont l'esprit était faible, et dont le corps réclamait de la douceur et de l'engourdissement. Berthe s'était dévêtue ; l'alcôve ouvrait ses rideaux comme un temple misérable. Le feu achevait de mourir et faisait parfois entendre de

sourds craquements. L'enfant, dans le berceau voisin, s'éveillait d'un rêve, balbutiait ses visions, puis se rendormait. La chambre attestait l'union de l'homme et de la terre.

Quand les époux furent couchés, et déjà ils s'enlaçaient :

— C'est après-demain Pâques, dit Berthe ; le petit a besoin de souliers, et nous n'avons pas d'argent.

Elle hésitait un peu ; mais comme son rôle de femme approchait, elle fut plus forte dans celui de mère.

— Si tu voulais, tu irais vendre un de nos lapins à la ville voisine, et là, tu achèterais des souliers.

Voici qu'enfin la nuit s'ouvrait pour eux. Ils étaient jusqu'à l'aube à l'abri des misères et d'eux-mêmes.

CHAPITRE II

Au matin naissant, Victor s'est éveillé. Le lit était odorant et chaud, plein des songes, des voluptés et des douces paresse de deux jeunes époux. Dans la pénombre, sans pensée, Victor a revêtu ses habits de fête ; mais il a mis de gros souliers à clous, parce qu'il lui faut beaucoup marcher. Comme il est difficile d'accepter la vie par ces aubes incertaines ! Toute lumière, tout geste remuent en nous cette eau tranquille que la nuit pacifiante fit couler dans nos membres. Le jeune homme a baisé la joue de sa femme, qui eut un grognement et se retourna vers le mur. Puis il est sorti.

Victor marche sur la grande route qui mène à la ville. La ville est loin ; il a pris un bâton et s'y appuie pour monter les côtes. Son autre main porte le panier où grignote un lapin ; quand le panier heurte la jambe de Victor, le lapin se débat et fait osciller sa prison ; Victor s'arrête, attend que le calme soit revenu, puis reprend son chemin. Il fait froid.

Victor chemine machinalement. Il n'a qu'une seule image en tête, encore est-elle confuse : celle du poirier de son jardin ; l'an dernier une branche en a cassé sous le poids des fruits abondants ; il faudra l'étayer cette année. Voici encore une côte à monter. Le jeune homme répète les paroles d'une chanson de marche ; on lui a dit que les soldats la chantaient pendant leurs manœuvres.

Pour lui, il n'a jamais été soldat, car il n'est pas assez fort ; mais cela produit mauvaise impression auprès des femmes, et Berthe, à coup sûr, l'en doit moins estimer.

Quand il atteint le sommet de la côte, il se repose. Il n'y avait jusqu'alors qu'une pâle lueur éparse sur les champs, un matin sans couleurs, pareil à ce maigre pays et à cet homme misérable. Mais le soleil est né soudain, sans bruit, sans éclat. Le haut des arbres s'évanouit dans un air doré ; de grandes ombres s'étendent au loin comme des bénédictions ; on dirait que tout participe de la lumière et se spiritualise. Victor regarde ; il n'est pas encore ému, mais il sourit.

Deux heures après, il arrive au bois qui précède la ville. Il est accablé, il étend sur l'herbe un mouchoir et s'y assoit. La forêt qui l'entoure n'est plus une forêt d'hiver ; sans doute des feuilles pourrissent au pied des arbres, mais déjà ces arbres ont enfanté quelques feuilles nouvelles : parure fragile, sève hésitante ; pourtant c'est là l'espoir du plantureux été, des paysans qui dînent à l'ombre, la chemise trempée de sueur, et des filles de vingt ans qui rient en mâchant des brins d'herbe.

Un trouble s'empare du jeune homme. Le sang de son corps est plus frais ; il regarde son poignet, dont la peau est fine et tendue par les veines. Ses yeux s'égarerent vers les clairières violettes. Un doux peuple de pensées s'agite en lui ; il ne les connaît pas encore, mais il sait qu'elles seront porteuses de vie nouvelle. Le jeune avenir fermente en son corps comme dans la campagne. Il étend les bras dans le jour enfantin.

Victor revoit des souvenirs dont hier encore il avait honte. Quand il était enfant, dans les jours écrasants de juillet, il grimpait en haut des arbres et jusqu'au soir il y restait, bercé par les lentes ondulations, les yeux remplis d'espace, les oreilles bourdonnantes de silence. Il se relevait à minuit, se mettait à genoux et priait ; une

nuît, sa mère le surprit ainsi ; c'était une grosse femme apoplectique et veule ; elle allait à la messe chaque dimanche et communiait deux fois l'an ; pourtant elle le gifla, car elle craignait qu'il ne s'enrhumât. Plus tard, quand on l'eut mis au collège, Victor acheta un dictionnaire de rimes ; il restait à l'infirmerie et composait des poèmes : *Poème à ma mère, Élégie sur mon village, Satire contre les tyrans*. En même temps il apprenait de plaintives chansons :

Couché parmi les grands blés d'or
Je rêve à la lune qui monte...

Ces chansons étaient si pures dans la pénombre et l'odeur douceâtre de l'iode, que Victor sentait des larmes couler de ses yeux, tandis que lui arrivaient, amortis par la cloison, les rires et les jeux de ses camarades.

Victor ne rougit plus de ses souvenirs. Il s'y retrouve ; cet enfant intelligent et sensible, c'était lui déjà. Aujourd'hui, à vingt-huit ans, il découvre en lui toutes les richesses passées. Il se lève, il fait de grands pas sur la route. Quel est ce jeune homme qui marche vers la ville, au début du printemps ? il a le visage fin, ses nerfs sont tendus, la confiance est dans son cœur ; son nom est peut-être vieillot, mais prononcé d'une certaine façon, il ne manque point d'élégance.

Tandis que Victor s'approche des portes de la ville, une sonnerie légère, mais incessante, lui parvient. Il la reconnaît : c'est celle de la gare ; elle annonce le passage des trains qui s'en vont par le monde. La première fois qu'il l'entendit, il avait une dizaine d'années ; il était venu à la ville, avec ses parents, sur un grand chariot ; quand le chariot revint vers le village, Victor entendait encore la sonnerie de la gare ; on passa à travers de grandes plaines où des animaux caressaient le

soir à coups de langue, à travers des villages dont les épiceriès et les écoles n'étaient pas faites comme au village de Victor ; des enfants jouaient auprès des mares et regardaient les passants, les bras ballants ; Victor rencontra des conscrits qui frappaient du tambour et portaient des gâteaux aux filles des hameaux voisins ; la sonnerie se confondait avec le grelot des chevaux, avec le coassement des grenouilles ; lorsque le chariot atteignit la maison natale, la nuit était venue, lourde d'humidité et de silence ; Victor entendait toujours le frêle tintement d'argent.

Quand Victor quitte le marché de la ville, il est libre. Sans doute son panier l'embarrasse-t-il encore ; mais il entend sonner dans sa poche l'argent dont on lui paya son lapin. C'est maintenant peut-être qu'il faudrait acheter les souliers du petit ; bah ! Victor n'est pas pressé. Il se promène au hasard des rues.

Il va d'un pas rapide, afin qu'on ne le croie pas sans but, qu'on ne le prenne point pour un paysan. Ses souliers retentissent sur le pavé ; aussi essaie-t-il de marcher sur la pointe des pieds.

Il s'arrête parfois à une devanture. Se peut-il rien de plus élégant que ces mannequins vêtus de noir, gantés de blanc, le monocle à l'œil, qui paraden aux vitrines des tailleurs ? Victor s'imagine en de tels costumes : il entre dans un grand théâtre de Paris, il jette dédaigneusement sa cape à l'ouvreuse, il s'installe dans sa loge ; toutes les lorgnettes sont braquées sur lui ; mais voici que l'actrice en scène le remarque et lui sourit ; il s'incline discrètement, car il sied de ne pas afficher ses bonnes fortunes.

À l'étalage d'un libraire, il rêve devant des cartes coloniales : avoir un navire, un yacht, comme on dit ; partir pour les mers équatoriales, délivrer les peuples esclaves. Mais, je vous prie, pas d'exotisme de pacotille : Victor

hausse l'épaule devant une affiche de cinéma où des cow-boys prennent au lasso des Peaux-Rouges ; Victor sait bien qu'il n'existe plus de Peaux-Rouges.

Un groupe d'officiers passent auprès de lui, sveltes et nonchalants, et deux jeunes femmes leur sourient. Elles ont des manteaux de fourrure et des yeux très noirs dans un visage étonnamment pur ; on voit un coin de leur gorge, et leurs jambes paraissent plus nues sous les bas couleur de chair. Victor est pris de honte et de jalousie ; à côté de ces êtres fragiles et voluptueux, Berthe lui apparaît si peu femme. Une femme, n'est-ce pas d'abord ce qui est différent de nous ?

— Fais donc attention, nigaud !

Une automobile vient de le frôler ; les officiers se retournent et rient. Victor serre les poings. Oui, il n'est qu'un paysan, mal vêtu, avec des souliers à clous et un panier au bras ; mais il est intelligent, et l'intelligence, tout est là. Jamais on n'a mis en doute son esprit ; c'est à cause de lui qu'on ne l'aime pas. Il se souvient qu'un de ses frères est mort jadis dans une maison d'aliénés ; c'est que l'intelligence est un dangereux privilège et confine à la folie ; elle est le don d'un dieu cruel, et fait de celui qui le reçoit un réprouvé. « C'est pour son intelligence qu'un sage de l'antiquité, Socrate, à ce qu'il me semble, fut mis à mort. Qu'une bande d'ouvriers m'insultent, je leur tiendrai tête. » — L'esprit, leur dirai-je » en les regardant fièrement, l'esprit dompte la force ! » Car la force appartient aux animaux, mais l'esprit » est le propre des hommes ! » Non, c'est dans une cérémonie publique, à l'inauguration d'un monument, qu'il faudrait tenir ce langage ; la foule applaudit, puis on s'achemine vers le banquet, où l'on porte des toasts. »

La sonnerie de la gare vient encore atteindre Victor. « Partir, pense-t-il, affronter le monde... » Il est las ; ses rêves retombent. Il sort de la ville, s'assied sur l'herbe,

près d'une rivière, et déjeune lentement de quelque charcuterie.

C'est la torpeur légère des midis d'avril. Le soleil pourtant n'est pas encore violent, ni la terre bien odorante. Mais cet homme qui sort de l'hiver et des travaux ménagers, n'est-ce pas assez, pour le griser, de cette lumière plus pure et de cette soudaine légèreté des choses ? Tandis qu'il est assis au bord d'une rivière, dans un coin de la campagne française, les saisons opèrent leur profonde révolution, et les hommes s'apprêtent à fêter Pâques.

Victor se penche sur la rivière. Elle entraîne, vers des pays inconnus, des feuilles mortes et des rameaux pourris : honteuse débâcle de l'hiver. Victor entend un rire.

— Vous n'allez pas vous noyer !

C'est un chasseur au visage jovial, qui s'étend sur l'herbe, puis nettoie son fusil.

Victor explique comment il est venu à la ville pour une affaire. Il parle en mots choisis, afin que l'autre voie bien qu'il n'a pas affaire à un paysan. Mais le chasseur l'écoute à peine ; il bourre une pipe, l'allume, puis, scandant ses phrases de grosses bouffées, raconte des souvenirs de chasse et prédit le temps prochain d'après les piailleries des corbeaux ; il continue :

— Cette ville n'est pas intéressante ; mais il y a les femmes !

Le jeune homme rougit un peu. Son interlocuteur a la mine d'un gros propriétaire ; sans doute a-t-il reconnu en Victor un homme capable de le comprendre.

— Ce sont les officiers qui les attirent à la ville. Il y a huit jours, j'en rencontrai une qui se promenait dans la forêt. Je lui demande : — « Vous n'avez donc pas peur du loup ? » Elle se met à rire de toutes ses quenottes. Là-dessus je lui offre mon bras. Elle faisait bien des simagrées ; mais j'ai l'habitude de ce gibier-là. En amour, voyez-vous, mon cher, il faut de l'audace.

Le gros homme se frotte les mains, crache dans l'eau, et, sur le point de s'éloigner :

— Si jamais vous poussez jusque chez moi : la dernière maison en sortant de la ville, entrez donc me voir.

« De l'audace, pense Victor, il a sans doute raison. C'est la pensée qui, chez moi, tue l'audace. » Il se rappelle qu'un jour où il avait embrassé Berthe devant des amis, elle parut fâchée, mais qu'au fond, elle était contente. Pourquoi n'essaierait-il pas d'être audacieux ? S'il arrivait à séduire une de ces femmes de la ville, comme il aurait plaisir à le raconter à son nouvel ami ! Peut-être même pourrait-il amener chez celui-ci sa conquête ; on organiserait des parties charmantes ; il ne serait pas jaloux, à condition, bien entendu, que le chasseur ne se montrât pas trop entreprenant.

Victor revient vers la ville, mais comme son panier est vraiment trop vulgaire, il le cache près de la rivière, se promettant de revenir le chercher à son départ.

Pendant tout l'après-midi, Victor rôde à travers la ville. Des femmes, au bras de leur mari ou de leurs compagnes, se promènent avec insolence ; certaines ont une ombrelle, dont parfois elles frappent d'un air mutin la pointe de leurs souliers. Leur visage luit d'une clarté mystérieuse, et l'on sent bien qu'elles appartiennent à un monde supérieur. A leur approche, Victor baisse les yeux, puis il marche loin derrière elles, afin qu'on ne croie pas qu'il les suive. Il est sûr qu'un événement va se produire.

Mais c'est maintenant le crépuscule, et les belles promeneuses rentrent dans leurs demeures. Victor a la gorge brûlante et, comme il est très fatigué, ses pieds se roidissent et ses mains tremblent un peu. Il passe auprès d'une caserne, devant laquelle rêve une sentinelle :

— Voilà une belle journée, lui dit aimablement Victor.

Mais le soldat ne paraît même pas l'avoir entendu.

La fièvre monte en lui. Encore une heure, et la journée sera finie, — il n'aura pas eu d'aventures ! Est-ce donc là son audace ! Qu'a-t-il à craindre ? Il n'est pas laid, certes, et dans la pénombre on ne voit pas si ses vêtements sont disgracieux. Lorsqu'il était enfant, une femme l'arrêtait chaque fois qu'il passait devant chez elle et lui criait : — Oh ! les beaux petits yeux noirs !

Il entre dans un café ; il y boit un alcool qui lui rend sa confiance. Il se jure d'oser, car c'est en osant qu'il se prouvera sa valeur, et, par exemple, sa supériorité sur ce Parisien, beau parleur, qui veut jouer les personnages politiques.

Il reprend sa marche à travers les rues. L'alcool lui a vidé la tête. Il va comme un halluciné et, dans l'ombre, dévisage hardiment les femmes ; mais les passantes se hâtent et semblent avoir peur de la nuit.

Il s'arrête au coin d'une rue, il chancelle, il hésite entre l'accablement et la détresse. Va-t-il s'asseoir sur le seuil de cette porte ? Une femme passe devant lui et le regarde. Il se redresse, boutonne son veston, et, la tête bourdonnante, il la suit.

La femme marche d'un pas pressé ; elle enfile des rues que Victor ne connaît pas ; parfois la lumière d'un magasin révèle son manteau gris ; a-t-elle trente ans ? Son pas sonne clairement sur le pavé. Quelle aventure ! mon Dieu, quelle aventure ! Quelques passants se retournent pour regarder cette femme et l'homme qui la suit mécaniquement.

Une grande peur s'empare soudain de Victor : peut-être l'inconnue va-t-elle arriver à sa maison, rendant vains les efforts du jeune homme. « Lâche ! » se répète-t-il ; cette injure le talonne, l'étrangle. Alors, serrant les dents pour ne point penser, il rejoint la femme, et, sans la regarder, il la salue. Puis il se laisse à nouveau dépasser.

« Le plus fort est fait, pense-t-il, ivre de joie. Avant de risquer une nouvelle audace, savourons celle-ci, nous l'avons bien mérité. Ah ! on me jugeait timide ! et moi-même je me croyais lâche ! Eh bien, maintenant, qu'en pensez-vous ? »

Mais voici que la femme entre brusquement dans un grand bâtiment ; en même temps l'éternelle sonnerie de la gare pénètre jusqu'au cœur de Victor.

Il n'a pas d'hésitation ; il s'entend demander un billet pour une ville voisine. Le train pousse une puissante rumeur et des employés traînent des voiturettes de fer. Là-bas, la jeune femme monte dans son wagon ; Victor accourt, se hisse dans le compartiment précédent ; il est sans pensée, il défaille, il va à la mort. Quelques instants après, il s'aperçoit que le train a quitté la gare.

CHAPITRE III

C'étaient la nuit, des plaines d'ombre trouées de lueurs inconnues, et la trépidation gémissante du train. Victor se hasarda dans le couloir du wagon. Son acte irrévocable lui donnait le vertige. Il était mal à l'aise, en marge de la réalité, à peine vivant. L'inconnu le guettait, allait fondre sur lui. Déjà il craignait obscurément que son exaltation ne tombât et qu'il ne redevînt lucide.

La femme qu'il avait suivie, il l'aperçut dans le compartiment voisin. « Pourvu qu'elle ne me voie pas ! » Elle était seule et feuilletait un journal grivois ; sentant qu'on la regardait, elle leva les yeux, reconnut le jeune homme ; elle avait un visage hardi, un peu empâté vers le bas. Victor revint précipitamment à sa place.

« Elle m'a reconnu ; c'est maintenant surtout qu'il me faut de l'audace. Allons ! Eh bien, allons ! » Mais il ne se décidait pas à agir et s'abandonnait au bercement du train.

Soudain il la vit à deux pas de lui ; elle avait quitté son compartiment et se penchait à la fenêtre ; elle était nu-tête, le vent dispersait ses cheveux, et pour les ramener, elle avait un geste qui dévoilait profondément son bras. « Je devrais aller auprès d'elle, pensa Victor, la minute est unique. » Pourtant il ne bougeait pas ; cette femme ne lui inspirait plus aucun désir ; il ne voyait plus en elle qu'un adversaire.

Elle rentra, et Victor fut désolé d'avoir laissé fuir une si belle occasion.

A son tour, il alla s'accouder à la fenêtre, souhaitant et redoutant qu'elle le rejoignît.

Comme elle ne venait pas et qu'il entendait rire, il se retourna, et vit qu'un jeune homme était allé s'asseoir auprès d'elle. Il lui parlait avec animation ; parfois elle renversait la tête en arrière et partait d'un rire un peu faux ; son interlocuteur voulut lui prendre la main : elle s'y refusa d'abord, puis céda en faisant une moue provocante.

Victor étouffait, comme sous un atroce affront. « Sot ! Malheureux sot ! Pourquoi avoir tardé ? Je n'ai que ce que je mérite. Je voudrais être loin, être caché, être ignoré. » Pourtant, et bien qu'il ne sût pourquoi, il se trouvait soulagé.

Il lui sembla que la jeune femme le désignait du regard à son compagnon. Blême de honte, il s'éloigna pour ne pas entendre les railleries. Bientôt le train s'arrêta dans une petite gare ; des employés criaient un nom. Comme s'il reconnaissait ce nom :

— Ah oui ! fit Victor à haute voix, pour montrer que c'était là le but qu'il s'était lui-même fixé ; et il descendit.

Il se trouvait sans doute dans un village. La nuit était profonde. Il marcha d'abord au hasard, les bras tendus pour ne point se heurter aux chariots que les paysans laissent devant leurs maisons. « En pleine aventure ! » murmurait-il. Mais il était secrètement content que l'aventure n'eût pas pris un essor plus dangereux.

Le ciel était noir ; un grand vent souffla, dont les plaintes à travers les arbres inconnus augmentaient le malaise de Victor. Il avait faim ; il revint vers la gare, entra dans une auberge et s'attabla dans un coin.

Tandis qu'il mangeait avidement son pain, des rou-

liers causaient, accoudés au comptoir. L'un d'eux se tourna vers lui :

— Vous êtes sans doute un nouvel employé du chemin de fer ?

— Non, dit Victor, je voyage.

Et comme pour quémander la protection de ces solides ouvriers, qui juraient et parlaient patois, il les pria de boire un verre avec lui. Ils s'installèrent à sa table, et continuèrent leur conversation, sans se soucier de leur hôte. Puis l'un d'eux glissa deux sous dans un piano mécanique, d'où geignit une valse foraine.

La tristesse et le découragement gagnaient Victor. La patronne, qui écrivait derrière sa caisse, de temps à autre le devisageait. Le poêle était chauffé à blanc et la chaleur engourdissait lentement le jeune homme. Les rouliers étaient partis.

« Où vais-je coucher ? » pensa-t-il. Il n'avait aucune pièce d'identité ; il se souvint que, quelques jours auparavant, dans son village, on avait arrêté un vagabond : au seuil des portes, les gens le regardaient en ricanant.

C'était l'heure où, la table desservie, Berthe et lui commençaient de se dévêtir, devant l'alcôve entr'ouverte ; la tempête pouvait faire rage au dehors : ce n'était pas cela qui empêchait Victor de saisir entre ses bras le grand corps chaud de sa femme, puis de s'endormir, les genoux repliés sous elle.

A peine cette image lui fut-elle apparue, il comprit que son aventure avait pris fin. Il sentait bien maintenant que le regret de son foyer couvait en lui depuis le commencement de sa bévue, alors que le jeune homme pénétrait dans la gare, en s'efforçant d'étouffer ses pensées. Il ne lutta plus et se livra au remords.

On frappa à la porte : deux gendarmes entrèrent.

— Eh bien, la mère, fit l'un d'eux, est-ce qu'il n'est pas l'heure de fermer votre café ?

Obséquieuse, la patronne souriait et leur servait des liqueurs. Victor réprima le tremblement qui l'avait pris. « Ils ne savent rien, se répétait-il ; d'ailleurs je n'ai pas fait de mal. » Il songea à les inviter à sa table ; mais cette amabilité éveillerait peut-être leurs soupçons. L'un d'eux se pencha vers la commère et lui parla à voix basse.

« C'est de moi qu'il parle. Il ne faut pas qu'il me voie trembler. »

— Vous êtes peut-être, lui demanda le gendarme, un nouvel employé du chemin de fer ?

— Mais non, dit Victor, je voyage.

« J'ai répondu trop sèchement, pensa-t-il aussitôt ; j'ai dû l'irriter. » Il reprit, d'un air dégagé :

— Je voyage.

Et, pour montrer qu'il n'avait rien à craindre, il vida son verre. Il attendit quelques minutes, paya, laissa un gros pourboire, puis le reprit afin qu'on ne s'étonnât pas de cette munificence, et, lentement, craignant à chaque pas de s'entendre rappeler, il sortit.

La pluie tombait. On n'y voyait plus à deux pas devant soi. Victor marcha, désarmé comme un chien perdu. Il ne voulait pas revenir à la gare, où peut-être il lui aurait fallu longtemps attendre un train : d'ailleurs, il n'avait déjà que trop dépensé. Il essaya de s'orienter : son village devait être éloigné d'une trentaine de kilomètres. Par bonheur, la route paraissait suivre la voie ferrée.

Comme il passait devant une maison, un grand cri d'enfant, puis des plaintes s'élevèrent, et lui tordirent le cœur. Non qu'il évoquât l'image précise de son propre fils, mais elle était en lui comme une partie de sa chair. Jamais encore il n'avait aussi bien compris combien cet enfant était enté dans sa vie. Il était père, et ce mot ne lui paraissait plus étrange.

Ses vêtements ruisselaient ; dégrisé, il s'acharnait

avec une nouvelle ivresse à sonder son malheur. Quand on connaîtrait l'aventure où il s'était jeté, on lui rirait au nez, on le montrerait du doigt comme un fou. Son avenir était irrémédiablement perdu. Mais enfin qu'est-ce qui l'avait entraîné ? Il était un homme sérieux ; il blâmait les coups de tête ; il avait une morale, des principes, une conduite ; ce n'était pas la religion qu'il avait attaquée, mais les prêtres ; et même, les prêtres, il les respectait : il ne craignait pas de le dire ; il croyait en Dieu. Il n'était point un de ces débauchés, de ces libertins, qui ne connaissent ni lois ni conscience. Sa faute lui apparut si énorme qu'il se prit à pleurer ; les larmes coulaient jusqu'à sa bouche, mêlées à la pluie qui giflait son visage.

Parfois, la fatigue le faisait trébucher. Une douleur aiguë, qu'il reconnaissait, s'éveilla dans son ventre. Un jour qu'enfant, il allait à bicyclette, il était tombé et le guidon l'avait frappé à l'aîne ; il en avait longtemps souffert : la douleur s'apaisait, puis revenait quelques mois après ; il lui semblait qu'un cancer le rongerait lentement ; mais il n'en avait rien osé dire à ses parents. Maintenant il sentait bien que c'était grave ; si du moins, il était auprès de Berthe, couché au chaud, et qu'elle le soignât !

Mais Berthe consentirait-elle à le soigner ? C'était un triste mari qu'elle avait là ! Criquet, va ! lamentable Criquet ! S'il mourait, elle serait bientôt consolée. Elle se remarierait ; c'est un autre homme qui caresserait sa chair, et tous deux se moqueraient du disparu. L'aimait-elle seulement ? Jamais elle ne lui avait dit un mot tendre, un de ces mots auxquels il rêvait depuis son enfance. Peut-être avait-elle mis à profit son absence pour... ?

Jalousie, remords, fatigue : tout se confondit dans l'âme de Victor en une peur éperdue. De mystérieux dangers rôdaient autour de lui ; il était sous le poids

d'une menace d'autant plus terrible qu'elle se cachait. Il n'eut plus qu'un but, qu'un désir, qu'une soif : sa maison. Il lui fallait voir son foyer, sa femme, son fils, se retrouver enfin.

Il courut. Quand il était épuisé, il s'appuyait contre un arbre. La douleur lancinante de son ventre ne le quittait plus. Il tomba, s'écorcha les mains, reprit sa marche. Il traversa des villages endormis ; il atteignit la ville d'où il était parti pour sa folle équipée ; il repassa par la forêt du matin : forêt pleine d'enchantement et de mensonges.

La tempête s'était calmée. Victor entendait la nuit soupirer autour de lui comme un bête monstrueuse. La fatigue amortit ses remords, l'apaisa, l'engourdit.

Peut-être tout n'était-il pas perdu ? Il ne fallait rien exagérer. Personne ne l'avait vu. En s'y prenant adroitement, d'un air détaché, il endormirait les soupçons des voisins. Berthe, il ne voulait certes pas lui mentir ; mais il pourrait lui dire qu'il avait été retardé par un ami, ou qu'il avait eu un accident.

Ainsi son aventure ne lui nuirait pas ; et même elle serait pour lui une excellente leçon. Car Victor voulait s'en souvenir. « Je suis un sensible, un névrosé qui cède à ses impulsions. Il faudra que je veille à ce que mon fils, tout en gardant mon intelligence, n'entreprenne pas de folies semblables à la mienne. »

D'ailleurs était-ce donc une aventure si méprisable ? Est-ce que de simples paysans, ou le Parisien lui-même, ce blanc-bec, s'y seraient risqués ? Victor se souvint qu'enfant déjà, il rêvait de partir sur les grand'routes. Il avait réalisé son rêve, voilà tout. Sans doute l'aventure n'avait pas eu un succès brillant ; mais l'essentiel, c'était qu'il l'eût tentée. On mesure l'audace au départ, non pas aux résultats.

Plus tard, quand il serait un magistrat, par une de

ces soirées d'été où l'odeur des foina monte vers la lune, tandis que des chiens aboient au loin dans la campagne, il raconterait d'un ton plaisant cette aventure à quelque ami, et Berthe, assise sous la charmille, en robe noire et coiffe de dame, sourirait doucement dans l'ombre.

Quand Victor parvint à son village, la nuit déclinait vers le matin. A pas de loup, la tête baissée, il descendit la rue. Ses vêtements lui collaient aux membres. Il respirait avec délices l'odeur familière des maisons. Un coq chanta ; une porte s'ouvrit ; dans une étable, un cheval qu'on harnachait hennit et secoua ses grelots. Que ces humbles choses étaient douces !

Une lumière veillait à la fenêtre de sa maison. Il approcha silencieusement et se pencha. Berthe s'était endormie, toute vêtue, le visage sur la table, et devant elle la clarté de la lampe se mariait timidement au jour naissant. Victor s'appuya contre la porte : il n'osait pas entrer. En même temps il sentit qu'il avait froid.

« Je te dis bonjour, Berthe, disait obscurément son être. Tu n'as pas des bas couleur de chair, ni des mains fragiles comme celles des poupées. Ton corps sent la terre, et pour nettoyer le petit, tu craches parfois sur une serviette ; cela m'a même toujours gêné. Mais tu es ma femme, qui as veillé pour m'attendre jusqu'à l'aurore. A nous deux, nous avons fait naître un enfant. Et c'est auprès de toi seulement que je me sens bien. »

Il aurait voulu dire encore :

« Voici le jour qui commence, le jour habituel ! Un jour qui sera plein de lumière, où des gens passeront devant notre porte, où je te verrai faire la vaisselle, tandis que le petit s'accrochera à ta jupe. Nous allons vivre ensemble ; le monde vivra autour de nous ; et tout cela sera bon. »

Plein de bonheur et d'attendrissement, Victor poussa

la porte. Tandis qu'il entrait, il essuya rapidement ses vêtements pour ne pas sembler trop vulgaire.

... Et ce fut une journée pareille aux autres. On travaille, on mange, on cause avec les voisins, on surveille le gosse, on n'a pas le temps de penser : c'est la vie. Est-ce bien la vie ? — « Allons, bon, à quoi vais-je rêver ? Toutes ces bêtises sont loin, heureusement, car je ne manque pas de force d'âme. »

Le soir, avant de se mettre au lit, Victor ne fit pas un tour dans la rue, comme il en avait l'habitude. Il avait beau se justifier devant lui-même et s'applaudir : il sentait en lui une sorte de protestation, et de honte. Bah ! cela aussi, ça s'oublie.

LE VISAGE AMBIGU

*Est mollis flamma medullas
Interea, et tacitum vivit sub pectore vulnus.
Enéide IV.*

CHAPITRE I

Tandis que le matin naissait, Michel s'accouda sur son lit, les yeux remplis des larmes qu'un rêve avait fait sourdre. Le rêve était mal dissipé, mais Michel n'osait y tourner son esprit. La tristesse que la nuit avait déposée en son cœur était si douce qu'il redoutait de la sentir s'éloigner. La maison n'avait encore aucun souffle. D'une voix étouffée, il appela : « Nic », bien qu'il sût que Nicolas ne pouvait l'entendre. Puis il bondit hors de sa couche, ouvrit silencieusement les portes, et, dans l'aube harmonieuse, étira ses membres tièdes.

A six heures du matin, l'été, il semblait que tous les oiseaux se fussent concertés dans les arbres du parc, pour adresser, sur le ton le plus aigu qu'il pussent atteindre, leurs chants au tendre jour qui se levait. On ne pouvait plus dormir au château. C'était alors qu'on entendait les plafonds craquer sous le pas pesant des servantes. Les enfants, qui songeaient aux leçons du jour, y mêlaient l'espoir des vacances prochaines. Du fond de l'allée arrivait une laitière puissante qui balançait son corps selon le poids des seaux.

Michel avait couru vers un bosquet détourné. « Petite », criait-il ; mais comme il arrivait à la cage de la corneille, deux bras le saisirent.

— Nic.

— Je savais bien que tu viendrais.

Les deux enfants demeuraient immobiles.

— Appuie la tête sur mon épaule, Michel.

L'oiseau, étonné du retard qu'on mettait à lui donner sa liberté, frappa du bec le grillage. Michel eut un rire.

— Je ne veux pas que tu ries.

Puis la cloche sonna.

Quand Michel est entré au collège, il fut heureux de son isolement.

— C'est à peine un collège, lui dit-on, plutôt un château d'amis.

Il voulut dire adieu à la bonne qui l'avait amené ; mais l'automobile était repartie. Le directeur, un géant à barbe noire, le guidait à travers la maison, lui frappait amicalement l'épaule, et parfois se baissait pour ramasser un papier.

Michel resta seul. Le parc était immense ; une forêt le prolongeait. L'enfant y déploya sa détresse à l'aise ; plus tard, il vivrait en Amérique du Sud ; c'est un pays sauvage, avec de hautes montagnes et des cascades.

Deux insectes, patauds et désarticulés, traversèrent le sentier ; l'un traînait l'autre par une pince ; soudain le prisonnier frappa son ravisseur d'un coup de queue, le fit rouler et poursuivit son chemin avec des contorsions épouvantables. Une joie légère avait pris Michel ; il voulut se la reprocher ; mais, il ne savait pourquoi, il se sentait meilleur.

Plus loin, entre des sapins, se cachait un petit temple ; il y faisait frais et sombre ; Michel songea qu'il lui faudrait mourir ; cette pensée s'accordait avec sa gravité ; il n'en était pas effrayé.

Il y avait une trentaine d'enfants au dîner, plusieurs dames et quelques professeurs. Michel sentit sur lui tous les regards. Comme son voisin l'interrogeait :

— Non, Monsieur, dit respectueusement Michel.

On rit : le jeune homme qui lui parlait était un élève, non pas un maître. « Je voudrais être mort, » pensa Michel.

Il se déshabillait ; dans les chambres voisines, ses camarades avaient des mots sonores pour célébrer la journée. Voici qu'un homme entra et, s'appuyant au bord du lit, ne quitta plus l'enfant des yeux ; celui-là, Michel le savait, c'était un surveillant, un jeune Américain qu'on appelait M. Wayne ; il avait un visage fermé, et, sous ses lunettes blondes, des yeux fureteurs.

— Vous vous nommez Michel ? dit-il.

Michel ne répondit pas.

— C'est un joli nom.

Il resta quelque temps encore, caressa les cheveux de l'enfant et s'éloigna.

Quand les lampes furent éteintes, et que les derniers chuchotements eurent cessé, Michel se trouva seul au monde. Comme chaque fois qu'il avait pris conscience de lui-même, il pensa clairement à Dieu : pourtant aucune prière ne lui vint ; c'était une révolte ; craintif, mais obstiné, il ramena un bras sur sa tête et se réfugia dans le sommeil.

Les jours suivants, Michel commença sa vie d'élève ; on travaillait peu ; on faisait beaucoup de sport ; le soir : de la musique et parfois du théâtre. La première fois qu'il se trouva dans la piscine commune, Michel eut honte ; ce n'était point de voir autour de lui ces corps nus, mais de montrer le sien ; plus tard il en vint à y prendre un peu d'orgueil, mais garda toujours quelque trouble.

Ses camarades ne lui étaient pas hostiles ; mais il n'osait encore s'en approcher. Un jour qu'il était resté après la classe, l'un d'eux survint dans la salle d'études.

— Vous n'avez peut-être pas de livre ? demanda-t-il.

Michel avait un livre ; mais pudeur ou reconnaissance : il accepta celui qu'on lui offrait. Les deux élèves s'entretinrent de l'école :

— Vous n'êtes pas heureux ? demanda Michel.

— Oh ! ici comme ailleurs, dit l'autre.

Il semblait âgé d'une quinzaine d'années ; il avait un visage énergique, aux yeux sombres, aux lèvres minces. Le soir fut autour d'eux sans qu'ils y eussent pris garde.

— Je m'appelle Nicolas, dit le jeune homme, et comme il sortait, hésitant :

— Mais ma grand'mère m'appelle Nic.

Ce jour-là, après le dîner, Michel chanta ; il n'aurait jamais pensé qu'il pût en avoir l'audace. On l'entoura, on lui fit fête ; ses tempes étaient roses de plaisir ; mais il aperçut dans un coin son obligeant camarade, qui feignait de méditer.

— Bonsoir, Nic, cria-t-il.

Le lendemain, pendant une heure de repos où Michel s'était étendu sur l'herbe naissante, Nicolas vint auprès de lui et demanda :

— Pourquoi ne jouez-vous pas ?

Michel resta silencieux. C'était un des premiers jours du printemps ; une subite fraîcheur fit trembler les jambes nues de l'enfant ; Nicolas ôta son veston et les en couvrit. Michel ne put retenir ses pleurs.

— Vous regrettez vos parents, dit Nicolas, les yeux baissés afin de ne point le gêner.

— Ma mère, répondit Michel. Il avait fait un effort pour ne pas dire : maman.

— Vous n'avez donc plus votre père ?

Michel sentit redoubler ses sanglots. « Il va me prendre pour un gamin, pensait-il. » Il parvint à répondre :

— Mort à la guerre.

Mais le reste : sa mère, cette femme jolie et tendre,

remariée quinze jours auparavant avec un banquier juif, il le garda pour sa plaie secrète.

Plus tard, en étude, tandis qu'il s'appliquait à la leçon du lendemain, une boulette de papier tomba sur son livre ; il la déplia et lut : *Veux-tu être mon ami ?* Il leva la tête, vit Nicolas qui le regardait ardemment ; alors il fit un grand signe d'acceptation.

Dès lors les deux amis se quittèrent à peine. Nicolas était un des chefs de l'école ; il avait sur ses camarades une séduction si grande qu'on se battait dans les jeux pour appartenir à son camp. Ce n'était pas qu'il fût bon élève ; cynique à l'égard de ses maîtres, il était même, disait-on, redouté du directeur, qui ne ménageait en lui que sa fortune.

Ils ne trouvèrent d'abord en leur amitié que de menus services, des regards d'entente et le chaud sentiment d'une présence affectueuse. Puis ils recherchèrent la solitude, ils se confièrent leurs troubles, et des pensées que jusqu'alors ils cachaient dans leurs agendas ; maintes fois ils unissaient leurs mains dans une longue étreinte.

Les premiers jours que Michel était au collège, il recevait peu de nouvelles de sa mère ; c'étaient des cartes : *la Promenade des Anglais, la Tour penchée, les Lagunes vénitiennes* ; Michel craignait de les regarder : il lui semblait y voir, au premier plan, un couple trop connu. Il reportait sur Nicolas sa tendresse déçue.

Un dimanche, c'était le jour des visites, il se promenait à l'écart, ivre de solitude et de clairvoyance (il venait de découvrir Stendhal), on l'appela ; devant le perron, une dame élégante parlait au directeur, qui s'inclinait ; elle fit un signe à l'enfant.

— Tu es revenue, murmura Michel dans ses bras. Elle l'écarta un peu, en souriant.

— Mais tu m'étouffes !

Et corrigeant la boucle de sa cravate :

— Mon Dieu, comme te voilà changé ! N'en es-tu pas honteux !

Oui, il avait honte d'être un enfant chétif et mal vêtu devant cette femme belle et jeune ; il eut envie de lui dire qu'autrefois c'était elle-même qui l'habillait, et, que fût-il sale, elle ne se détournait point de ses baisers. Pourtant comme alentour ses camarades les examinaient, il leva fièrement la tête : cette dame si *chic* était sa mère.

Elle allait partir.

— J'oubliais, s'écria Michel, et il appela : Nic... c'est mon meilleur ami, maman, c'est... enfin un ami.

Nicolas s'inclina correctement devant la jeune femme ; elle lui tendit une main, qu'il baisa. Il parcourait son corps d'un regard précis ; elle en parut amusée. Michel surprit ce regard et serra les poings.

— Je t'ai apporté un livre d'Italie, dit-elle. C'est mon mari qui a pensé à te l'acheter : tu le remercieras.

— Non, cria l'enfant ; il s'enfuit dans la forêt, où il pleura jusqu'au soir.

Quand Michel fut couché, Nic entra silencieusement dans la chambre de son ami. Michel eut un geste d'effroi : on défendait aux élèves de se parler la nuit. Puis il songea qu'il haïssait maintenant Nicolas et lui tourna le dos.

Le jeune homme se courba sur le lit :

— Je n'ai pas voulu te faire de la peine, dit-il ; et longtemps il parla d'une voix amicale. Mes parents sont morts et je n'ai jamais aimé personne. Mon tuteur vit avec une gouvernante ; il ne veut plus me voir, depuis que je lui ai dit qu'elle était sa maîtresse... Crois-tu en Dieu, Michel ?

— Oui, peut-être.

— Pourquoi ?

L'enfant hésita un peu et dit :

— Parce que c'est là tout ce qu'il y a de beau au monde.

— J'ai voulu savoir si Dieu existait, poursuivit Nicolas ; un jour de communion, j'ai retiré l'hostie de ma bouche et l'ai foulée aux pieds. J'attendais un miracle, la foudre, l'enfer. Mais il n'y avait rien qu'une petite boule, de couleur sale, à terre.

Il lui raconta encore comment, plusieurs fois, il avait volé son tuteur et des amis de sa famille.

— Est-ce vrai, demanda soudain Michel, que tu as connu des femmes ?

Nic sourit et répondit :

— Mais oui.

— Oui, mais vraiment connu ?

— Sais-tu, dit Nicolas, que tu ressembles toi-même à une femme ?

La porte fut poussée. M. Wayne, le surveillant, les regardait, le visage impassible, les yeux embusqués derrière ses lunettes blondes. A la fin il eut un sourire et d'une voix calme :

— Allez donc vous coucher, Nicolas.

Quand Nicolas fut parti, M. Wayne s'approcha de Michel et lui prit la main ; Michel se sentait mal à l'aise devant ce regard qu'il ne comprenait pas.

— Dormez bien, Michel.

Nicolas prit l'habitude de venir chaque soir auprès de Michel. Parfois ils échangeaient des lettres, qu'ils avaient écrites pendant l'étude.

— *Michel, écrivait Nic, rien n'est plus pur que mon amitié pour toi. Je voudrais remplacer le père que tu as perdu. Que ne sommes-nous dans l'île de Robinson ; ta seule présence suffirait à remplir ma vie.*

Et Michel écrivait :

— *Je suis heureux que tu sois le premier de l'école par la vigueur et par la beauté, (mais ces compliments*

vont te rendre insupportable). J'ai longuement songé à toi, hier, près du petit temple qui sent la mort. Je ne suis pas d'accord avec Musset, quand il dit...

Cependant on s'était vite aperçu de leur intimité ; on les menaça, on les punit ; mais elle en prit une force nouvelle. On avertit enfin la mère de Michel.

— Qu'est-ce que ces horreurs ! s'écria-t-elle.

Les paroles qu'elle adressa à l'enfant l'atteignirent au plus secret de sa pudeur et l'éloignèrent d'elle à jamais. Il avait été un brillant élève ; mais peu à peu il perdit le goût de l'étude. Il lisait, rêvait ; un rien l'émouvait jusqu'aux larmes. « Je voudrais être, pensait-il, pareil aux arbres du parc, qui vivent du suc de la terre, de l'eau du ciel, des caresses du vent. » L'idée de la mort ne le quittait plus : « A quoi bon les efforts, disait-il, et l'orgueil, puisque les conquérants et les lâches reposent dans un égal destin. » Un jour qu'il avait à parler de la nature devant ses camarades et ses maîtres, après l'avoir exaltée : « C'est en elle, dit-il (grisé par l'étonnement qu'il voyait autour de lui), que tôt ou tard nous pourrions... nous pourrions. » Il fallut l'emmener : il était hagard et répétait ces mots inlassablement.

Plus jeune, il avait songé à se faire prêtre ; il y songeait encore ; mais il croyait à peine en Dieu : un prêtre sans foi, ou un saint laïque, quelle inconséquence ! La source de tout courage, de toute vertu, c'était Dieu ; si Dieu n'existait pas, qu'importait vers quelle déroute Michel fût entraîné !

L'été est venu. L'odeur des arbres est si forte qu'elle vous suit dans les rêves. Michel se lève à l'aube ; il rejoint Nicolas dans les bosquets encore humides ou sur le terrain de tennis. Nic a des gestes harmonieux ; son corps est robuste et fin. Il jette sa raquette, il s'approche de Michel ; le matin est religieux et naïf comme une branche de buis.

Au commencement de l'été survint un élève nouveau. On le regarda avec de grands yeux : c'était presque un homme, mais trop vite poussé ; son visage était orné de boutons et balafre d'une grosse cicatrice ; il marchait en se dandinant ; aussi l'appela-t-on *Canard*, ce dont il ne se fâcha point.

Le soir de son arrivée, il sauta le mur de l'école, passa la nuit dans un café, et comme, à l'aube, il rencontrait un professeur : « Vous m'embêtez », dit-il, et, de la main, il l'écartait. On imagina de lui faire promettre sur parole de ne plus sortir : il tint sa promesse.

Un jour qu'il se promenait à travers le parc, il rencontra Michel et Nic, qui marchaient en se tenant la main. Il les avait déjà raillés à plusieurs reprises. — « Ne le feras-tu pas taire ! » s'impatientait Michel. Nicolas regardait les gros poings du *nouveau*, et, dévorant sa rage, haussait l'épaule. Cette fois la querelle tourna mal ; Canard heurta violemment Michel, qui poussa un cri de douleur ; Nic, fermant les yeux, s'élança, agrippa le cou de son camarade ; Canard eut un rire éclatant ; d'un bras il encercla le corps de Nicolas, le fit plier, tandis que sa main libre lui donnait une abondante fessée.

— Mais non, disait Michel, quelques instants plus tard, je ne te méprise pas.

Et certes il plaignait Nicolas, il souffrait avec lui : pourtant il se surprit à sourire.

Le lendemain, dans un coin de la forêt, Michel rencontra son ennemi. Michel était seul et voulut fuir ; mais Canard, sans même tenter de le retenir :

— Je ne veux pas te faire de mal.

Il le regardait tristement. Tous deux s'assirent.

— Tu dois me détester ? demanda Canard.

Michel secoua la tête.

— A Dolent, continua l'autre, j'avais un ami ;

c'était un bouvier qui s'appelait Frédé. J'allais chasser et labourer avec lui.

Il s'était renversé sur le dos ; les yeux vagues, il mâchait des brins d'herbe.

— Dolent est un village des pays de l'Est. Mon père est divorcé, et, comme il ne savait que faire de moi, car je n'apprends rien et je m'enfuis des lycées, il me laissait vivre à la campagne, dans nos fermes.

Michel se sentait pris de sympathie pour ce garçon sauvage qui, comme lui, comme Nicolas, avait souffert d'un manque d'affection. Canard poursuivit.

— Quand on a vu ce que j'ai vu, on se moque de tout. L'automne, vers cinq heures, et je ne savais pas si c'était la nuit encore ou déjà le jour, j'ai vu nos gros bœufs traîner la charrue dans des terres que nous possédons depuis vingt générations. On les entendait souffler comme des forges. Il fait frais, on a le cou nu, on parle à voix basse comme si on craignait d'éveiller les champs. De la terre ouverte on voit sortir une buée comme d'une miche de pain coupée par le milieu. Eh bien ça, bon Dieu, ça...

Il acheva en crachant à terre :

— et puis, zut !

Les yeux ardents, Michel lui tendait la main. Il entendait le souffle des bœufs, il voyait fumer la terre maternelle. Tout pays où l'on vivait libre et simple n'était-il pas sa patrie ?

Canard regardait les mains qu'il pressait entre ses doigts calleux.

— Ce sont de petites pattes de fille, dit-il.

Michel tressaillit : encore ce mot ! Il ne savait que trop qu'il était faible, d'une façon presque anormale.

— Et ces jambes fines ; comme tu as la peau douce !

L'enfant reconnaissait les paroles mêmes de Nicolas ; mais la pitié cette fois se mêlait à la louange.

— Si tu veux, dit Canard, nous serons amis.

— Je le veux bien, répondit Michel.

— Quant à ton Nicolas, je le laisserai tranquille ; mais qu'il ne m'ennuie pas.

Entre Canard et Nicolas, Michel mena dès lors une vie pénible. Nic l'accablait de reproches ; ils en vinrent même aux coups ; on les vit se fuir pendant des journées entières.

Le rustre cependant ne triomphait pas. Il s'était attaché profondément à l'enfant, il se montrait humble à son égard et l'entourait de prévenances. Que Michel consentît à l'accompagner dans une promenade, qu'il acceptât la vie sans trop d'amertume, l'adolescent ne pouvait contenir sa joie.

— Regarde.

Il grimpaît en un instant au faite d'un arbre et criait :

— Est-ce Nicolas qui en ferait autant ?

Il devint coquet, il tenta même d'être propre. Un dimanche qu'il était allé à Paris, on le vit revenir dans un coupé, dont il fit descendre un personnage exotique et chamarré, l'épée au côté, un bicorne sur la tête. Le directeur s'empressait, mais, le repoussant :

— Michel, appela Canard... Son Excellence le consul de Nicaragua.

Il expliqua, le soir, que le coupé venait des usines de son père, et que Son Excellence ne l'avait pas encore payé.

Cette remarquable visite fut pourtant l'occasion d'un conflit. Comme Nicolas s'était ouvertement moqué du consul, Canard le provoqua en combat singulier. Au reste il fallait que leur rivalité prît fin, et qu'à l'un d'eux seul allât toute la tendresse de Michel.

Ils s'étaient fixé rendez-vous pour le lendemain, et c'était encore à l'aube. Ils avaient le torse nu, les jambes habiles sous des culottes de sport. Ils étaient glorieux et troublés. Ils ouvrirent leurs couteaux.

— Veux-tu me serrer la main ? dit Canard.

Nic songea à Michel, qui l'évitait maintenant, et secoua la tête. Ils eurent pour se battre des gestes souples, mais des cœurs tremblants.

Nicolas se retrouva à terre ; il ne souffrait pas, pourtant sa cuisse était couverte de sang. « Blanc et rouge, pensa-t-il, ce n'est pas trop laid. » Mais il avait peur. Canard le regardait, hébété.

Quand la blessure fut bandée, les deux ennemis revinrent vers l'école.

— Appuie-toi sur moi, murmura le paysan, la tête basse.

Nicolas refusa ; mais, quelques pas plus loin, comme sa jambe s'engourdissait, il dut poser la main sur l'épaule de son compagnon.

Au détour d'une allée, ils aperçurent M. Wayne ; ils en furent étonnés, car le surveillant se levait toujours tard.

— Je me suis blessé en jouant avec mon couteau, dit Nic.

M. Wayne sourit.

Mais quand Nicolas eut regagné son lit, il sentit fuir son reste de courage ; il pleura, puis s'évanouit. Revenu à soi, il vit Michel, très pâle, qui lui baisait les mains.

— C'est ma faute, balbutiait Michel, me pardonneras-tu jamais ?

Il caressa le visage de l'enfant ; il se sentait grand et doux ; avant de s'endormir :

— Tu sais, dit-il, ce n'était pas vrai : je n'ai jamais connu de femmes.

Vers la fin de la convalescence, Canard demanda une entrevue à Michel ; il vint, roulant sa casquette entre ses mains ; Michel détourna la tête, bien qu'il fût rempli de pitié. Canard toussa et d'une voix lente :

— Je suis venu te dire que je m'en vais. C'est ce

que j'ai de mieux à faire, je le sais. J'ai troublé votre amitié. Soyez heureux désormais.

— Tu retournes à Dolent ? demanda Michel.

L'autre fit un signe affirmatif. Ils restèrent silencieux.

— Voilà, dit enfin Canard.

Il tendit gauchement la main vers eux, se retint et partit.

Il ne devait quitter l'école que le jour suivant ; mais il passa la nuit au dehors. Quand le matin parut, et que les élèves, mal éveillés, se penchèrent aux fenêtres, ils virent une grande flamme jaillir au milieu des arbres : le pavillon de chasse brûlait. C'était l'adieu de Canard à Michel.

Nic et Michel reprirent leur intimité ; mais l'enfant n'y trouvait plus qu'un médiocre plaisir : il était désorienté.

— Tu penses à Canard ? demandait Nicolas.

Michel souriait : que lui importait ce paysan, dont il ne lui restait que quelques rêves !

— Eh bien pense à moi !

— Je m'ennuie, répondait Michel.

Ses camarades l'insultaient souvent ; ils étaient comblés d'éloges, sûrs d'eux-mêmes et déjà se partageaient l'avenir. Michel s'était dit d'abord : « Je suis plus intelligent qu'eux, et d'une autre nature », et il les dédaigna.

Puis il douta de sa valeur : quelles preuves en avait-il données ? Quand on lui parlait, c'était toujours avec commisération. La haine le prit contre ces enfants robustes au sport comme au travail. Il rêva de triomphes éclatants : — il saisissait le ballon, il échappait aux joueurs, avec une foulée aiguë et souple il le portait jusqu'au but, et la foule l'acclamait. En classe il écoutait le professeur en souriant, soudain il l'inter-

rompait : « Etes-vous bien sûr, monsieur... ? » — Quel présomptueux ! pensait la classe, ignare ; mais, toujours avec un sourire (d'ailleurs poli), il rectifiait l'erreur ; le maître venait lui serrer la main, les autres baissaient le nez sur leurs livres. »

Mais non, ces rêves étaient mesquins ; c'était par d'autres victoires qu'une âme comme la sienne devait s'affirmer. Qu'un élève se blesse, il perd son sang, il va mourir, sa mère se lamente, le médecin jette autour de lui un regard désespéré : c'est alors que Michel s'avance, et qu'il offre son bras : incisez-le, captez-en la subtile liqueur, et dans l'odeur d'iode, entre les vêtements blancs des infirmières, que renaisse à la vie ce frère humain.

Parfois, égarant son esprit dans un pays étrange, mais non sans volupté : « Aurais-je la force, pensait-il, d'accomplir une mauvaise action, de voler, de... »

Vinrent les vacances ; Nic retournait à Paris, Michel restait au collège ; ils se quittèrent presque froidement. Dissimulé derrière une fenêtre, Michel vit partir ses camarades ; pas un ne songeait à lui serrer la main. « Je voudrais pouvoir cingler d'un fouet à chiens leur visage confit et les robes prétentieuses de leurs mères. »

CHAPITRE II

Michel demeura seul. Il rôda à travers le parc ; il reprit ses livres les plus chers : mais livres et nature, c'est vainement qu'il essayait d'y trouver quelque calme.

A peine était-il éveillé, une angoisse lui serrait la gorge ; il n'aurait pu en dire les causes ; il sentait s'y mêler de la honte, de la peur aussi. Il voulut fermer son esprit à toute pensée ; il se couchait sur la pelouse, à l'ombre d'un arbre ; l'ombre tournait, l'enfant s'obstinait à rester immobile, brûlé jusqu'au soir par le soleil, les yeux remplis de paillettes d'or, les oreilles assourdies par des sonneries lointaines. Il était une infime parcelle du monde, il renonçait aux gloires des hommes.

Le Directeur était allé passer les vacances en Italie. C'était M. Wayne, le jeune professeur américain, qui gardait l'école en son absence ; mais M. Wayne était presque toujours à Paris, et Michel pouvait agir à sa guise.

Un jour que Michel passait devant la chambre de son professeur, il s'entendit appeler. M. Wayne faisait sa toilette pour le dîner. M. Wayne avait vingt-neuf ans, Michel : treize.

— Pour un peu, Michel, je pourrais être ton père, n'est-ce pas ?

Le maladroit, qu'avait-il besoin de relever cette différence d'âge !

— Mais oui, Monsieur.

— « Monsieur » ! Il a dit : « Monsieur » ! Mais pendant les vacances, il faut m'appeler Wayne. Chère petite chose, va.

Il avait attiré l'enfant et lui caressait les cheveux. Michel avait beau faire : il était gêné ; ce... Wayne, en somme, ce n'était ni un homme ni un enfant. Et puis ces Américains, on ne sait jamais ce qu'ils pensent.

— Ah ! qu'il fait chaud ! On ne peut plus bouger.

— Viens t'asseoir ici, près de moi, plus près, là. Ma mère et ma sœur m'appelaient Wienie. Tu n'aimes pas ce nom-là ? Essaie un peu de le dire.

— Nicolas, lui, sa mère l'appelait Nic.

— Toujours Nicolas ! Je croyais que tu étais fâché avec lui. Tu sais : il est en train de s'amuser, dans une ville d'eaux, ou en Suisse, et il ne doit guère penser à toi.

— Ça m'est bien égal.

Evidemment, ça lui est égal. N'empêche que cette chaleur, et cet Américain, avec sa fausse compassion... Michel a la gorge serrée.

— Si tu veux, Michel, nous irons nous promener demain au camp d'aviation. Nous entendrons les gros moteurs, tu sais, ceux qui font : rron-on-on. Et nous verrons tourner les hélices. Tiens, regarde, je vais faire l'aéroplane.

Il gonfle les joues, fait tourner les bras, danse à travers la chambre. Voilà les chaises qui tombent, la porte qui claque, les piles de livres qui dégringolent. Michel le regarde, interloqué : qu'est-ce qu'il a, ce grand diable ? est-il fou ?

— Mais ris donc, Michel. Ce n'est pas tous les jours qu'on voit un aéroplane dans une chambre.

A bout de forces, il s'affale sur le lit. Un silence. Wayne se relève, lentement ; son visage est grave, triste même. Il s'accoude à l'oreiller. Son regard se perd.

— J'ai reçu une lettre de ma mère, Michel. La pauvre dame se plaint d'être seule. Ma sœur s'est mariée l'an dernier ; ma sœur est très belle, tu sais ; elle a épousé un ingénieur ; elle s'appelle Margaret. Oui, ma pauvre mère me recommande de pratiquer les sports, d'aller le moins souvent possible à Paris et de lire ma bible. Je suis un mauvais fils, Michel : je ne lui obéis pas, car je suis allé encore hier à Paris, sans emporter ma bible ; et, en fait de sport, je ne fais que de l'aéroplane. Vous aimez votre mère, Michel ?

Michel se tait.

— Michel, il faut aimer votre maman, il ne faut pas me ressembler. Et votre bible, Michel, la lisez-vous chaque soir ?

— Je m'en moque bien.

— Oh ! le méchant garçon qui se moque de la sainte bible ! Venez ici, monsieur. Comment, vous ne lisez pas votre bible ? Non ? bien vrai ? Oh ! la chère petite chose qui se moque de la bible, de la sainte et vénérable bible !

Un fou rire le secoue ; il donne de grandes tapes sur les mains de Michel, lui prend le bras et lui fait faire une pirouette.

— Mais vous êtes fou, Wayne !

Ça y est : le voilà redevenu grave.

— Oui, mon enfant, vous l'avez dit : je suis fou. Mais puisque je suis le seul professeur qui reste ici pendant les vacances, j'ai la charge de votre âme. Je contrôlerai donc vos lectures, vos occupations et jusqu'à vos pensées. Savez-vous bien, mon ami, que le diable nous guette à chaque instant ?

Mais enfin, est-il sérieux, ou non ? Le drôle de type. Ah ! la cloche du déjeuner ; tant mieux !

On amena au château un jeune infirme. — Voilà sept ans qu'il n'a pas marché, expliquait-on. Il ne pouvait se déplacer qu'à l'aide de béquilles. Il avait un visage grave, de gros bras et des jambes atrophiées.

Michel fut pris d'un malaise. Entre cet être et lui, il redoutait de trouver une secrète ressemblance. « Mais peut-être, pensa-t-il un cœur profond le console-t-il de son infirmité. » Il résolut de l'interroger.

Quand il entra dans la chambre de l'infirmes, il se sentait une mission de consolateur.

— Vous n'avez besoin de rien ? demanda-t-il, pour motiver sa visite.

— Assieds-toi donc, fit l'autre.

Il était vautré sur son lit et regardait un journal grivois.

— Tu connais ça, toi ? dit-il, en tendant le journal à Michel.

Michel rougit et secoua la tête.

— Moi, continua l'infirmes, j'en ai vu bien d'autres. A Berck, où je suis resté pendant deux ans, la fenêtre de ma chambre donnait sur une cour d'hôtel. Quand la nuit venait, je me collais aux vitres et je voyais les voyageurs se déshabiller. Mon vieux, c'était drôle, parfois.

— Vous êtes Français ? demanda Michel, qui se trouvait gêné.

— Moi, Français ? penses-tu ! Je suis Argentin ; je m'appelle Gomès. Mon oncle est une sorte de planteur, là-bas ; c'est un grand gaillard, pas comme moi ; il a des tas de domestiques et des femmes tant qu'il en veut. Je retournerai chez lui, l'an prochain. Je vais bien rigoler. Là-bas, on chante toute la journée. Est-ce que tu connais : *My little baby* ? Non ? Ecoute, je vais te le chanter.

Il avait une voix fausse, pleine de trémolos et de mélancolie.

La nuit venait, une nuit silencieuse et très pure. Les deux enfants sortirent et se promenèrent dans les allées du parc. Le bruit des béquilles ponctuait leur marche d'un rythme obsédant.

— Ça doit bien te gêner, ton... ta maladie !

— Evidemment, ça me gêne pour marcher. Mais pour grimper, tu sais, je ne crains personne.

Et laissant tomber ses béquilles, l'infirme s'agrippa à un jeune arbre, qu'il escalada en quelques secondes. Ils reprirent leur promenade.

On n'aurait jamais pensé qu'il pût y avoir des nuages dans un ciel aussi limpide ; cependant la lune vient soudain de se voiler.

— Pourtant, dit Gomès d'une voix changée, la vie n'est pas toujours drôle pour moi. Si je blague, c'est pour m'empêcher d'être triste. Mais il y a des fois où je n'ai pas envie de rire. Ainsi, l'autre jour, quand le médecin a changé l'appareil que j'ai aux pieds, il plaisantait, mais j'ai bien vu que j'étais loin d'être guéri, et que j'en avais encore pour longtemps à m'entendre appeler : infirme. Je me demande ce que j'ai fait pour être comme ça. Il n'y a pas de bon Dieu, tu sais.

Ces nuits de septembre sont trop douces. Michel se promène à travers le parc. Passe encore les journées, on est abattu, on ne pense à rien, on se livre sans remords à sa faiblesse. Mais cette nuit splendide, et ces étoiles silencieuses, ces massifs d'ombre, ces pâles lumières : « tout m'exhorte à vivre, à penser, à sentir. Quand j'étais à Cassis, l'autre année, près de maman, et que, par des nuits semblables à celle-ci, nous nous promenions ensemble au jardin, c'en était assez de cette limpide douceur, pour me charmer et me satis-

faire. Je caressais une fleur au passage, je trempais mes mains dans l'eau du puits, je m'écartais un instant pour entendre maman m'appeler d'une voix un peu inquiète. Aujourd'hui, me voici livré à moi-même et je n'ai pas la force d'être moi-même. Je ne sais pas ce que je veux. Si une bonne fée m'apparaissait, là, près de ce marronnier, prête à exaucer mes souhaits, je crois que je n'en pourrais former. Je voudrais tout comprendre ; je voudrais voir d'autres choses que ce qu'on voit ; je voudrais, quoi ?... avoir une grande douleur, mais n'en pas souffrir ; avoir un grand bonheur, mais n'en pas être aveuglé. »

— Eh bien, monsieur Michel, je vous y prends !

— Mais je ne fais rien de mal.

Michel se sent rougir à l'apparition soudaine de M. Wayne, qui revient de Paris.

— La rêverie est un mal, Michel, le plus grand des maux. Nous autres, en Amérique, nous ne rêvons jamais, sinon à nos examens, à nos matchs de foot-ball et aux photographies d'actrices, que nous cachons sous notre linge. C'est pourquoi l'Amérique est le plus grand peuple du monde. Michel, rêvez-vous à des photographies d'actrices ? Non ? c'est bien, mon enfant. Je désire que votre vie soit aussi pure que votre visage.

— Chut ! attention, les bonnes vont nous entendre.

C'est vrai que le parquet crie ; par ces chaleurs d'été, le bois est si sec qu'au moindre choc, ce sont vingt petits pétards qui éclatent. Michel marche sur la pointe des pieds et Gomès étouffe comme il peut le bruit de ses béquilles. Pas besoin de lumière : la nuit, claire et sombre comme une nappe d'eau au fond d'un ravin, pénètre à grandes bouffées par les fenêtres.

— Le couloir tourne, prends garde. Et voici un escalier. Ça y est ? bon. Nous arrivons.

Une clé grince, la porte s'ouvre : cela sent le coing et l'ambre.

— J'allume, n'est-ce pas ? Tu étais déjà venu dans cette chambre ?

Ils sont dans la chambre du Directeur ; ils ne courent d'ailleurs aucun risque : le Directeur est en vacances et M. Wayne sait comprendre les plaisanteries. N'importe ; leur allure mystérieuse, leur présence à minuit dans cette chambre offrent l'attrait d'un plaisir défendu.

Michel a si peur, que ses mains tremblent ; il fait un pas : oh ! ce craquement ! l'enfant est pris d'un long rire. Il voit Gomès qui, feignant l'effroi, pose un doigt sur la bouche, et cette recommandation le fait rire davantage. Il s'étrangle, il étouffe ; il a envie de crier et de chanter.

Nos deux aventuriers sont assis sur un vieux divan, encombré de coussins.

— Prends une cigarette, Michel. Mes cigarettes sont très rares : il y a de l'opium dedans.

Michel se renverse sur les coussins et fume béatement ; il attend la charmante ivresse et les grands rêves que va lui donner le dangereux poison.

— Tu sens l'opium, Michel ?

— Oh ! oui.

Il glisse dans un pays merveilleux ; le sang coule plus lentement dans son corps ; des musiques lointaines lui parviennent. La voix de Gomès s'élève, mi-bouffonne, mi-rêveuse :

— Dans un pays de la Perse, Michel, il y a de grandes tours où l'on enferme les filles de roi. Les princesses ont des jouets d'ivoire minuscules, avec lesquelles elles apprennent à compter et à lire, en même temps qu'elles s'y polissent les ongles.

Michel voit ces princesses ; elles ont des robes jaunes et bleues, semées d'étoiles, et leurs mains sont aussi fines que leurs jouets.

— Et puis ? interroge-t-il.

— Et puis, s'écrie Gomès en partant à rire, tu ne vois pas que je t'ai fait *marcher* ? Il n'y a pas d'opium dans mes cigarettes ; ce sont de simples cigarettes américaines.

— Ce n'est pas vrai, murmure Michel, je n'ai pas *marché*. Je savais bien que c'était une blague.

Mais une nouvelle blessure vient de l'atteindre. Tout le monde peut le tromper. Comme il est sot ! — Il se replie sur lui-même... Pourtant ces pays aperçus en rêve étaient beaux.

Michel a retrouvé les pays de ses rêves. Chaque soir, il se glisse dans la chambre du Directeur, il y prend des livres ; et, le lendemain, depuis le matin jusqu'à la nuit tombante, couché sur l'herbe, à l'ombre des marronniers gigantesques, il se livre aux prestigieux enchantements qui montent de ces pages et l'entourent. Il traverse les époques ; il cause avec les saints et avec les malfaiteurs ; il quitte César pour la Brinvilliers ; il est ivre de crimes et de grandeurs ; il voit mourir des hommes passer des générations et des peuples tomber dans l'oubli. Il domine la vie, et il en goûte toutes les joies. Sa tête n'a de limites que celles de l'univers, et lui-même est le Dieu qui donne l'existence à cet univers.

Que l'été déroule donc son cours somptueux ; dans les plages ou sur les montagnes, les enfants, songeant déjà à la rentrée, sentent une légère amertume se mêler à leurs plaisirs ; mais cette amertume leur fait mieux sentir la fraîcheur du bain ou l'air piquant des sommets. — Ici, Michel défie les saisons et les événements : c'est lui qui les gouverne à sa guise.

Gomès tend à Michel une tablette de chocolat.

— Tiens, mange, je l'ai prise à la cuisine.

Michel hésite :

— Mais c'est défendu.

— T'occupe pas, eh ! sainte nitouche. Et puis écoute un peu. On va s'amuser à jouer la comédie. Je suis le roi, tu comprends, un roi d'un pays sauvage. J'ai un harem, des tapis, des diamants et tout le bazar.

Michel ne peut s'empêcher de rire : un beau roi que ce boiteux !

— Veux-tu m'écouter, caboche !

Et Gomès lève un de ses bâtons sur Michel, qui a juste le temps d'esquiver le coup.

— Donc je suis le roi, et toi, tu es mon esclave. Je t'appelle : — « Holà, esclave ! »... Mais réponds donc, au lieu de rester là comme un escargot.

— Qu'est-ce qu'il faut que je réponde ?

— Tu t'inclines jusqu'à terre, tu te mets à trembler et tu murmures : — « Sire ? » Répète.

Michel commence à s'intéresser à ce jeu ; il fait les simagrées qu'on lui demande :

— Sire.

— Bien. Je continue : Dis-moi, esclave, où est ma favorite, la belle Zulma ?

— Sire, elle se promène, sous les lourds bananiers, en respirant des fleurs.

— Ah ! ah ! Et n'as-tu pas vu le grand vizir ?

— Sire, je crois bien qu'il trame un complot, un noir complot, contre votre Majesté.

— Palsambleu ! un complot ? un complot, tonnerre ! Holà, mes gardes ! (Ecarte-toi un instant : je vais parler à mes gardes.)

Le jeu continue. Comme c'est amusant ! on n'est plus soi-même, on a d'autres espoirs, d'autres craintes, — un vrai conte de fées.

— Esclave, va chercher la belle Zulma, et ne lui manque pas de respect.

Michel feint de courir au jardin. La belle Zulma se promène sous les sycomores, un large éventail à la

main. Elle a des cheveux blonds, non, noirs plutôt, comme ceux de la mère de Michel. « Quand maman m'emmenait avec elle, au Claridge, prendre le thé : à notre entrée tout le monde la regardait ; moi, je trébuchais à tous les tapis, mais elle, c'était bien comme une reine qu'elle marchait ».

— Eh ! mollusque, ours empaillé, est-ce que tu vas te presser ? Ecoute : c'est moi qui vais faire la belle Zulma, et toi, tu... Mais qu'est-ce que tu as ?

Cette fois, Michel se livre tout entier au rire. Ce petit infirme, vouloir être la belle Zulma, une femme aussi belle que la mère de Michel, c'est trop comique ! Michel s'arrête net et d'une voix changée :

— Et puis, j'en ai assez, tu sais : ce n'est pas drôle et tu m'embêtes.

Mais les jours suivants, le jeu reprend. On le perfectionne ; on l'étend. Aux repas, les deux enfants échangent des regards complices ; ils y assistent *incognito* : personne ne sait qu'ils sont l'un, le prince d'Albanie, et l'autre, un sorcier nègre. La bonne qui les sert ignore qu'elle est une captive enlevée aux larmes de son vieux père, le potentat d'Egypte. Ils inventent un langage secret ; d'un signe, ils changent le monde ; ils échappent à ses lois et leur seul caprice remplace le destin.

Mais les rêves les plus ingénieux, que valent-ils auprès des charmes du passé ? Rien ne compte vraiment pour Michel que son passé. Il ose à peine y songer, tant il sait la douce amertume qui s'attache à chaque souvenir. Mais cette amertume elle-même, il s'y habitue, il s'y complaît bientôt, elle devient son plus cher plaisir. Michel a placé son paradis dans son passé ; il est sûr de ne plus jamais être heureux. Laissez-le se reporter au temps où il croit l'avoir été.

Quand Michel passait auprès des servantes, il les entendait chuchoter ; il avait honte de voir leurs corsages gonflés et de respirer la chaude odeur de leurs corps ; très tard il les écoutait chanter dans leurs mandardes des romances alsaciennes.

Un soir qu'il regagnait son lit, on l'appela. C'était l'infirmier qui s'était fait transporter dans un grenier, où il offrait à boire aux bonnes et aux garçons de cuisine. Michel voulut se retirer.

— Vous avez peur ? lui dit une des femmes.

Il rougit et vida le verre qu'on lui tendait ; ce vin lui soulevait le cœur, mais il entendit qu'on l'applaudissait.

— Voyez comme il est mignon ! s'écria la femme.

Une gêne atroce l'avait pris. Il enviait Gomès, qui racontait des histoires drôles et qu'on appelait : petit vicieux. Un des domestiques renversa sa voisine dans ses bras et la fit crier sous des baisers sonores. « Se peut-il, pensait Michel, que les femmes se plaisent à de telles grossièretés ? »

— Soyons sérieux, dit l'une des bonnes, le petit monsieur nous regarde.

Sans doute avait-il l'air bien sot, car ils se mirent tous à rire. Puis on lui tourna le dos et la fête continua.

— J'ai oublié mon mouchoir, dit Michel, qui se leva et sortit doucement ; mais personne ne lui prêtait attention et il rougit de s'être excusé.

Rentré dans sa chambre, il ne put s'endormir. Il entendait encore les rires des femmes, il songeait à leurs robes à demi ouvertes, à leurs membres odorants, à leur monstrueux mystère.

En face de cette vie chaude et violente, il eut pour jamais honte de ses rêves. « Je me nourris d'ombres et de mots, pensait-il. Je n'ai pas la force de vivre ; je suis plus infirme que Gomès. » Il resta jusqu'à l'aube, grelottant, et dégoûté de lui-même.

C'est ainsi qu'en cette fin d'été, Michel s'éloigne de plus en plus des hommes. Il se sent anormal ; parfois cette solitude lui semble une sombre et noble parure ; mais le plus souvent il en est accablé.

L'automne approche. Quand les enfants reviennent de promenade, deux ou trois feuilles mortes sont collées sous leurs souliers ; les girouettes du château pointent leur flèche vers un gros nuage jaune ; il flotte par dessus les prairies, il rattrape les dernières voitures de regain, il inquiète les troupeaux, qu'on ramène à l'étable, le voici qui s'amoncelle au dessus du parc.

CHAPITRE III

Ce fut la rentrée, — une nouvelle année à courber le dos, à trembler pour le lendemain, à subir la compagnie de garçons tapageurs. Nicolas n'était pas revenu.

Le premier soir, on se réunit au salon ; on fit un peu de musique, on but du thé ; il fallait voir la mine des nouveaux, qui baissaient les yeux et osaient à peine s'asseoir. Puis un grand silence se fit, et le Directeur parla. Michel aurait-il jamais pensé que ce grand monsieur à la barbe noire, aux petits yeux vifs, pût trouver des paroles aussi affectueuses !

— Mes enfants, disait-il, il faudra avant tout que vous soyez gentils les uns pour les autres. Quant au travail, je ne vous demande pas de vous tuer ; mais je souhaite que vous ayez tous un idéal, et que chaque jour vous fassiez un pas vers lui. Adoptez quelques petites règles : par exemple, imposez-vous le devoir de vous vaincre une ou deux fois par jour. Au début, vous serez battu par vos penchants. Mais venez me trouver, je vous aiderai.

Quand on se sépara, ce jour-là, on avait le cœur sur les lèvres, on était près de pleurer, on était de petits apôtres qui vont transformer le monde et d'abord se transformer eux-mêmes.

Michel résolut de sortir de son inertie, d'essayer de

vivre, d'aimer, d'être quelqu'un. Il passa la nuit à se fixer des règles de conduite. « Une ou deux règles », avait dit le directeur ; non, non, il fallait des règles pour toutes les heures de la journée. Premièrement, Michel se lèverait chaque matin à sept heures, une demi-heure avant la cloche ; cette demi-heure, il la consacrerait à un examen de conscience, puis à un tour de parc qui endurcirait son corps. Deuxièmement, Michel serait charitable, il aiderait ses camarades, il donnerait le moins de peine possible à ses maîtres. « Aimer, je sens que tout est là. Il faut aimer tout le monde, même Gomès..., même mon beau-père ». Troisièmement Michel serait travailleur ; non seulement il ferait les devoirs habituels, mais il essaierait de faire ceux de la classe supérieure. Se contraindre, telle est la règle capitale. A ce propos, il faudrait examiner si quelque mortification corporelle ne serait pas utile, comme on dit que faisaient Pascal et les grands saints.

Quand, au matin, Michel s'endormit, son sommeil fut protégé par des anges ; Michel les sentait se déplacer doucement autour de son lit ; c'étaient des êtres lumineux ; il suffisait de les regarder pour être consolé. Un instant, l'un d'eux se pencha sur l'enfant : — Oh ! vous me blessez un peu, avec le rayon de vos yeux. » Michel s'éveilla ; la rayon se confondait avec celui de la lumière. La première journée de classe commençait.

A l'une des premières récréations, un groupe se forma autour de Gomès ; on se moqua de lui, on lui fit des niches. Ça y est, le voilà par terre. Michel accourut :

— Vous n'avez pas honte de vous attaquer à un infirme !

Et il repoussa les plus hargneux des gamins. On se regarda : « Qu'est-ce qui le prenait, celui-là ? » Se rendant compte de son audace, Michel recula ; un coup de poing l'atteignit en pleine figure.

— Mais...

Un autre coup de poing, par derrière. Il voulut fuir : on l'encerclait, on le pressait en ricanant.

— Oh !

Voilà que Gomès lui-même venait de lui lancer un grand coup de béquille dans les jambes. Michel se jeta à terre, pleurant, tremblant de honte et de rage. L'arrivée de M. Wayne mit fin à la scène ; il releva Michel, essuya ses vêtements et lui caressa les joues, tout cela sans rien dire, souriant un peu, Michel ne savait si c'était de pitié ou d'ironie.

Ce n'est pas la bonne volonté qui manquait à Michel. Mais il fait froid le matin : allez donc vous lever, encore ensommeillé, dans une chambre glacée ! Michel bâillait, s'accoudait à l'oreiller, essayait de retrouver sa volonté. « Je suis un lâche », se disait-il ; cinglé par cette injure, il étendait la jambe hors du lit. Mais ce plomb dans ses membres, mais ce froid (« l'eau de ma cuvette doit être gelée »)... Il ramenait sur lui ses couvertures. « Je suis un lâche », répétait-il : ce n'était plus qu'une constatation.

« En somme, la vie est supportable. Mes camarades me laissent à peu près tranquille. En classe, ça ne va pas mal ; je ne suis pas le premier, mais le professeur a dit que j'avais des dispositions pour le français. Les repas ne sont pas mauvais. Je peux même lire des romans de temps en temps, quoique toutes leurs blagues ne m'amusedent plus guère. Je devrais me contenter de cette médiocrité, moi qui suis médiocre.

» Mais non, mon Dieu, ce n'est pas vrai ; je ne suis pas médiocre. Ce n'est pas vrai, puisque je ne m'habitue pas à cette vie. Je suis sensible, moi. Mais que faire ? Où me réfugier ?... Je me rappelle ma première communion ; je m'étais confessé la veille, j'avais reçu

l'absolution. Quelle délivrance ! Et rentré à la maison, ne voilà-t-il pas que je m'aperçus d'un crime ! Oui, j'avais oublié de dire que j'avais mal accompli ma dernière pénitence. L'abominable soirée que j'ai passée ! Je n'osais rien dire à maman. J'avais envie de revenir à l'église ; mais il était tard. Je me promis : ce sera pour demain. Mais le lendemain, impossible de voir le prêtre avant la messe. Quand je m'avançai pour communier, j'avais envie de m'enfuir, ou de crier devant tout le monde que j'étais un pécheur. Je croyais que la foudre allait me châtier de cette mauvaise communion. Mais non, rien ne s'est passé, et même, quelques jours plus tard, le prêtre me dit que j'avais fait une communion édifiante. Que de changements, depuis lors, que de péchés, que de misères ! Étais-je heureux de pouvoir m'absorber en un tel scrupule ! »

Un dimanche, Michel résolut d'aller à la messe ; il n'y était pas retourné depuis deux ans. Il avait peur de s'interroger sur sa foi. Pourtant il sentait que le meilleur réconfort, c'était la religion qui le lui donnerait.

D'abord, quand il pénétra dans la petite église du village, qui desservait aussi l'école, qu'il entendit la grande voix de l'harmonium, et qu'il vit le prêtre faire ses gestes solennels et simples, il fut ému jusqu'au plus intime de lui-même. Il respirait avec délices l'odeur de l'encens ; il retrouvait d'anciennes prières ; il se mettait à genoux, il se levait, il se signait avec ravissement. Un espoir anxieux ouvrait ses lèvres, faisait trembler ses mains. Il attendait quelque chose, une venue, une visite intérieure, un miracle peut-être. Et quand vint l'instant de la communion, prosterné, le visage dans les mains, la gorge sèche : — « Ah ! viens, viens », appelait-il... Une sonnette tinta, il se releva : rien n'était venu. Il se retrouvait pareil à lui-même.

Et comme un de ses camarades lui faisait une grimace, il lui répondit en éclatant de rire.

« C'est fini, pensait-il en revenant de l'église, j'ai perdu la foi. » Mais ce qui l'accablait le plus, c'était de ne pas en ressentir une grande douleur. Dieu, il n'osait pas encore en nier l'existence, il le craignait encore ; mais il ne l'aimait plus. Il entra dans une pâtisserie, mangea quelques gâteaux, puis revint lentement vers l'école. Jamais plus qu'alors il ne s'était senti seul.

Michel aurait voulu se confier à la tendresse d'un ami éclairé. Mais qui l'eût accueilli ? Sa mère était toujours en voyage. M. Wayne préparait son doctorat. « J'irai trouver le Directeur, se promit l'enfant. Je lui raconterai mes luttes, mes défaillances. Il me consolera, il me guidera. N'a-t-il pas dit lui-même que nous ne craignons pas d'aller lui parler ? »

Le cœur battant, il se dirigea vers ce cabinet dont les élèves ne parlaient qu'avec crainte. Il frappa timidement ; bon, un accès de toux ! Il frappa une nouvelle fois.

— Mais entrez donc, cria de l'intérieur une voix irritée.

Le Directeur était penché sur son bureau ; il écrivait, de gros livres ouverts autour de lui. Michel retint son souffle. Un train passa au loin. « C'est le train de cinq heures, celui qui va à Paris. »

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

Michel ne s'attendait pas à ce ton énervé. Le Directeur devait être très occupé (on disait qu'il préparait un livre de philosophie).

— Je venais vous parler, balbutia Michel.

— Ah... et... c'est pressé ?

— Mais non, Monsieur, je reviendrai un autre jour.

Déjà Michel s'éloignait vers la porte. Mais le grave visage, entre ses livres, s'était un peu ému.

— Si, si, je vois bien que c'est pressé. Viens t'asseoir ici. Plus près. Tu as donc peur de moi ?

— Mais non, Monsieur, puisque...

— Puisque ?

— Puisque je suis venu vous trouver.

Et l'enfant, en pleurs, cacha son visage entre ses bras.

Le Directeur s'était levé ; il s'approcha de Michel, lui tapota les joues. Il connaissait ces grandes peines enfantines, mais il se sentait gauche devant elles ; il était gêné par son âge, par sa taille, par sa barbe, par ses livres.

— C'est donc bien grave ? fit-il. Voyons cette petite figure : diable ! tu es un peu pâlot, Michel. Tu ne fais pas assez de sport... Allons, cela va mieux ? Eh bien, raconte-moi ce que tu as sur le cœur.

Alors Michel livra ses lourds secrets ; il parlait d'une voix entrecoupée, s'arrêtait au milieu d'un mot, puis se précipitait dans une nouvelle phrase ; parfois il souriait, comme pour s'excuser, et soudain il baissait la voix, parce qu'il avait honte de parler de soi.

Quand il eut achevé sa confession, le Directeur lui dit qu'il avait bien fait de venir le trouver, qu'il était un garçon sensible et qui deviendrait sûrement un bon élève, mais qu'il fallait être un homme, que diable ! « Dans notre société, mon enfant, il ne faut pas avoir des nerfs de femmelette. » Michel hochait la tête, souriait, remerciait, sans pouvoir rien entendre.

— Eh bien, va, maintenant, et n'hésite pas à venir me voir quand tu voudras.

L'enfant sortit, avide de se retrouver seul.

— Brave petit, fit le Directeur, en le regardant s'éloigner. Il resta un instant rêveur, se lissa la barbe, puis, haussant l'épaule, se remit au travail. C'était un mémoire sur la philosophie néo-platonicienne.

Un soir, après le dîner, Michel était allé se promener à travers le parc. Il faisait froid et la nuit était sombre. L'enfant marchait au hasard ; il eût été incapable de dire ce qui l'avait poussé, en une heure aussi tardive, dans ces lieux déserts. « Je suis fou, pensa-t-il, il serait temps de rentrer. » Il chercha la bonne direction, mais ne reconnut pas l'endroit où il se trouvait. Il prit une allée, puis une autre. Qu'était-ce donc que ces grands arbres ? A coup sûr, ceux du parc étaient moins grands. L'inquiétude le prit. Il revint sur ses pas, courut, et soudain, glissant sur une feuille morte, il roula parmi des broussailles, dans une sorte de ravin.

Il se releva : il avait eu plus de peur que de mal. Comme il faisait sombre ! Il étendit les mains et sentit un mur. « Un mur, je suis donc à l'extrémité du parc. » Il fit quelques pas à tâtons ; le mur tournait net : nul doute, c'était celui d'une maison. Michel avait sur lui des allumettes ; il en fit craquer une, que le vent éteignit, puis une autre, qui eut le même sort. « Re commençons ». Une petite flamme parvint enfin à naître et jeta alentour une lueur tremblante. Michel leva les yeux, et aperçut une croix de pierre, sculptée dans le mur. C'était le petit temple du parc.

Michel le reconnut. Mais il s'attendait si peu à se trouver là, que la frayeur le prit. Il lui sembla que les ombres s'amoncelaient, que des formes monstrueuses le guettaient et se préparaient à le happer au passage. Il perdit la tête, cria, appela au secours, courut, au hasard, à travers les broussailles, tombant, se déchirant et se heurtant aux arbres. Du château, on entendit ses cris, on accourut, on le retrouva ; ce fut un petit corps évanoui et crispé qu'on ramena.

Michel fut quelque temps malade. Il crut que la mort était là et fut saisi d'horreur ; il ne voulait pas disparaître de la lumière, ne plus penser, ne plus sentir ; il s'accrochait en tremblant au bras du médecin.

Une nuit de fièvre, sa mère lui apparut. Pâle, les yeux pleins de larmes, elle n'osait pas s'approcher. — « Pardonne-moi, Michel », disait-elle. Mais l'enfant secoua la tête et ne répondit pas. Elle reprit : — « Guéris bien vite, mon petit Michel, j'aurais tant de peine si tu mourais ». Michel se taisait toujours. Alors elle ouvrit son manteau et apparut en robe de soirée : — « Tu vois, je suis prête à sortir ; guéris et nous irons ensemble au théâtre, rien que nous deux, je te le promets. » Ces paroles apportaient un peu de douceur à Michel ; mais il n'osait pas y croire.

Il pouvait à peine dormir ; s'arrachant d'un rêve, et son corps brûlait : — « Personne ne m'aime donc », gémissait-il. Des images de chair surgissaient en lui ; il les combattait jusqu'au désespoir, jusqu'à la défaite. Quand enfin, brisé de lutttes et de honte, il parvenait à s'assoupir, il était plein de mépris pour lui-même ; il renonçait à lui-même.

Une nuit qu'il s'était éveillé en criant, M. Wayne entra dans sa chambre.

— Vous êtes malheureux, dit-il.

Il lui baigna les tempes d'eau fraîche. Puis il s'assit auprès de lui, l'entoura du bras et ramena la tête de l'enfant contre son épaule, comme faisait jadis Nicolas. Michel ne percevait que de la douceur. L'apaisement descendait en lui ; il souhaitait de tendres caresses, pour qu'il pût de nouveau se blottir dans le sommeil.

Michel guérit, et ce ne fut pas sa moindre peine, malgré sa peur de mourir. La vie habituelle reprit. Il pleut, il fait beau, on ramasse des châtaignes ; leçons de latin tous les jours, composition chaque semaine. Aujourd'hui la viande n'était pas cuite au déjeuner. Lettre de maman : elle prolonge sa croisière et visite l'Egypte. Reçu aussi une carte de Canard : « Je ne t'oublie pas, m'écrit-il, et je m'amuse bien ». Un nouvel

élève : il rit à tous propos — il a le temps de se calmer. On a ramené Gomès à Berck, pauvre Gomès ! Si l'étang gèle, on nous permettra peut-être de patiner. Les jours passent. Plus ça change, plus c'est la même chose.

Ce fut vers cette époque que Michel écrivit pour la première fois à son beau-père ; longtemps il hésita avant d'envoyer cette lettre. — Bah ! conclut-il, cela n'a pas d'importance. Mais il y eut en lui une désolation nouvelle, comme s'il s'était renié.

C'est un matin de décembre. Une porte s'ouvre sur le parc. Michel risque le nez par l'entrebâillement. « Brrou ! quel froid ! L'étang est sûrement gelé ». Tout est blanc ; il neige depuis deux jours. « Comme le parc est solennel sous cette neige ! Il est vrai que de tels paysages, on en trouve dans une foule de romances et de cartes postales. Sept heures, j'ai le temps d'aller jusqu'à l'étang. »

Michel enfonce les pieds dans la neige. Un faux pas et il se retrouve par terre. Il se relève, s'ébroue. « Saleté de neige ! elle est entrée sous ma chemise. » Une aube un peu sale, un peu violette, un peu malade perce à travers les grands arbres, les arbres couverts de neige comme de gigantesques champignons.

L'étang est gelé. Savoir si la glace est solide. Michel prend un bâton et tape sur la glace : non, elle ne casse pas. Il hasarde un pied, le retire, le remet. Pour le coup, voici Michel sur l'étang. « Hein ? j'ai cru entendre un craquement. Ça ne serait pas drôle, un bain dans l'eau glacée, et personne pour me retirer : j'y resterais. » Il avance d'un pas. La glace semble plier, mais elle résiste encore. « Que diraient le Directeur, et mes camarades, et M. Wayne, et maman, quand elle apprendrait cela, en Egypte ? Que de gens surpris ! C'est vrai que j'ai vu bien des figures nouvelles, cette année — oui, des

figures qui ont passé aussi vite qu'au cinéma. » Michel grelotte, est-ce de froid ou de peur ? Le premier quart après sept heures sonne à l'église. « Plus qu'un quart d'heure, et puis le déjeuner, les leçons, tout le tran-tran, toute cette vie monotone, et qui dure, et qui dure, qui durera... jusqu'où ? » Michel ferme les yeux et fait encore un pas sur la glace.

TABLE DES MATIÈRES

La pension Lomélie.....	9
Intérieur.....	83
Un homme de peu.....	109
La timide aventure.....	223
Le visage ambigu.....	251
Jour de Noël.....	289

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 21 FÉVRIER 1927
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME).

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Directeur (1919-1925) : JACQUES RIVIÈRE

Directeur : Gaston GALLIMARD. — Rédacteur en chef : Jean PAULHAN

a publié les œuvres suivantes de

MARCEL ARLAND

Sur un nouveau mal du siècle. (Février 1924)
Essai (Décembre 1925)
Intérieur (Avril 1927)

Elle a publié entre autres œuvres récentes :

ANDRÉ GIDE. *Les Faux-Monnayeurs* (Mars-Sept. 1925)
— *Le Journal des Faux-Monnayeurs* (Août-Sept. 1926)
— *Voyage au Congo* (Nov. 1926-Mai 1927)
ANDRÉ MALRAUX. *Lettres d'un Chinois* (Avril 1926)
JEAN PAULHAN. *La Guérison sévère* (Février 1920)
JACQUES RIVIÈRE. *Correspondance avec Claudel*. (Août-Sept. 1925)
JEAN SCHLUMBERGER. *Dialogue avec le corps endormi*. (Août 1925)
— *Les yeux de dix-huit ans*. (Octobre 1926)

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

donne régulièrement

LES REVUES, par MARCEL ARLAND

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

France, édition ordinaire : UN AN **48 fr.** — SIX MOIS **26 fr.**
— — de luxe : UN AN **95 fr.**
VENTE AU NUMÉRO **5 fr.**

ÉTRANGER

Pays ayant adhéré à l'Union postale

Édition ordinaire : UN AN .. **56 fr.** — SIX MOIS .. **31 fr.**
— de luxe : UN AN **110 fr.**
VENTE AU NUMÉRO **6.50**

Pays n'ayant pas adhéré à l'Union postale

Édition ordinaire : UN AN .. **65 fr.** — SIX MOIS .. **35 fr.**
— de luxe : UN AN **120 fr.**
VENTE AU NUMÉRO **6.50**